



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

172 e 27



LAURE.

TOME TROISIEME.

THE
JOURNAL
OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10. PART 1. 1880.

L A U R E,

O U

L E T T R E S

D E

QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

Nouvelle Édition revue.

T O M E T R O I S I E M E .

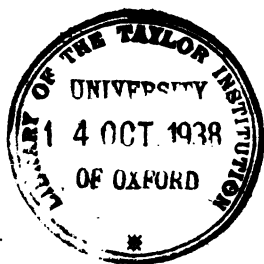


A' G E N E V E ,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

Et à PARIS, chez BUISSON, Libraire, hôtel
de Mesgrigny, rue des Poitevins.

M. D C L X X V I I I .





LAURE,

O U

LETTERS

D E

QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.



LETTRE XXV.

Monsieur de Marville à M. de St. Ange.

MON cher ami, il y a déjà plusieurs jours que je voulois aller te voir; je suis impatient de juger moi-même de ta convalescence. Tu en étois encore fort éloigné la dernière fois que je t'ai vu. Depuis que j'ai obtenu un emploi dans notre magistrature, je

A iij

suis si souvent chargé de l'intérêt des autres, que j'ai à peine le temps de penser aux miens, & surtout très-peu à mes plaisirs. Je ne veux pas être long-temps sans avoir de tes nouvelles ; j'envoie mon domestique qui m'en rapportera. Je ne suis pas le seul qui ait de l'impatience sur ta santé & sur ton retour, toutes les femmes de ta connoissance s'en occupent : hier, chez Mde. de Taninge, on ne parla presque que de toi ; on s'occupa de cette cicatrice que la blessure doit t'avoir laissée au visage : Mde. d'Arzilli prétend que tu en seras défiguré, que tu seras affreux ; elle n'aime pas les balafres, & elle ne veut pas d'un ami qui le soit : elle dit que les cicatrices ne font pas de la bonne compagnie, & elle ajoute cent choses plaisantes qui feroient presque douter de l'intérêt qu'elle y prend ; Mde. de Taninge assure que tu auras l'air plus intéressant, & qu'il n'y a

point de mal que la régularité de tes traits soit un peu dérangée. On te plaint de ce que tu as souffert ; on s'afflige de ton absence , & tout le monde parle de ton accident comme d'un malheur qui est général. Les femmes en sont particulièrement affectées, lorsqu'elles pensent à ce qu'il auroit pu être.

Il semble que tout ce qui t'éloigne de tes amis est un tort qu'on leur fait : on crie contre ta retraite , & contre tout ce qui t'expose aux accidens. Je ne puis pas dire cependant que toutes les femmes témoignent le même intérêt : il en est quelques-unes qui ne disent rien ; & je ne fais pas ce que cela veut dire. Ce n'est pas Mlle. de Mirfor qui parle beaucoup des secours qu'elle t'a donnés , & qui prétend que tu lui dois la vie ; mais Mlle de Germosan , qui pourroit aussi raconter quelque chose , ne dit rien. Il semble qu'elle veuille faire

entendre que son amié dit trop ; c'est une personne d'un caractère bien singulier que cette Demoiselle de Ger-mofan ; je crois qu'elle ne te plaira point , & que tu ne chercheras jamais à lui plaire , quoiqu'elle foit d'une figure charmante ; c'est un mélange de bizarrerie & de raison , d'esprit & de simplicité ; on prendroit souvent son envie de plaire pour de la coquetterie , fa gaieté pour le goût du plaisir ; cependant le plus souvent elle paroît le fuir , & préférer la retraite & la vie domestique ; elle est attachée à ses devoirs , & elle rit de tout ce qu'on appelle attachement , sentiment , passion ; elle a de la douceur & de la sensibilité , & dans le monde ce font des grâces naturelles qui séduisent , fans éblouir ; en tout c'est un caractère piquant qui intéresse , qui attache insensiblement ; au reste , on se trompe toujours en jugeant les femmes qui plaisent le plus.

Mlle. de Germosan m'a fait tomber dans une erreur que je ne te raconterai pas aujourd'hui ; je ne te dirai pas non plus le sentiment qui m'en est resté ; j'aime la famille & je lui suis attaché ; je ferai toujours leur ami après avoir souhaité de leur être quelque chose de plus.

Je te prie, mon cher ami, de venir incessamment répondre toi-même à tous ceux qui te demandent ; j'espère que ta réponse nous apprendra que nous n'attendrons pas long-temps, & que bientôt tu nous seras rendu ; nos plaisirs ont besoin de toi. Adieu, mon cher ami, renvoie mon exprès avec de bonnes nouvelles de ta santé.



L E T T R E X X V I.

Monsieur de St. Ange à M. de Marville.

EN vérité, mon cher ami, j'ai presque de quoi me consoler de l'accident cruel qui m'est arrivé ; j'ai eu la pitié & les soins de deux femmes charmantes, & je suis infiniment sensible à l'intérêt que tu me témoignes ; ce n'est pas trop cher que de payer tout cela de son sang & de sa tête, & dans ce moment la mienne est beaucoup plus occupée de ce qu'elle a vu & entendu, que de ce qu'elle a souffert. Jusques à présent je n'ai pas eu beaucoup d'inquiétude sur la cicatrice ; mais si elle peut devenir l'objet de l'attention des femmes qui ont quelque amitié pour moi, j'aurois moins de regrets à la blessure.

Mde. d'Arzilli est trop gaie pour s'amuser à être sensible aux accidens : dis-lui , je te prie , qu'un ami balaféré peut avoir le cœur très-bon ; que les blessures que l'on voit sont plus sûres que celles dont on parle , & qu'elles méritent mieux sa pitié. Assure Mde. de Taninge que je tâcherai de me faire pardonner les défauts de ma tête ; j'espère de trouver auprès de ces Dames un peu plus de compassion que tu ne m'en témoignes de leur part : on diroit à t'entendre que tu veuilles m'en donner de la défiance ; crois que je fais réduire à leur juste valeur les témoignages d'intérêt & d'amitié que l'on reçoit dans le monde : je les accepte avec reconnaissance ; j'en jouis , & je ne suis orgueilleux que d'un ami essentiel comme toi.

Les femmes font l'agrément de la vie & la douceur de la société : il est flatteur de leur plaire ; il est doux de les aimer , mais le bonheur est trop

A vj

rare avec elles : je l'ai cherché d'abord dans une espèce de sympathie , que je croyois rencontrer dans celle que j'aimois ; je ne l'ai point trouvée encore ; & je crois que cette sympathie est une chimère qui n'existe pas.

Les sentimens qu'on inspire , & dont on espère jouir, reposent sur un amour-propre qui les empoisonne. Il est plus sûr de ne chercher que le plaisir. Je t'avouerai , mon cher ami , que depuis ma première expérience , je ne vois plus les femmes que sous cet aspect. Pauline , dont tu m'as quelquefois entendu prononcer le nom avec attendrissement , n'étoit qu'une paysonne. A la fraîcheur de la rose elle joignit une ame douce & tendre ; elle m'inspira l'amour , je la jugeois susceptible d'un sentiment vrai & délicat ; je crus entrevoir ensuite la vanité & l'intérêt : peut-être aussi la légèreté ou plutôt la mienneté.... Enfin , mon cher ami , je crois que la nature

ne m'a pas fait pour les grands attachemens, pour les grandes passions.

J'ai éprouvé que je n'étois pas capable de soumettre ma vie & mon bonheur aux succès d'une passion ; j'ai eu il est vrai, quelques momens de prestige là-dessus ; ils ont été si courts que je m'en suis pris aux femmes ; je me suis persuadé qu'elles manquoient de pouvoir, ou qu'elles ne se soucioient pas de l'acquérir. Je me suis attaché à leur légèreté, & j'ai été moins trompé ; la société de même est devenue pour moi un objet de pur amusement, je ne cherche que le plaisir, je suis tout ce qui n'en est pas. Comme on ne peut pas vivre de plaisir, cependant, c'est dans la retraite que je m'occupe essentiellement, & que je trouve mieux à satisfaire les sentimens de mon ame.

C'est par cette raison que je m'attache tous les jours plus à la vie de la campagne : tous les objets n'y sont pas comme à la ville, enveloppés de va-

nité & d'amour - propre ; je m'occupe
 de l'agriculture, & particulièrement des
 payfans, dont elle fait le fort , & l'em-
 ploi de leur vie : j'essaie de leur don-
 ner des idées qui facilitent leurs tra-
 vaux : je suis souvent avec eux, ils
 m'écoutent, parce que j'ai plutôt l'air
 de les consulter, que de vouloir les diri-
 ger ; je n'y parviendrois pas, ils sont si
 attachés à leur routine ! quelquefois
 j'ai le bonheur de les aider, de les sou-
 lager ; il me semble alors que je jouis
 de la vraie sociabilité, je m'intéresse à
 tout ce qu'ils font ; leurs jouissances sont
 faciles ; leur contentement n'excite
 point la jalousie ; chez eux la pauvreté
 est sans orgueil, le bonheur sans vanité,
 & le malheureux reçoit des secours sans
 honte. Aujourd'hui je m'occupe peu à
 lire, je pense, je médite, je réfléchis sur
 ce que j'ai vu, sur ce que j'ai appris.

Il m'arrive quelquefois d'écrire mes
 idées ; j'ai quelque envie de publier cel-
 les que j'ai sur la pauvreté, sur l'édu-

cation, sur le vol & sur les voleurs : je veux te consulter là - dessus. Ces objets sont du ressort de tes lumières & de ton emploi, & tu pourras m'éclairer. Cet intérêt que je prends à mes bons voisins les paysans, m'attache à la campagne. Il me semble qu'ici j'ai des amis & qu'à la ville je n'ai que des connoissances ; c'est même ce qui m'a consolé de tout ce que j'ai quitté à Paris. Là je suivois avec passion le goût que j'avois pour les beaux arts ; je m'y livrois sans réserve ; & j'avois des momens de jouissance délicieux. Depuis que je suis ici, j'ai trouvé qu'après m'être enivré d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture, qu'après avoir senti tout le sublime d'une expression musicale, il me restoit bien peu de choses dans l'ame ; je sentoie même un vide qu'il falloit remplir avec d'autres illusions : je n'ai pas fait ce changement à ma vie sans souffrir. Dans les commencemens, tout

me paroïssoit ennuyeux ; insensiblement j'ai regardé autour de moi , j'ai trouvé des êtres sensibles , & avec eux la réalité de tout ce que je ne voyois qu'en imitation. J'ai aussi retrouvé mes amis & mes connoissances de la ville , je les aime , & je prends précisément de leurs dispositions ce qu'il faut pour m'en faire un moyen de leur plaire , & un droit de les voir & de les cultiver. Je compte sur l'amitié , sur les sentimens , & pour en être plus sûr , je ne mets à l'épreuve ni l'un , ni l'autre.

J'ai cependant d'autres idées quand je pense aux deux nouvelles connoissances que mon accident m'a fait faire. Je connoissois un peu Mlle. de Mirfor ; j'avois à peine entrevu Mlle. de Germosan : toutes les deux m'ont donné les secours que j'aurois pu attendre de la meilleure des sœurs. Mlle. de Mirfor y mettoit du zèle , Mlle. de Germosan , plus timide & peut-être

plus sensible, laissoit voir sa compassion & la bonté de son cœur. Je t'ai déjà parlé de l'impression qu'elles ont faite sur moi ; je sens une vraie reconnoissance pour Mlle. de Mirfor , & j'ai encore devant les yeux l'expression de son amie. Elle peignoit l'effroi & la douleur ; ses traits étoient altérés ; mais elle n'en étoit que plus belle. Ses beaux yeux , dont je rencontraï les regards fixés sur ma blessure , firent diversion à mes douleurs ; toutes ces circonstances m'ont donné la plus haute idée du caractère de Mlle. de Germosan ; tu la connois plus que moi , nous en avons parlé , nous en parlerons encore. Je juge par ce que tu me dis , & par ce que tu ne me dis pas , qu'il y a chez toi quelque grande disposition romanesque , & quelque belle inclination sentimentale ; pourquoi ne serois-je pas ton confident ? Je te promets conseils & discrétion : j'espère que mon accident me vaudra des

relations agréables avec ces Dames ; je ne veux point me faire un jeu de la sensibilité des femmes, il est possible qu'elle les rende malheureuses, il ne m'en faut pas davantage pour la respecter ; mais cette sensibilité est si souvent un amour-propre intéressé, ou de la coquetterie déguisée, que pour ne pas me tromper, je la prends toujours pour cela & j'y réponds en conséquence ; pour n'avoir plus de prestige je réduis tout au plaisir ; il y a une douceur à se plaire réciproquement ; en flattant, en s'amusant, on se lie sans s'enchaîner, & il en résulte quelque chose qui est un attrait sans être un esclavage.

Je n'ai pas la lâcheté de chercher à intéresser par des souffrances, jamais l'air malheureux & désespéré n'a été pour moi une ressource, jamais le bonheur ne m'a coûté une larme, je pourrois même dire ni une fausseté ; souvent j'ai été rebuté, maltraité, &

je n'ai pas été bien malheureux ; je laisse venir la sympathie du plaisir , & le sentiment de la volupté : le charme de l'abandon doux & tranquille , qui entraîne , est le seul roman que je puisse filer , le seul lien que j'aie vu voir entre deux personnes que les circonstances rapprochent & réunissent ; jamais je n'ai été touché de l'éclat du triomphe , ni flatté de l'honneur des conquêtes ; jouir du moment , céder au plaisir , goûter les douceurs de l'amour sans souffrir de la pesanteur de ses chaînes , est toute mon ambition , c'est la philosophie de mon cœur. Ni le bruit d'une passion , ni la violence d'un attachement , ni la persévérance des grands sentimens , n'ont point décoré ma réputation ; jamais par des assiduités hardies , je n'ai fait rider le front d'un mari , ni froncer le sourcil d'un père ; mon ame ouverte à la douce amitié , à l'humanité tendre & générale , n'exclut au-

cun des individus du cercle où je suis
 appelé à vivre ; la douceur d'être es-
 timé & aimé de tous me console de
 la peine de persuader que tous me
 plaisent : je n'ai point d'ennemi ,
 & si j'ai un ami tu dois le savoir.
 Cette façon de penser , dont les dé-
 tails t'ont choqué quelquefois , doit
 t'expliquer mes idées sur la société &
 sur les femmes : elles influent sans
 doute sur ma vie , mais mon bon-
 heur les défiant , un sentiment plus
 général remplit mon ame , il com-
 prend l'humanité entière. Je la vois
 si souvent souffrante & malheureuse ,
 que je voudrois la secourir ; le bon-
 heur d'être utile est pour moi la vraie
 volupté , & comme l'amour & la co-
 quetterie des femmes sont aussi dans
 l'humanité , je les respecte , je les
 cultive , je les flatte , & je n'en refuse
 pas la récompense.

Sans doute qu'à tes yeux je ne
 paroïs pas intéressant ; si j'aspirois à

ton admiration, il faudroit des sentimens plus héroïques, plus romanesques : pardonne - moi, mon cher ami, si au lieu de m'élever dans le sublime, qui est toujours hors de la nature, je me suis tout simplement rapproché de l'état des choses ; & si j'eusse suivi les premières dispositions de mon cœur, qu'auroit produit ce fantôme moral, ce phénomène céladon ? quelque malheureuse héroïne, dont la fin du roman eût terni toute l'histoire, & son sort eût pesé sur ma conscience.

Je n'ai point fait de malheureuses ; Pauline ne l'a pas été, & j'ai tâché de l'être le moins possible ; je n'ai connu le bonheur qu'en détail, & je n'envie point ce qu'il me reste à désirer. Sois plus heureux que moi, & laisse-moi mon système & ma philosophie ; je la conserverai le reste de mes jours. Je ne fais si je t'ai dit mon secret, mais je ne te demande pas de le garder, & tu avoueras que c'est là un trait de vertu.

Un homme qui n'est pas susceptible des grands coups de sympathie , qui est incapable d'une passion sublime & métaphysique , qui ne sauroit sacrifier sa vie à un roman , est un être bien peu intéressant , bien peu estimable auprès des femmes : j'ai au moins la franchise d'en faire l'aveu. Toi-même , si tu parles de ton ami , dis que jamais il ne saura ramper , languir , soupirer , pas même persévérer : enfin , si tu veux , tu peux assurer qu'il ne sent rien , & que pour comble de dépravation , le goût du plaisir est son seul mobile ; dis cependant qu'il est quelques vertus au fond de ce cœur peu délicat ; dis que son âme est susceptible d'amitié , capable de sacrifices , & qu'aux dépens de sa vie , il sauveroit l'amant de celle dont il auroit cru être aimé , & qui même l'auroit trompé : dis que cet homme léger peut être un ami essentiel.

Je te confie aujourd'hui tout cela ,

mon cher Marville, parce que, dans notre dernière conversation, tu avois de temps en temps un air de mystère & de discrétion qui laissoit entrevoir des erreurs ; j'y ai réfléchi depuis, & j'ai voulu t'éclairer : je veux que mon ami connoisse tous les replis de mon ame, & surtout je ne consentirai pas à ce qu'il aide personne à se tromper sur moi ; je suis ferme dans mes principes, & ma vie sera toujours la même ; je ne veux rien devoir ni au prestige ni à la prévention.

Ma fanté me fait craindre de ne pouvoir te rejoindre à la ville aussitôt que je le souhaiterois ; j'en ai cependant la plus grande envie : je t'avouerai même que j'en ai un vrai besoin ; je languis de revoir ces Dames qui parlent de moi & qui veulent bien y penser ; je suis trop long - temps privé de leur société ; ma retraite est devenue une solitude, & ma légèreté

ne s'accommode point de cet état : dès que je pourrai , j'irai montrer ma cicatrice , je crois qu'elle excitera encore la pitié ; elle est vraiment horrible ! le front creusé , le sourcil partagé ; si réellement les cicatrices ne font pas de la bonne compagnie , je serai réduit à la mauvaise ; j'en ferai bien fâché , mais ce sera avec cette philosophie que je t'ai confiée. Je ne crois pas de pouvoir sortir avant quinze jours ou trois semaines ; toi , viens me voir encore une fois , & nous causerons du plaisir & de la sensibilité : adieu , mon cher ami , je compte sur ton attachement , & je crois que tu es le seul à qui je puisse promettre le mien pour toujours.



LETTRE

LETTRE XXVII.

De Madame Dubourg à Laure.

IL y a plus de trois semaines que je suis mariée , & il y en a près de quatre que je n'ai rien reçu de vous , ma chère Laure ; quoique je sois heureuse , je ne m'accommode point du silence de mon amie ; je voudrois qu'elle fût le témoin de mon bonheur , je demande au moins de m'en entretenir avec elle , je veux surtout lui en parler , & puisqu'elle ne continue pas à m'écrire son roman , je veux lui raconter mon histoire ; je souhaiterois qu'elle en profitât , & que nos façons de penser & nos situations eussent plus de ressemblance.

Je ne comprends pas pourquoi on dit autant de mal du mariage , je vous

Tome III.

B

avouerai, mais tout bas à l'oreille, que je le trouve charmant ; n'en dites rien, je vous en conjure, on se moquerait de moi ; en vérité, je ferois fâchée qu'il ne fût pas inventé ; ou qu'il fût autrement qu'il n'est établi, & que surtout il ne durât pas toujours. Pourquoi ai-je entendu faire tant de plaisanteries sur les maris, sur les femmes, sur leurs liens, sur la longueur, sur la pesanteur des chaînes du mariage ? Je ne vois rien de vrai dans tout ce que j'ai ouï dire, je n'avois que de fausses idées, & comme à vous, elles m'avoient donné quelque crainte de me lier pour ma vie entière à un homme, de me soumettre à sa force, à sa volonté, à son empire ; l'exemple de mes parens me rassuroit un peu, cependant pas tout-à-fait, & je crois que je me suis rendue à leurs désirs bien plutôt qu'aux miens ; je me rappelois que les maris avoient été souvent

traités de tyrans ; aujourd'hui je reconnois mon erreur , elle est beaucoup plus forte dans votre esprit qu'elle ne l'étoit dans le mien , & je voudrois vous éclairer. Ma chère amie , croyez mon exemple & les vérités que je vous dis ; c'est d'après mon expérience que je vous parle ; je vous assure qu'il n'y a pas besoin de tant d'inclination pour être heureuse en mariage. Je n'en avois aucune pour Monsieur Dubourg , mais point du tout , & à présent il y a une sympathie entière entre nous ; il est pour moi le seul homme qu'il y ait au monde , je n'imagine pas qu'il y en ait d'autres , & que rien puisse me détacher de lui ; je vois des hommes que l'on appelle charmans , qui ont les bons airs , le bon ton , qui sont si bien mis , si négligés avec tant de soins ; si parfumés ; qui n'approchent jamais d'une femme sans

B ij

lui dire des choses agréables ; comme je leur préfère mon bon , mon cher mari , qui n'est rien de tout cela ! il m'aime tant , il a l'esprit si bon , le caractère si doux. Je n'imagine pas qu'il ait des droits , ni qu'il ait plus de force que moi , encore moins qu'il ait un empire ou qu'il soit mon maître , & cependant il le fera toujours. Il paroît heureux quand je le regarde , & je le regarde souvent ; j'aime voir sa bonne physionomie qui porte le caractère de la sérénité & de la candeur ; je me persuade que j'en suis un peu la cause , & le contentement passe dans mon ame ; vous croirez peut-être que je n'ai point d'amour-propre sur mon mari ; il est vrai que je ne me soucie point d'entendre les femmes parler de son esprit , de ses agrémens , de sa figure ; mais j'ai de l'orgueil sur son caractère , sur ses vertus , sur ses qualités ; & à l'occasion de mon mariage , il a reçu

là-dessus des témoignages qui ont flatté mon cœur.

Ne pensez pas, ma chère amie, que nous soyons toujours ensemble, je le voudrois bien, mais j'en ferois fâchée; il a ses occupations, ses études auxquelles il donne une grande partie de la journée; je les respecte & je l'attends, j'avoue que ce n'est jamais sans un peu d'impatience; il a quelquefois du chagrin, mais il n'a jamais l'ennui du désœuvrement, & je crois qu'il est plus facile de consoler un mari que de l'amuser ou le désennuyer. Quelquefois M. Dubourg rentre avec le front ridé, les sourcils abaissés; il dit à peine quelques paroles; il m'approche, je lui fais des caresses, il me les rend, & je vois la sérénité renaître sur son visage. Nous ne sommes pas encore absolument affranchis l'un avec l'autre; je suis toujours timide & je n'ai pas son entière confiance; elle me manque, je veux

l'obtenir ; je ne veux pas que mon mari ait des raisons de me cacher ce qu'il a dans l'esprit & dans le cœur ; il y a dans la vie plus de peines que de plaisirs , & je veux tout partager ; si une fois j'ai ce dont je vous ai parlé , ces enfans dont je me fais une idée si délicieuse , avouez , très-chère amie , qu'il n'y a rien de si heureux que le mariage. En vérité je suis tous les momens plus persuadée que tout ce que l'on en dit n'est que pure calomnie , & qu'il y a beaucoup plus de bonheur dans le ménage qu'on ne veut le faire croire.

Pourquoi un mari & une femme ne chercheroient-ils pas toujours à être heureux ensemble ? Cette félicité est si grande que l'on ne sauroit trop la payer , & qu'on doit l'acquérir à tout prix , quelque sacrifice qu'il dût en coûter ; on peut sûrement y parvenir , les défauts ne sont pas un obstacle. Quand on s'aime n'y a-t-il pas de la

douceur , de l'honneur à les supporter réciproquement ; auroit-on des vertus si les autres n'avoient pas des défauts ? Ce que je ne comprends absolument point , c'est l'idée du changement ; comment est-il possible que l'on soit avec un autre homme comme l'on est avec son mari ? peut-on avoir la même intimité , la même confiance , le même abandon ?

Hors de chez soi on ne peut avoir que des liaisons d'amitié bien superficielles , & c'est je crois ce qui existe ; l'envie de plaire , l'incertitude de réussir avec les personnes que l'on connoît peu , & avec lesquelles on n'a que de foibles relations , mettent en jeu les agrémens de l'esprit , les ressources de la société ; on se lie par les plaisirs du monde , on a des amis , mais on n'aime que son mari ; voilà comme je l'entends de tous ces attachemens de femmes mariées dont on parle si souvent. Il doit être affreux de vivre avec

un homme & de se plaire avec un autre ; la vie alors devient une peine continuelle , & la légèreté ne peut pas en dédommager.

Je vous dis toutes mes idées , ma chère amie , mon esprit est peut-être aussi neuf que mon mariage , je commence cependant à avoir de l'expérience ; je dois avoir le droit aujourd'hui de raisonner avec vous , j'allois presque dire celui de vous instruire. J'avoue que je regrette ce M. de Marville ; vous vous êtes conduite d'après un sentiment trop vif , j'oserois presque dire trop romanesque ; il vous a paru superficiel , trop attaché aux modes & à l'extérieur , avoir peu d'esprit , manquer d'une certaine délicatesse & avoir de la présomption ; il auroit pu se corriger , & ces défauts passent avec l'âge ; il paroît qu'il est un bon ami , il seroit devenu un bon mari ; pardonnez-moi mes idées simples & communes ; dans ce

moment je m'en trouve bien, & je n'en voudrois pas d'autres.

Ce M. de St. Ange, je ne fais ce qu'il est, ni ce qu'il fera ; M. Dubourg le connoît un peu, il l'a vu une fois ici, & une autre fois à Yverdon, où il a passé il n'y a pas long-temps ; il dit que c'est un homme charmant, de la figure la plus agréable, & ayant l'air simple & noble. Eh bien, ma chère amie, je préférerois le fils de M. le conseiller du Terrier, un jeune homme qui vit tout simplement avec ses parens, dont il est aimé, qui fera quelque chose, qui recherche le mérite & surtout celui de mon amie. Mais je vous vois froncer le sourcil, j'entends un rire de pitié ; soit, n'en parlons plus, vous avez plus d'esprit que moi, j'en conviens ; je respecterai jusques à vos erreurs, mais je suis bien sûre que vous n'en aurez point.

B v

Au reste , mes nocés ont été fort gaies , il y a eu du bruit , des danfes , de la musique ; tout le monde s'est réjoui , j'en avois du plaisir , & cela a un peu contribué à m'étourdir. Il n'y a pas jusqu'aux grosses plaisanteries de mon bon vieux oncle le colonel Desbarreaux qui étoient supportables , elles marquoient sa gaieté & son contentement , & je ne voyois que cela. Mon frère l'aîné a pu obtenir un congé de son régiment , & il est venu passer quelque temps avec nous. Je fouhaite extrêmement qu'une fois vous fassiez sa connoissance ; je ne fais pas s'il est charmant , mais il est excellent frère. Ce qui m'a vraiment fatigué , ce sont les visites à recevoir & à rendre ; l'autre jour j'en faisois une où je m'endormis parfaitement pendant une histoire un peu longue que faisoit la maîtresse du logis ; heureusement les cérémonies sont finies ; aujourd'hui je suis occupée sans peine

& sans ennui des arrangements de mon nouveau ménage ; je vois l'approbation de M. Dubourg sur ce que je fais, & alors je suis contente. Je ne le ferai plus cependant , si je ne reçois pas incessamment des lettres de ma chère Laure ; je ne puis renoncer à son amitié , à sa correspondance. Que j'aie donc bien vite une preuve que je puis compter encore sur toutes deux ; c'est dans cette espérance que je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE XXVIII.

Laure à Sophie.

SANS doute, ma chère amie, que je ne voulois pas mêler mes lettres & mon verbiage au brouhaha de vos noces ; tout ce que j'aurois pu vous dire vous auroit paru insipide ; j'ai

B vj

voulu attendre que le repos vous rendit à l'amitié ; hélas ! non , Madame , je ne comprends point votre bonheur ; dépendre absolument d'un homme pour lequel on n'a aucune inclination , & être heureuse , est pour moi un problème impossible à concevoir ; mais enfin , vous êtes heureuse , c'est tout ce qu'il me faut ; nos cœurs peuvent être liés sans que nos situations se ressemblent ; & comme je m'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde , vous écouterez toujours de même avec intérêt tout ce que je vous dirai ; ma confiance a bien un peu souffert par votre mariage , mais mon amitié fera la plus forte , & elle aura bientôt surmonté ma répugnance à admettre une troisième personne dans notre liaison d'amitié ; si je ne comptois pas sur votre discrétion , je ne vous aimerois pas , & si vous en manquez à mon égard avec votre mari , vous m'en répondrez ; ainsi ,

comme vous le demandez, je reprends notre correspondance.

J'aurai peu de chose à vous dire ; il n'est rien arrivé depuis ma dernière lettre , & il ne pouvoit pas arriver grand chose. Je n'ai rien à vous apprendre ni de M. de Marville, ni de M. du Terrier , ni de M. de St. Ange , ni de personne ; ces Messieurs sont parfaitement tranquilles , & je vous prie instamment de ne point vous en occuper , ou vous me les ferez haïr ; prenez-en votre parti, ma chère amie , jamais je n'aurai d'événement à vous raconter ; M. de Marville voudroit bien me faire entendre quelquefois qu'il persévère dans de grands & beaux sentimens. Je vois avec plus de plaisir qu'il s'attache un peu à Mlle. de St. Céran ; c'est une jeune & aimable personne à laquelle il ne peut penser qu'avec des intentions sérieuses ; je voudrois l'encourager , & comme je

serois fâchée qu'il interrompît ses relations avec mes parens, j'ai envie de lui proposer d'être sa confidente, je ne fais cependant si je serois capable de cet effort pour leur conserver une compagnie qui paroît leur plaire ; d'autant que j'avoue que le pauvre Marville me paroît quelquefois bien ennuyeux ; il peut être bon ami & avoir du mérite ; il faut que je me le rappelle souvent. Il a quelque chose de gauche dans l'esprit, ses idées sont communes, il dit toutes celles qu'il a, il met de la valeur à ce qui n'en mérite point ; on diroit que parce qu'il a de bonnes qualités, on doit lui pardonner de manquer d'agrémens ; sa compagnie est fatigante, & sûrement dans des relations plus intimes il seroit encore pire ; l'attachement qu'il a pour mes parens est pour moi le seul mérite qu'il ait ; je lui fais gré aussi de n'avoir été ni choqué, ni blessé de ce qui s'est passé entre nous.

J'ai plus à faire avec M. de la Hauffe, avec lequel mon père continue d'avoir des affaires très-importantes ; elles sont cause qu'il vient plus fréquemment à la maison ; il ne tiendrait qu'à moi de croire que ce sont des assiduités qu'il m'adresse. Il y met une gaïeté si lourde, si pesante, qu'il est tout-à-fait difficile à supporter, & c'est cependant le parti qu'il faut prendre dans ce moment que mon père nous dit avoir besoin de lui. M. de la Hauffe ne sent point ce ménagement, il prend même en très-bonne part d'être dévoué au ridicule. Il est si fort habitué au calcul, qu'il y soumet absolument toutes ses affaires & toutes les affections de la vie : il a un tarif pour tout ce qui l'affecte ; il sacrifieroit le dix pour cent pour avoir une femme comme moi ; il aimeroit mieux ne tirer que le 4 pour cent de son argent que de me déplaire ; pour dix louis il ne voudroit pas recevoir

un affront ; il en donneroit quinze pour que sa sœur qui est malade ne mourût pas ; il dépenseroit jusqu'à vingt louis pour sauver la vie à une femme qu'il aimeroit.

L'autre jour je lui demandai combien il donneroit pour avoir un bon ami ; il me dit en confidence qu'il ne regardoit comme amis que ceux avec qui il faisoit de bonnes affaires , que les autres ne rapportoient rien , & que même souvent ils coûtoient quelque chose : mais ajouta-t-il galamment , pour une amie , comme une femme que je connois , je consentirois volontiers à perdre le premier quartier de mes rentes viagères , qui sont considérables. Voyez-vous , Mademoiselle , continua-t-il à demi voix , l'argent & la vie c'est la même chose ; le bonheur est d'en gagner par les spéculations , & Dieu soit béni , cela va bien. J'ai intéressé M. votre père , qui avoit des fonds , il y aura une bonne dot , & une fois

Vous trouverez un bon magot. Peut-être qu'alors vous aurez un peu d'amitié pour moi ; mais il ne faudroit pas attendre jusques - là : je veux être ruiné, Mademoiselle , si mon cœur n'est pas entièrement à vous.

Je l'interrompis avec un éclat de rire arraché par l'indignation : si mon père & ma mère n'avoient pas été à l'autre bout de la chambre , je l'en aurois fait fortir. Sa figure répond à son caractère. Comme il est un peu gentil - homme , il porte une épée & une espèce de perruque militaire dont les côtés pendent jusques sur les épaules. Tous ses traits sont arrondis, son visage est gros & plat ; on voit qu'il étoit fait pour avoir de l'embonpoint , & qu'il est maigre par économie & par spéculation. Son habit , qui dans les beaux jours est rouge & quelquefois canelle, mais toujours fort rapé, est extrêmement vergeté ; ses manchettes sont

toujours bien plissées ; on diroit qu'il n'en change jamais : il règne une espèce d'économie dans tous les mouvemens ; il n'en fait jamais d'inutiles ; il ne passe pas cependant pour être absolument avare , il fait une certaine dépense ; c'est seulement un spéculateur économe. Il a une fort jolie maison & un très-beau jardin : depuis quelque temps il paroît dans le monde & dans quelques assemblées.

Comme on fait ses liaisons avec mon père , une fois on m'a fait jouer avec lui. Vous comprenez , ma chère amie , que la société & les relations avec cet homme , sont infiniment désagréables ; je n'ai pu m'empêcher d'en faire des plaintes à mon père , il me répondit qu'il étoit intéressé avec lui pour des spéculations considérables , & qui alloient prodigieusement augmenter sa fortune , que dans ce moment , par les soins & l'intelligence de M. de la Haussé , ses affaires avoient le

meilleur succès , que notre bien-être alloit être augmenté , & qu'il vouloit faire des réparations très-agréables à notre campagne de Valaire & agrandir beaucoup notre logement : qu'une fois les relations avec M. de la Hauffe finiroient naturellement , & qu'il me prioit de prendre encore patience , & de le recevoir toujours avec honnêteté.

En effet , mon père fait des plans de maison , il marchandde es matériaux , il parle de vernis , de marbre , de consoles dorées. J'avoue que je m'en afflige ; notre simplicité alloit si bien , nous n'avons aucun soin pénible , aucune inquiétude sur les accidens ; le changement de notre fortune ajoutera à notre vanité , & point à notre bien-être. Quand je le dis à mon père , il me donne des chapeaux de plumes , des gazes , des dentelles ; ma mère est plus heureuse que moi sur tous ces objets ; elle a une bonté de tous les momens , & une flexibilité de carac.

tère qui fait qu'elle ne souffre jamais du présent, l'avenir ne l'inquiète point; elle ne souhaite rien au-delà de ce qu'elle possède & elle jouit de ce qui vient; elle ne s'ennuie jamais, elle tire parti de la conversation de Monsieur de la Hauffe comme d'une autre; elle s'accommode de l'esprit de M. de Marville, elle m'en parle, elle prétend qu'il en a beaucoup; c'est seulement dommage.... & elle s'arrête.—De quoi, ma mère, je vous prie? Elle ne veut pas le dire. Je crois que c'est quelque chose qui me regarde; je la presse, je la sollicite: enfin dit-elle, c'est dommage qu'il ait des amours subalternes; il passe pour n'avoir pas des goûts de galanterie bien nobles, ni bien relevés. Je ne compris pas trop ce que ma mère vouloit dire, je fus très-fâchée de l'avoir autant pressée de s'expliquer; elle vouloit sans doute parler des mœurs de quelques jeunes gens dont j'entends faire des plaintes.

Il y a déjà quelque temps que j'eus cette conversation avec ma mère ; elle fut beaucoup plus longue sur le chapitre de M. de Marville : elle revint sur ce qui s'étoit passé avec lui : elle pense comme vous sur son compte : malgré ce qu'elle en dit , j'en fus au désespoir ; j'avoue que cela me parut incompréhensible : elle prétend qu'il suffit qu'un homme ait l'esprit droit & le cœur bon , & que les vertus des femmes doivent suppléer au reste. Je me rappelle que cette conversation me donna de l'indignation & de la colère ; j'en pris un peu plus d'éloignement pour M. de Marville , & ma haine pour M. de la Haussé est allée en augmentant ; il me feroit haïr la fortune , & je crains prodigieusement les spéculations, les projets & l'ambition de mon père : son amitié, sa tendresse me rassurent sur moi ; je n'ai de l'inquiétude que sur son bonheur ; je

donnerois ma vie pour l'assurer, & je ne voudrois pas qu'il le confiât au hasard; il sera malheureux si ses espérances sont trompées; toutes ces idées me tourmentent & m'occupent.

D'ailleurs ma vie va comme je vous l'ai dépeinte, ma mère fort quelquefois, & je vais toujours avec elle; j'aime la compagnie de ses amies, je suis presque toujours sûre de leur plaire; les plaisirs de notre société vont leur train; il y a eu plusieurs parties de dances, j'ai été à quelques-unes; je me suis parée sans prendre beaucoup de peine, j'ai dansé sans savoir avec qui; je ne me souviens pas si je me suis amusée; il y a eu des soupers dont on a vanté la magnificence & compté les personnes, & d'autres dont on n'a pas parlé, & où j'ai vu de la gaieté.

Le projet de jouer la comédie languit; on en parle cependant quelquefois; le mouvement des bals & des

soupers s'y oppose ; il y a quelques jours que M. de St. Ange est venu à la ville ; notre médecin nous avoit annoncé qu'il étoit rétabli , il n'est resté que deux jours ici ; il est venu deux fois à la maison , & je ne l'ai point vu ; la première , j'étois chez Mlle. de Mirfor qui m'avoit fait demander de passer une soirée chez elle , & c'étoit précisément ce jour-là qu'il étoit venu faire une visite à mes parens ; il avoit été aussi chez elle , elle me dit bien vite qu'il y étoit resté long-temps , qu'il avoit été très-aimable , & surtout très-reconnoissant ; il n'avoit pas oublié la moindre des choses que l'on avoit faites pour le secourir ; il avoit à peine parlé de moi , elle ne croyoit pas même qu'il s'en souvînt beaucoup ; cependant il avoit souhaité de me voir ; Mlle. de Mirfor l'avoit averti que je n'aimois pas les nouvelles connoissances , que je ne le recevrais pas , qu'il suffisoit d'envoyer

une carte ; elle me dit tout cela dans le plus grand détail , & en se faisant valoir de ce qu'elle m'avoit sauvé l'ennui de recevoir une visite & d'entendre des remerciemens qui ne signifioient rien.

J'avoue qu'il me fut impossible de lui témoigner une grande reconnoissance. Où a-t-elle pris que M. de St. Ange est une nouvelle connoissance ? Il est connu de mon père & particulièrement de ma mère , qui a été liée avec sa famille , & quand même je ne l'ai vu que quelques fois , il ne m'est certainement pas inconnu ; mais enfin , il est naturel que Mlle. de Mirfor reçoive tous les remerciemens & tous les empressemens , c'est elle qui a tout fait , qui a donné tous les secours ; M. de St. Ange lui doit tout & à moi rien. Je vous assure , ma chère amie , que j'en suis charmée , je serois bien fâchée que tout ce qui est arrivé , tournât autrement.

Je ne répondis rien à Mademoiselle
de

de Mirfor, elle m'inspira de la pitié ; & je revins chez moi avec ce sentiment ; en arrivant je fus curieuse de voir ce beau billet de visite qu'on avoit apporté ou envoyé ; il étoit dans la glace de la chambre de ma mère, je pus le lire de loin, on n'en parla point d'abord. Je ne fais pourquoi ma mère trouva que j'avois de l'humeur ; ce pouvoit être parce que M. de Marville & M. de la Hauffe soupoient à la maison, & la journée fut complètement ennuyeuse pour moi ; on se plut à me reprocher des distractions & un air triste & occupé ; je ne disois rien, & on se plaignoit de mon silence : je n'en eus que plus d'ennui, & je ne fus à mon aise que lorsque je me trouvai seule dans ma chambre. Je pensai à vous, ma chère amie, j'aurois voulu causer avec vous, j'avois une multitude de choses à vous dire, je projetai de vous écrire, mais l'ennui en ôte quelquefois la force.

Le lendemain , M. de de St. Angé vint faire une seconde visite , mais on s'habilloit , on ne pouvoit le recevoir ; ma mère avoit choisi ce jour-là exprès pour s'habiller plus tard que les autres jours. Il est retourné à la campagne , il doit revenir bientôt , & passera plusieurs jours chez sa sœur ; c'est tout ce que fut dire M. de Marville pendant ce souper qui m'ennuya si fort. J'entends souvent parler de Monsieur de St. Ange , je vois que les femmes le regrettent , on s'en occupe souvent ; je vis le moment l'autre jour , où en se plaignant de son absence , elles partiroient toutes pour aller le chercher ; il me fut impossible de n'en pas rire prodigieusement.

Ma chère amie , je me suis un peu dédommagée de mon long silence ; je m'apperçois que j'ai bien bavardé , & il y a sans doute long-temps que vous vous en appercevez ; je me hâte donc de vous dire adieu.

Je voudrois dire beaucoup de choses à M. Dubourg , je vous en charge ; quelle idée a-t-il de moi ? lui avez-vous fait connoître votre amie ? ne fera-t-elle pas un peu la sienne ?

LETTRE XXIX.

De Laure à Sophie.

MON Dieu, ma chère amie, dites-moi ce que je suis ; ce que je deviens , ce qui se passe chez moi ; je ne me connois plus , je suis en peine de moi , & je vois que les autres me trouvent extraordinaire. Mon père me demande souvent dans le jour pourquoi je suis triste & distraite ; ma mère se plaint de ce que je ne l'écoute pas ; je ne fais ce qu'ils ont contre moi , & dans ce moment on diroit que nous sommes tous

C ij

changés ; mon père est absorbé dans ses projets de fortune , il a à faire à des banquiers , à des architectes , à des maîtres , à des ouvriers ; quelquefois on croiroit qu'il n'a plus d'amitié pour nous ; nos repas se passent presque dans le silence , ou s'il dit quelque chose , c'est pour trouver les mets mauvais , c'est pour se plaindre des domestiques , dont il veut augmenter le nombre , des appartemens qu'il trouve trop petits ; l'odeur de la cuisine l'incommode , il veut l'éloigner. D'autres fois il a des momens de gaieté ; alors il pense à des fêtes , à des meubles , à de la bonne chère ; il veut nous mener à Paris. L'autre jour il me demanda si je connoissois le fils du baillif , il me recommanda de le bien recevoir s'il venoit nous voir , & dans un moment de joie , & en se frottant les mains , il s'écria : avoue que tu serois bien aise d'être mariée à Berne ?

Mon père ne m'écoute plus, nous n'avons plus de conversations, il fuit les projets, & n'attend jamais de réponse; nous ne jouissons plus de cette tranquillité, de cette douce paix qui régnoit parmi nous. Nous sentions bien ce qui nous manquoit, mais nos désirs étoient si foibles qu'ils ne nous empêchoient point de jouir de ce que nous avons; aujourd'hui nous sommes dans le tourment d'acquérir ce que nous n'avons pas encore, & parce que mon père a le pouvoir de se le procurer, il est toujours dans l'impatience, dans la peine, dans l'inquiétude. Il m'est impossible quelquefois de ne pas témoigner à mon père tout ce que nous souffrons; alors il se fâche, il dit que j'ai de l'humeur, que je suis contrariante, qu'il est le maître, & il s'enfuit. Je vais auprès de ma mère; sa douceur me calmoit, elle raisonnoit avec tant de bonté; je pouvois penser, me taire

& m'occuper de ce que j'ai dans l'esprit ; aujourd'hui elle n'a plus cette même indulgence.

Mais qu'est-ce que j'ai donc dans l'esprit ? en vérité je ne saurois le dire, quelquefois ce n'est rien, mais rien du tout, & d'autre fois c'est le monde entier.

Il y a des momens où je trouve que le monde va bien mal ; on n'y voit que des obstacles, que des difficultés, que des embarras ; c'est une mer dont on ne voit pas les bords ; dont l'étendue étonne, dont les vagues effraient. C'est mon père, ce sont ses idées inquiètes qui ont mis dans mon ame l'agitation dont je me plains ; car quand même elle seroit occupée de quelque chose, pourquoi auroit-elle ce trouble ? pourquoi les objets auroient-ils changé pour moi ; une idée ne change pas la nature entière, & il me semble qu'elle est changée ; & pourquoi ne l'aurois-je pas, cette idée ?

Je veux avoir toutes celles qui peuvent entrer dans une tête humaine, je veux savoir ce qu'on en peut faire, ce qu'elles peuvent devenir ; quand on a autant de force que j'en ai, on ne craint pas ses idées ; une idée n'est qu'un point, que l'on peut toujours maîtriser lorsqu'on a un peu de ressource dans l'esprit & de fermeté dans l'ame. je ne craindrai pas de vous dire celles qui me viennent, elles sont une suite des circonstances qui s'enchaînent, & il en est qui font plus d'impression les unes que les autres, & puis elles se détruisent, & il ne reste rien ; je suis sûre que cela vous arrive tout comme à moi ; on attache un sentiment à certaines choses, il s'efface comme tant d'autres.

Il étoit assez naturel que l'accident de M. de St. Ange laisât quelques traces après lui ; on en a parlé, on s'en est occupé, on s'y est intéressé ; ceux qui en ont été les témoins,

C iv

doivent être naturellement plus affectés que les autres ; c'est ce qui est arrivé à Mlle. de Mirfor & à moi : elle en a beaucoup parlé ; moi je n'en ai rien dit ; & je vous assure que je n'en parlerois plus si on n'y étoit revenu je ne fais pourquoi.

Il y a des gens qui s'obstinent à fuivre leur sentiment , qui s'attachent à un objet qui les a frappé ; j'avois eu de la pitié , peut-être s'efface-t-elle moins vite lorsque l'on a vu l'événement même qui l'a excitée , ce qui en reste est une disposition à l'intérêt pour celui qui en a été l'objet ; il peut en résulter une amitié un peu plus essentielle que celles qui se forment ordinairement dans le monde ; je vous dis tout cela , ma chère amie , pour arrêter vos idées , que vous laisseriez peut-être aller trop loin : dans votre façon de penser , vous verriez ce qui n'existe point. Ce que vous m'avez déjà dit sur les personnes dont

Je vous ai parlé, me fait craindre que vous ne fassiez des arrangemens, des projets qui seroient des chimères, & c'est même afin que vous vous en défendiez, que je vous raconte tout ce qui s'est passé; ni ajoutez rien, je vous prie.

Deux jours après la dernière lettre que je vous ai écrite, j'étois seule dans la chambre de ma mère, qui étoit passée dans son cabinet pour écrire; je me chauffois, par distraction je pris le billet de visite de Monsieur de St. Ange qui étoit resté sur la cheminée, je le regardois sans trop savoir à quoi je pensois; je n'entendis point ouvrir la porte, ni quelqu'un s'approcher de moi; tout d'un coup une voix que je ne reconnois point, frappe mes oreilles, je me réveille comme d'un sommeil, je me lève avec précipitation & dans l'émotion de la surprise, le billet m'échappe des mains, la personne qui étoit là s'empresse

C v

avec moi de le ramasser , sans savoir ce qui étoit tombé , & comme il étoit volé auprès de lui , ce fut lui qui put le prendre , il le lut ; j'avois déjà dit ou balbutié plusieurs fois , Monsieur ,.. je suis très-fâchée , Monsieur ,.. je ne comprends pas..... on vous a reçu , Monsieur... les domestiques... & j'avois sonné de toutes mes forces ! Je ne fais , Mademoiselle , me dit-on , si je dois vous rendre cette carte ; j'ai peur que vous n'aimiez mieux recevoir mon billet que ma personne — & ses yeux étoient fixés sur moi — qu'il serve au moins a-t-il continué , à vous faire reconnoître quelqu'un qui ne le seroit peut-être pas sans cela.

Je dis au domestique qui parut , de demander ma mère , de faire du feu , de donner une chaise ; dans l'émotion , dans le mouvement , dans le trouble , je changeai sûrement de couleur ; je ne voyois rien , je ne pensois à rien ; je grondois le domestique , je murmurois de ce que

ma mère ne paroïssoit pas ; il se passa beaucoup de temps avant qu'il y eût un peu de calme & que nous fussions en visite réglée , & alors ce billet échappé de mes mains me tourmentoit ; j'étois désolée de tout ce qui venoit de se passer. M. de St. Ange , car vous voyez bien , ma chère amie , que c'étoit lui, M. de St. Ange donc étoit plus tranquille , cependant il avoit aussi un air timide & embarrassé ; il sembloit ne faire aucune attention à mon trouble , & il tâchoit de me rassurer en racontant avec gaieté & avec une honnêteté charmante la manière dont il avoit été introduit.

Ma chère amie , cet homme est bien aimable , il ne l'est point comme les autres , il a quelque chose de doux & d'insinuant , il n'y a chez lui que de la simplicité sans prétention à l'esprit , il fait naître l'intérêt & l'amitié , & je commence à comprendre celle que lui témoignent les femmes ; en vérité elle me paroît

C vj

très-juste. Il en vint bientôt à parler de son accident , & de tout ce qui s'étoit passé à cette occasion ; j'en fis tous les honneurs à Mlle. de Mirfor , je l'assurai que c'étoit elle qui méritoit toute sa reconnaissance ; je ne fais , reprit-il , d'un air plus sérieux , ce que mérite Mlle. de Mirfor , mais je sens que les impressions que vous avez faites , Mademoiselle , ne s'effaceront jamais ; & comme s'il en eût trop dit , il continua plus vivement ; je n'oublierai jamais avec quelle charité vous vous êtes approchée d'un blessé , d'un mourant... —

Ma mère paroissant dans ce moment , il se leva en disant : je veux en parler souvent à M. & à Mde. de Germosan ; il alla à elle , & pendant que la conversation s'établissoit , je sortis un moment pour gronder les domestiques d'avoir laissé entrer M. de St. Ange sans l'annoncer ; il se trouva que ma mère , qui attendoit

une de ses amies , avoit dit qu'on fût entrer tout de suite ; ils étoient occupés lorsque M. de St. Ange s'étoit présenté ; on l'avoit fait entrer suivant l'ordre qui avoit été donné. C'étoit une irrégularité qui étoit due au hasard & au malheur ; j'étois habillée en négligé , j'aurois bien voulu changer quelque chose à ma toilette , je rentrai avec un peu d'humeur & avec le chagrin d'avoir été surprise en déshabillé. Ma mère & M. de St. Ange étoient en pleine conversation ; elle parloit de son père & de toutes les circonstances qui pouvoient les regarder l'un & l'autre ; elle se les rappeloit avec plaisir ; M. de St. Ange en prit occasion de demander de continuer des liaisons & des relations qui n'avoient été interrompues que par son absence ; on parla encore de la blessure & de la cicatrice. Il est vrai que l'on frissonne en la voyant ; je ne trouve pas cependant qu'il en soit défiguré , il me

semble au contraire que sa physionomie est plus intéressante. Il demanda la permission de revenir quelquefois, ma mère l'en pressa beaucoup, le billet de visite étoit resté encore sur la cheminée, j'aurois voulu le jeter au feu, c'est ce que je fis dès que M. de St. Ange fut parti.

Ma chère amie, j'ai beaucoup réfléchi à toutes les circonstances qui ont accompagné cette visite, je fais qu'elles ne sont rien par elles-mêmes, & si j'y pense, c'est que je m'occupe de tout. Il est vrai que ce billet de visite que je tenois pourroit donner lieu à quelque présomption; je ne me rappelle pas pourquoi il se trouva entre mes mains; & qu'est-ce que peut en conclure M. de St. Ange? rien du tout certainement; il est si modeste, qu'il est sûrement sans amour-propre, & il ne va pas interpréter en sa faveur de petites apparences qui ne signifient rien; il l'auroit bien témoigné, & il

ne se feroit pas contenté de dire que les impressions ne s'effaceront jamais. Il est le premier homme à qui j'aie entendu dire cela, & je suis assurée qu'il n'y a mis ni amour-propre ni vanité; eh bien, qu'est-ce qu'il en fera de ses impressions! lui donneront-elles quelques droits? elles ne sont pas très-fortes, je crois, & il cherchera bien vite à s'en débarrasser. Je voudrais que vous me disiez positivement ce que c'est que des impressions; je ne le comprends pas bien. Comme M. de St. Ange est très-aimable, & qu'il me paroît être d'un commerce agréable, je voudrais seulement qu'elles amenassent des relations d'amitié & de société; il y a si peu d'hommes aimables & dont le caractère simple & modeste donne de la confiance, qu'il est naturel de les préférer aux autres. J'avoue, ma chère amie, que je fus charmée le lendemain à une assemblée chez Madame de Cléri,

que M. de St. Ange préférât à une partie de jeu un petit cercle qui ne jouoit pas , dont j'étois ; il en fit tout l'agrément par son esprit & sa gaieté ; tout le monde étoit à son aise , chacun parloit librement , sa supériorité n'imposoit point.

Dans différens sujets de conversation , on parla des romans qui venoient de paroître , celui dont le titre est si rebutant & le plan si extraordinaire , *Lettres de deux Filles* , fut particulièrement critiqué , précisément parce qu'il y a quelque chose de spécieux , par la manière dont il est écrit : on dit que l'auteur avoit voulu mettre l'esprit au lieu du sentiment , que ses raisonnemens perpétuels étoient fatigans , qu'il avoit voulu raisonner ce qui ne se raisonne point , & que la catastrophe étoit si romanesque qu'on en étoit révolté. M. de St. Ange dit qu'une femme fautive ne pouvoit jamais être intéressante , que la politi-

que ne pouvoit tenir lieu ni de modestie , ni de cette décence délicate qui ne s'étudie point ; que le caractère d'une vraie passion étoit la naïveté & la franchise ; on donna unanimément la préférence à Caroline , dont l'intérêt étoit si bien soutenu , le style si simple , si naturel , si attrayant , qu'on ne quittoit point le livre quand on l'avoit commencé. M. de St. Ange condamna en général les romans ; il prétend qu'ils ne font la lecture que des gens désœuvrés , qu'ils tendent à rendre l'esprit faux , qu'ils ne présentent point les hommes comme ils sont , & que comme le peuple lit beaucoup aujourd'hui , ils lui donnent presque tous mauvaise opinion de ceux qui sont au-dessus de lui ; nous disputâmes , & toutes les femmes prirent le parti des romans. Celles qui jouoient tournoient la tête de notre côté & nous écoutoient ; plusieurs se joignirent à nous , & en

continuant la dispute , on affura que les romans étoient le seul moyen pour les femmes d'apprendre à connoître les hommes , & qu'en les prenant tous pour des Lovelaces , on ne risquoit jamais de se tromper du plus au moins.

Ce n'est pas moi , ma chère amie , qui disois cela ; c'étoit Mde. d'Arilli , qui s'étoit mêlée un peu tard de la conversation ; elle avoit entendu que j'avois disputé avec vivacité , elle continua avec sa volubilité ordinaire ; — avouez , M. de St. Ange , que Mlle. de Germofan est bien aimable , elle a beaucoup d'esprit , & vous ne vouliez pas faire sa connoissance ! Vous seriez bien fâché de ne l'avoir pas faite , j'en suis sûre ; vous avez un peu disputé , mais je parie que vous finirez par être bons amis ; les gens aimables sont faits pour se connoître , & je vous invite à venir chez moi dans deux jours ; vous disputerez tout à votre aise , & tout de

fuïte elle invite le reste de la compagnie , ce qui changea la conversation.

M. de St. Ange s'approcha de moi & me dit ; Mademoiselle , je veux prendre Mde. d'Arfilli pour la confidente de tout ce que je pense , ce sera le moyen de vous l'apprendre ; je ne fais , dis-je , si je serois bien aise de le savoir. — Des personnes qui nous joignirent , nous interrompirent ; je vis qu'il chercha plusieurs fois l'occasion de me parler encore , ses yeux me suivoient. Mde. de Taninge , qui avoit beaucoup de choses à lui dire , l'occupa presque le reste de la soirée ; elle est très-jolie & très-aimable , Mde. de Taninge ; elle me témoigne de l'amitié , mais je ne fais si je pourrai en avoir jamais pour elle , elle a une certaine liberté dans tout ce qu'elle fait qui ne me plaît pas , elle dit tout ce qu'elle veut , elle fait tout ce qui lui convient , elle parle avec tous les hommes , elle a un air de familiarité

avec plusieurs ; elle a des amis pour tous les momens ; enfin , il semble qu'elle ait des droits sur tout le monde , & qu'on ne peut pas les lui disputer. Elle va son train & n'imagine pas que rien puisse aller autrement que comme elle le veut ; il est vrai qu'elle aime le plaisir , qu'elle fait le procurer , & qu'il y en a souvent chez elle ; elle parle de tout , elle connoît tout , elle fait de tout , tout se trouve chez elle , les livres , les ouvrages , le dessin , la musique , le jeu , & surtout tous les hommes , qui y sont bien naturellement attirés par les ressources que l'on y trouve. Elle doit être heureuse , & elle fait sûrement l'envie de bien des femmes , ce n'est cependant aucun de ces avantages qui fait l'objet de la mienne , c'est cette manière libre de dire , de parler , d'agir , c'est cette facilité , cette assurance qu'elle met dans ses manières , que je voudrois acquérir ; on a une timidité , une

réserve, une crainte qui arrête les idées & les paroles ; on dépend entièrement des autres, & jamais on ne dit ses pensées, ni comme on veut, ni à qui on veut ; on pense en pure perte.

Seroit-il bien ridicule que je fîsse un peu comme Mde. de Taninge ? je ne vois pas qu'on la condamne, elle s'est fait sa manière, & on la respecte. Par exemple, après avoir bien parlé, bien décidé au jeu, elle traverse toute l'assemblée ; elle vient entretenir Monsieur de St. Ange très-long-temps. Je crus voir qu'il en étoit content & flatté ; c'est sans doute ce que Mde. de Taninge vouloit ; elle est jolie, elle a des grâces, elle met de l'esprit dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait ; il seroit dangereux de l'imiter ; il vaut mieux, je pense, se laisser étouffer par sa timidité & sa réserve. Elle vint aussi à moi, elle me dit des choses honnêtes, elle me répéta qu'elle ne me voyoit

point, que j'avois embelli, que j'étois trop aimable pour n'être pas toujours regrettée de ceux qui me connoissoient; elle me proposa de la musique; elle a un air nouveau qu'elle veut me faire chanter, elle me fit promettre d'aller chez elle, elle compta les jours qui étoient engagés, ce fut pour le quatrième qui étoit libre; M. de St. Ange s'approcha aussi, elle parla de moi, de l'accident, de la cicatrice, des femmes qui l'avoient si mal soigné, & elle l'emmena comme s'il eût été absolument à elle; il me dit cependant en se retournant: Mademoiselle, je compte profiter beaucoup de la permission que Mde. votre mère m'a donnée d'aller chez elle; je joins ma mère qui se retiroit dans ce moment, elle me regarda avec un air d'étonnement qui me surprit, mais qui ne m'ôta point une espèce de gaieté & de contentement que je n'avois point encore éprouvé.

J'avoue , ma chère amie , que c'est la première soirée qui m'ait paru véritablement agréable ; elle ne me laissoit point comme les autres un vide qui me donnoit toujours un peu d'humeur ; en rentrant j'embrassai mon père avec joie , il parut aussi étonné ; il me regarda , il me dit : mais , Laure , vous avez un air bien gai , bien content , ce n'est pas comme cela tous les jours ; vos yeux . . . mais oui , dit ma mère , c'est déjà ce qui m'a frappé à l'assemblée ; je ne fais ce qui est arrivé , je n'ai cependant rien vu d'extraordinaire . . . Je les assurai qu'il n'étoit rien arrivé , mais que l'assemblée m'avoit paru aujourd'hui plus brillante , plus agréable que les autres , & que surtout j'étois toujours charmée de me retrouver avec eux ; mon père qui tenoit des papiers n'ajouta rien , mais en se mettant à table , il dit : eh bien , ce M. de St. Ange qui est revenu de la campagne , à quelle femme

est-il attaché ? C'est un galant qui fait toujours sa cour à quelque belle ; j'avoue , continua-t-il , que cet homme dont on dit tant de bien m'est un peu suspect dans sa conduite avec les femmes ; il s'en fait aimer & ne les ménage guères. Ma mère prit son parti , elle dit qu'il étoit d'un caractère fort honnête , & que comme il étoit très-aimable , on recherchoit sa société. La dispute dura pendant tout le souper : chacun conta des anecdotes ; j'écoutai , je ne fais ce qu'il m'en resta , mais ma gaieté se changea en tristesse , toute la nuit j'ai été agitée par mille idées différentes.

Je trouve ma situation pénible dans ce moment , cruelle même ; tout m'afflige , le mouvement , l'inquiétude de mon père sur ses projets , sur ses changemens , l'agitation que donne cette augmentation de fortune , ce M. de la Hauffe , qui est toujours plus assidu , plus positif dans ses prétentions ; ma
mère ,

nière, qui sans avoir une volonté bien active parle cependant avec mon père d'établissement, de mariage, de je ne fais quoi. Je me trouve seule au milieu de ce trouble, j'aurois besoin d'un conseil, d'un point d'appui ; je cherche & je ne vois rien autour de moi. Vous, ma tendre amie, vous êtes éloignée, vous ne m'écrivez point, vous ne me dites point tout ce dont j'aurois besoin ; je cherche à m'attacher & je crains tout ce qui m'entoure ; toutes ces réflexions se présentent à moi en foule, & me laissent une anxiété qui me rend malheureuse.

Aujourd'hui j'ai voulu me reposer, je ne suis point sortie ; j'ai cherché du soulagement & des consolations avec vous ; ce sont vos réponses qui peuvent m'en donner.

Tout le matin mon père a été occupé avec M. de la Hauffe ; c'est le jour du courier de France, il a dîné avec nous ; jamais il n'a été si infus-

portable, il n'a cessé de parler de ceux pour qui on travailloit, pour qui on faisoit des avances, & qui n'avoient que de l'ingratitude; il donneroit le 10 pour 100 pour trouver un peu de reconnoissance. Le soir j'ai pris le thé seule avec ma mère; je croyois que peut-être il viendrait quelqu'un, je vous ai écrit dans les intervalles; j'entends sonner huit heures, c'est l'heure de la poste; je n'ai pas perdu un moment, je n'en ai plus à perdre, Adieu, ma chère amie.

LETTRE XXX.

De la même.

AVOUEZ, ma chère amie, que dans la situation où je suis j'aurois le plus grand besoin de quelqu'un qui fût mon soutien, mon appui, à qui je pus confier tout ce que je pense, qui,

Voyant dans tous les instans les circonstances où je me trouve , me donnant ses conseils ; qui eût de l'esprit , de l'expérience ; qui pût m'éclairer , & même parler à mes parens ; dans ce moment , ils sont dans une vraie fermentation. Ma mère se laisse aller aux mêmes projets & à la même ambition que mon père ; j'entends qu'ils parlent souvent de mon établissement , ils ne sont pas absolument d'accord , mais ni l'un ni l'autre n'imagine pas que je puisse avoir d'autres sentimens que les leurs , & ils jugent que je dois avoir la même façon de penser. Si c'est le premier effet de la fortune que de détacher les parens de leurs enfans , je vais la détester , j'y suis très-disposée par tous les ennuis & les chagrins que m'a déjà procuré celle que mon père acquiert tous les jours.

M. de la Hauffe qui fait valoir pesamment les obligations qu'on lui a ; les distractions , le mécontentement

D ij

de mon père sur tout ce que nous avons, les discours & les conjectures du public qui s'occupe déjà de ce qui nous arrive, de ce que nous faisons, & de ce que nous devons faire, tout cela me jette dans un trouble vraiment pénible & qui me rendra malheureuse si je ne gagne pas de quelque côté ce que je perds de celui de mes parens ; je ne le puis que dans l'amitié de quelqu'un qui s'intéresse à moi ; vous devez le comprendre, vous qui sentez si bien cette douceur & qui cependant n'étiez pas dans une situation aussi difficile que la mienne ; j'avoue que lorsque nous ne sommes que nous trois, & que mon père & ma mère se perdent dans leurs projets, ma consolation est de m'occuper de ce qui peut être l'objet des miens.

Nous étions plus heureux lorsque nous nous occupions paisiblement les uns des autres, & que sans souhaiter aucun changement, nous ne jouissions

que de la paix. La vie est livrée aux événemens, & nous sommes dans le train qui les amène ; une fois peut-être les jouissances nous rendront la tranquillité. Dans le mouvement on espère le repos, & c'est avec l'amitié qu'on peut le trouver ; il m'est impossible, par exemple, de ne pas voir avec plaisir celle que M. de St. Ange prend pour nous. Mon père, qui étoit disposé à avoir de la prévention contre lui, en est bien révenu.

L'autre jour il étoit à la maison, ils parlèrent bientôt d'architecture, d'embellissemens, de jardins anglois ; M. de St. Ange entend tout cela parfaitement, il s'est instruit à Paris sur tout ce qu'il y a de plus nouveau en campagne & en jardin ; mon père a pris la passion des jardins anglois, il veut arranger les environs de notre campagne dans le goût anglois ; on plantera des bosquets dans nos prairies, on rangera notre ruisseau, on formera

D i.

nos broussailles en parc, toutes ces idées plaisent à mon père, & il trouve à M. de St. Ange de l'esprit, de la raison, des qualités essentielles, & déjà il lui est très-utile.

Demain ils vont ensemble à Valaire pour bien juger de la situation des lieux & pour faire des plans; M. de St. Ange en fera venir de Paris, ils verront aussi les changemens qui sont nécessaires dans la maison; & là-dessus j'ai une petite inquiétude. Je ne voudrois pas qu'il entrât dans ma chambre, elle est mal arrangée, & de plus j'ai laissé dans le miroir un dessin que je serois fâchée qu'il vit. Un jour nous avions dit avec Mlle. de Mirfor que la situation où nous avions trouvé M. de St. Ange dans le cabaret de paysan, pourroit faire le sujet d'une estampe très-intéressante, & je ne fais comment j'en avois tracé un crayon fort grossièrement ébauché. Mlle. de Mirfor l'avoit critiqué, parce que je n'avois pas mis assez d'action dans la figure, nous avons

disputé là-dessus & j'avois négligé & oublié l'ouvrage; je me rappelle qu'il peut être vu, & j'en aurois du chagrin, mais je crois qu'on n'ira pas dans ma chambre, & qu'ils ne penseront qu'au dehors de la maison; au reste, que pourroit-on conclure de ce barbouillage? Tout au plus que cet accident nous a frappé l'imagination & que nous avons eu un peu de pitié, ce n'est pas un sentiment que l'on doive cacher.

Mon père fut si content de la conversation & des idées de M. de St. Ange, qu'il voulut retenir à souper lui & toute la compagnie qui étoit chez nous ce soir-là; il en fit tout d'un coup la proposition: j'en fus d'abord un peu fâchée, notre maison n'est point montée à retenir dix personnes à souper; on vit ma peine, on en rit; ma mère voulut gronder sérieusement, elle témoigna son embarras, on n'y eut aucun égard, & ce fut une plaisanterie de manger le souper de la

D iv

famille. La gaieté rendit la chose possible & personne ne voulut s'en aller; mon père donna des ordres & promit qu'il y auroit à souper; ma mère me donna ses clefs, & dit qu'elle ne se mêloit de rien; j'arrangeai ce que je pus; nous soupâmes un peu tard, mais nous eûmes un bon souper, & ma peine tourna en gaieté. M. de St. Ange se trouva à côté de moi, il fut le seul qui eût quelquefois l'air sérieux & pensif; tout ce qu'il faisoit, tout ce qu'il disoit portoit une expression à laquelle on étoit naturellement sensible; sa gaieté même plaisoit autant au cœur qu'à l'esprit; dans tous les momens il marquoit l'envie de plaire à mes parens, & il s'occupa peu de moi.

Après le souper on joua à ce jeu des questions, où un mot qui a été donné à l'oreille, sert de réponse aux questions qui sont faites par quelqu'un qui s'en charge. M. de St. Ange me donna : — *ma vie pour vous plaire....*

Monfieur, pour la queftion on ne donne qu'un mot... Mademoifelle, vous prendrez celui qu'il vous plaira..... on me demande *qu'est - ce qui peut faire mon bonheur ?* Je sentis un peu de chaleur me monter au vifage, je répondis cependant : *ce qui peut me plaire* ; par plaifanterie on voulut me faire payer un gage ; dans la difpute M. de St. Ange trouva le moment de me dire : Mademoifelle, vous vous fouviendrez du mot que vous avez gardé, vous en difpoferez toujours. Un moment après je fus condamnée à chanter un duo avec la perfonne que je voudrois, je dis que je n'en avois jamais chanté qu'avec mon maître de mufique, que je n'en favois plus ; il étoit bien naturel de demander à M. de St. Ange s'il n'en avoit point rapporté de Paris ; il dit qu'il en favoit un tout nouveau, & il en dit les paroles ; & ce duo tout nouveau étoit un air ancien de la Garde, où il y a,

D v

aimons - nous ; on nous força de le chanter , nos voix s'accordoient assez bien , mais le duo alla fort mal , ce mot *aimons - nous* étoit toujours mal prononcé , & ne fut jamais juste ; on décida que nous ne chanterions jamais bien ensemble , & j'entendis qu'une femme disoit tout bas que j'avois la voix fausse , & cette femme étoit ma cousine de **.

Quand nous fûmes seuls , mon père me dit avec un mouvement de joie : en vérité , ma chère Laure , vous êtes faite pour tenir une très-grande maison , j'espère que bientôt nous pourrons penser à un établissement distingué , j'ai des vues.... une fois nous serons tous contents , & il n'attendit pas ma réponse.

Vous voyez , ma chère amie , que je me laisse aller à vous raconter tout ce qui se passe dans notre maison & tout ce que j'éprouve dans le monde. Il me semble que réellement il a pris une autre face , & que tout y est devenu important ; j'y trouve plus d'intérêt , quand

il ne s'y passe rien , c'est même quelque chose : cette soirée passée l'autre jour chez Mde. d'Arfilli , par exemple , ne fut que du bruit , des parties mal faites , un souper mal arrangé , on parla beaucoup , & cependant on dit peu de chose ; Mde. d'Arfilli voulut jaser avec M. de St. Ange , & je ne fais où elle le plaça à table , il avoit l'air d'être bien partout , mais il n'y eut pas un moment de cette gaieté qui rend les soupers agréables , & pourtant Mde. d'Arfilli se donnoit beaucoup de mouvement ; par bonheur elle ne parla ni de moi ni de M. de St. Ange. Le temps me paroissoit long , & je fus étonnée qu'il fût si vite écoulé. Je crus n'avoir rien fait , rien vu , je regrettai même de n'être pas restée avec mes parens ; ils me permettent d'aller seule chez mes amies , je me promets toujours d'y trouver beaucoup de plaisir , je suis quelquefois trompée ; ordinairement je suis plus

D vj

contente lorsque j'accompagne ma mère.

Il fut bien agité si on me laisseroit aller chez Mde. de Taninge le jour qu'elle avoit indiqué, elle m'avoit envoyé inviter, elle renvoya encore, on voulut savoir qui composoit la compagnie ; Mlle. de St. Céran & une de mes cousines devoient y être, il y avoit peu de monde, on devoit faire de la musique ; ma mère passoit la soirée chez une de ses amies où il n'y avoit point de jeunes personnes, il fut décidé que j'irois chez Mde. de Taninge, quoique j'eusse offert & demandé de rester à la maison ; je ne veux point mettre en question ce qui eût été le plus avantageux pour moi. Il ne faut pas donner beaucoup de valeur à ce qu'on voit, à ce qu'on entend dans le bruit des sociétés ; le prix que l'on y met est souvent l'ouvrage de l'amour-propre, & ce que les circonstances amènent passe avec elles ; je suis

une nouvelle connoissance pour beaucoup de personnes ; il est naturel que dans l'occasion on dise des choses honnêtes à une nouvelle connoissance ; ce que M. de St. Ange me témoigna est sans doute ce qu'il témoigne à toutes les femmes avec lesquelles il est en relation ; quand une fois la connoissance sera faite , je serai une femme de la société tout comme une autre.

M. de Marville & presque tous ceux que l'on voit disent des choses obligantes & polies , à leur manière , il est vrai , mais c'est avec la même intention ; ce seroit manquer de toute espèce de jugement que d'y mettre la moindre importance. Elle fut charmante cette soirée chez Mde. de Taninge ; on ne joua point , on prit le thé autour d'un cabaret , l'amitié & la confiance s'établit entre les femmes , & la gaieté fut soutenue ; les hommes vinrent tard & on ne s'en plaignit point. M. de St. Ange vint avec les autres , il paroît très-lié avec M. de Taninge ,

tous les hommes que nous voyons sont de ses amis, tous ont quelque chose à lui dire ou à lui demander ; on ne voit ni jalousie ni rivalité ; n'est-ce pas une preuve qu'il ne met que de l'amitié partout ? Il est vrai que sa manière d'être aimable n'exclut point celle des autres , au contraire , il les fait valoir , & tout le monde croit trouver son compte à être en société avec lui.

On fit un peu de musique, j'accompagnai deux airs à Mlle. de St. Céran qui a une très-belle voix ; on me pressa de chanter , jamais je ne le pus , ma voix s'y refusa absolument, je voulus effayer un romance bien simple que j'aime beaucoup, je ne pus pas finir le premier couplet , & cependant jamais je n'eus plus envie de chanter ; pourquoi M. de St. Ange me regardoit-il sans rien dire ? Pourquoi fût-il le seul qui ne me pressât pas de chanter ? le seul qui ne témoignât aucun chagrin de ne pas m'entendre ?

Cependant il aime la musique ; il avoit parlé de romance. Il fut question ensuite d'une pièce nouvelle que Mde. de Taninge avoit reçue de Genève ; elle y a été jouée plusieurs fois avec succès , elle est d'un Genevois , homme très-aimable & de beaucoup d'esprit ; on proposa de la lire ; le lecteur fut bientôt désigné ; il est vrai qu'il lit fort bien , il faisoit parfaitement le ton & l'esprit de tous les rôles ; ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il sembloit qu'il sût plusieurs morceaux par cœur ; il les exprimoit avec une vérité singulière , j'étois vis-à-vis de lui ; les passages de tendresse , par exemple , on auroit dit que c'étoit lui qui les faisoit. On fit quelques critiques de la pièce , les femmes trouvèrent la scène entre les amans trop longue ; j'avoue que cela ne m'avoit point paru ainsi ; une jeune personne , à ce qu'elles disoient , ne doit jamais avoir autant de naïveté sur la passion , & on disputa sur la naïveté des femmes lorsqu'elles

aiment ; toutes assurèrent qu'elle étoit très-dangereuse , & celles qui avoient de l'expérience dirent qu'il ne falloit jamais dire quand on aimoit , que les hommes le savoient toujours , & même beaucoup trop tôt , cela me parut bien extraordinaire.

De cette comédie on passa au projet que nous avions eu de la jouer. Nous étions plusieurs acteurs , on proposa une répétition de ce que nous savions ; Mde. de Taninge fit tout de suite arranger des paravents , & avec des rôles & des livres , on répéta les Amans généreux. M. de St. Ange vouloit être le souffleur , mais M. de Marville étant absent dans cet instant , on l'obligea de faire le rôle de Verner ; dans un moment où je fus seule avec lui derrière le paravent , il me dit : Mademoiselle , je vais jouer mon rôle bien naturellement , j'ai la même timidité , la même crainte , le même sentiment. — Oui , Mon-

sieur, vous jouez sûrement très-bien la comédie. — Ah, Mademoiselle, ne faites pas un jeu de cette comédie, elle durera toute ma vie. . . . & le cœur me battoit horriblement; — Monsieur, lui dis-je, je crois que c'est à vous à paroître; il part tout de suite. Comme ce n'étoit point à lui à être en scène & qu'il avoit le livre à la main, on lui demande ce qu'il veut; il dérange les acteurs, il ne fait que dire, il revient en riant avec M. de Taninge & il me reproche de l'avoir fait paroître trop tôt. Lorsque nous y fûmes véritablement, les rôles furent très-mal rendus, M. de St. Ange lisoit mal, il ne prit jamais le ton de Verner; je ne pus point me rappeler mon rôle, je fus aussi obligée de lire; il fut décidé que nous avions gâté la répétition, que M. de Marville reprendroit son rôle, & que M. de St. Ange ne seroit que le souffleur; ce petit

incident déranger toute ma soirée.

J'étois fâchée de ce que j'avois entendu, je ne savois quelle valeur je devois y mettre ; paroître n'avoir rien compris est une espèce de silence qui peut laisser supposer un consentement ; témoigner quelque chose , c'est avoir tout cru , tout pris au pied de la lettre ; j'étois bien embarrassée , & j'avois des momens de distraction dont je ne pouvois me défendre ; je riois de la gaieté des autres , mais je n'en avois point. Après le souper on joua encore au jeu des questions , comme cela nous étoit arrivé une fois , c'est moi qui prenois les gages. M. de St. Ange étoit parti , il ne rentra que lorsque le jeu étoit presque épuisé , on l'obligea de donner un mot & de faire une question ; il fit si mal qu'il fut obligé de donner un gage : il n'avoit rien , il ne vouloit rien donner ; à la fin il dit cependant qu'il avoit une lettre d'affaire qu'il avoit reçue dans le jour , & il

la jeta avec les autres gages ; on n'y fit pas trop d'attention.

Un moment après , par distraction , je lis l'adresse de cette lettre , qui avoit bien l'air d'être venue par la poste ; un gros cacnet rompu , un timbre , le port sur l'adresse qui étoit barbouillée & mal écrite ; j'avois de la peine à lire , mais plus je lisois & moins je croyois ce que je voyois ; il y avoit , à *Mademoiselle de Germosan* , chez elle ; je précipitai bien vite cette lettre parmi les autres gages , je n'osois lever les yeux , je crus cependant appercevoir M. de St. Ange appuyée sur la cheminée avec un air d'embarras & de peine ; je demandai qu'on tirât les gages , & le premier que j'aurois rendu étoit certainement la lettre ; les choses s'arrangèrent autrement , on s'aperçut qu'il étoit fort tard , chacun reprit ses gages , & on s'en alla précipitamment.

M. de St. Ange conduisoit déjà une autre femme ; je ne pus le rappeler , il

auroit même été ridicule , & cette lettre
 reste dans mes mains sans savoir
 ce que je dois en faire ; dans mon in-
 quiétude je la plie , je la chiffonne , &
 me trouve dans ma chambre la te-
 nant encore ; je veux la jeter au feu ,
 & je la retiens. Une lettre ! encore une
 lettre ! disois-je , & j'avois l'agitation
 de la colère & du dépit ; il falloit cepen-
 dant avoir de la raison pour se con-
 duire ; eh bien , qu'est - ce que cette
 lettre ? Certainement j'en ferai ce que
 je voudrai , je la laisserai , je la brû-
 leraï , je la rendrai , & il n'en fera
 plus question , & je l'avois jetée sur
 la cheminée , d'ailleurs une lettre n'est
 quelque chose que par ce qu'elle con-
 tient ; il n'y a peut - être rien dans
 celle-là , c'est sans doute une plaisan-
 terie , elle est toute ouverte , autant
 vaut-il voir ce qu'il y a ; quand je le
 saurai il fera bien plus aisé de se
 conduire , & je la dépliois , je relus
 encore l'adresse , je me rappelai l'ab-

ſence de M. de St. Ange, ce qu'il m'avoit dit derrière le paravent, il en étoit peut-être fâché, & il s'est donné bien de la peine pour me dire ſes regrets, & ſi j'allois mettre à tout cela plus d'importance qu'il n'en met lui-même, ne ſeroit-ce pas un ridicule.

Pendant les réflexions, la lettre s'ouvroit inſenſiblement; j'aurois voulu lire ſans ouvrir, j'eus plus de courage lorſque je vis que c'étoit des vers :

Quand on admire on veut parler,
Un cœur bleſſé ne peut ſe taire;
Mais je vois trop que l'art d'aimer,
N'eſt pas pour vous celui de plaire,

Et voilà que je ne fais pas quelle valeur peuvent avoir ces vers; c'eſt peut-être le commencement d'une chanſon; ont-ils une grande liaiſon avec ce qui s'eſt paſſé? Ce qui eſt poétique, n'eſt jamais la réalité; enfin, ma chère amis, que fait-on des vers?

s'en fâche-t-on ? en rit-on ? est ce que l'on y répond ? est-ce en prose ? est-ce de bouche ? est-ce par écrit ? Cet embarras ne m'a pas quitté de toute la nuit , & lorsque je sommeillois , j'avois des rêves pénibles ; il me sembloit qu'on venoit me dire que la poste alloit partir , & je me réveillais en sursaut. Je me suis levée bien fatiguée , j'ai pris le parti d'aller auprès de mon père , de lui parler , de lui causer , de savoir ce qu'il pense , sans lui dire positivement de quoi il s'agit ; en l'entretenant de vers , de comédie , de rôles , de ce qu'ils donnent occasion de dire , je pourrai savoir ce qu'il pense , ce qu'il faut faire , & si ce qui m'occupe en vaut la peine.

Je le trouvai absorbé dans les comptes , dans les plans , ne voulant pas s'en distraire , pas même pour déjeuner. Au but d'un moment , il me donne un rouleau de papiers , pour le faire porter tout de suite chez

M. de St. Ange. Il me vint dans la pensée de mettre la lettre des vers dans le paquet : je trouvai l'idée très-bonne ; il croira que mon père les a vus , il ne pourra pas juger du cas que j'en fais ; il ne saura pas si je les ai regardés comme une chanson , ou comme quelque chose de sérieux , & s'il le faut même j'ajouterai quand je le reverrai un air très-fâché de les avoir reçus.

Je me suis bien applaudie de ce parti ; j'ai donné le rouleau au domestique , en lui recommandant de ne point attendre de réponse : au retour il a bien fallu savoir si sa commission avoit été bien faite. On avoit couru après le domestique , & on lui avoit dit que M. de St. Ange viendrait parler à mon père à midi , qu'il avoit des choses importantes à lui dire. Mon inquiétude devint extrême : des choses importantes à dire ! Je retournai de cent manières ce que ce pouvoit être ; je le voyois parler

de ces vers, de cette lettre, du renvoi, ils alloient rire tous les deux de ce que j'avois fait, & alors je me dé-solois du parti que j'avois pris ; je me traitois d'imprudente, je m'accusois de pruderie. Qu'est-ce que c'est qu'une enveloppe où il y a quatre vers ? En parler à son père, c'est une folie ; c'est y mettre une importance qui n'y fût jamais : & si mon père retient M. de St. Ange à dîner, quelle sera ma contenance ? Eh bien, je ne paroîtrai pas, je serai malade, très - malade : mais si mon père ne le veut pas ; à tout hasard je me suis mise à ma toilette : tout le matin, j'ai entendu entrer & sortir tous ceux qui sont venus à la maison ; j'ai eu envie d'aller écouter aux portes.

Enfin l'heure du dîner est venue, ce n'est pas M. de St. Ange qui a été retenu, c'est M. de la Hauffe, avec qui mon père n'avoit pu finir les affaires du matin. Je ne saurois vous dire si je l'ai trouvé

trouvé moins insupportable , mais j'étois presque bien aise qu'il fût là ; j'en ai eu plus de liberté de témoigner ma curiosité sur ce que pouvoit avoir dit M. de St. Ange , & j'avoue que j'en avois beaucoup. Mon père ne m'a pas trop écoutée. M. de la Hauffe interrompoit chaque fois qu'on parloit de Monsieur de St. Ange , en disant d'un air de pitié : jamais cela n'a su faire une spéculation , ç'a n'a point de fonds en France , une mauvaise campagne , qui ne rend pas le trois pour cent , & encore donne-t-il tout aux payfans & aux ouvriers , il les traite comme si les vivres ne coûtoient rien. Je ne lui prêteroïis pas au sept pour cent. Ma mère prenoit le parti de M. de St. Ange , & mon père parloit de son esprit , de son habileté pour les plans , les réparations , les embellissemens. Je ne dis rien ; je me retirai dans ma chambre plus tranquille que je ne l'avois été depuis bien des heures.

Pour mieux jouir de ma tranquillité , j'ai voulu m'entretenir avec vous ; & en me rappelant ce que je voulois vous dire , je vous ai dit tout ce que j'ai fait , tout ce que j'ai pensé. Je ne suis pas sortie aujourd'hui , j'ai été beaucoup avec ma mère , & le reste du temps avec vous ; vous n'avez eu que les intervalles. Dans quelques heures je reviendrai finir & fermer ma lettre.

Je viens de relire ma lettre ; je suis étonnée de vous avoir autant parlé de M. de St. Ange ; je ne comprends pas comment cela s'est fait ; est-ce que . . . ? Je voudrois vous faire mille questions ; je m'examine , je trouve bien que mes idées , que mon esprit , que ma tête sont un peu frappés ; mais il y a encore loin de là jusqu'à mon cœur : je réfléchis , & l'effroi entre dans mon ame. Mon Dieu ! feroit-il possible que j'eusse ? . . . mais non , je sens très-bien que je suis mal-

treffe de ce que je pense : je pourrois n'y plus penser si je voulois.

On entend parler de quelqu'un qui a de l'esprit , de l'agrément , l'on parle de ses vertus , les femmes de sa figure ; eh bien , on s'en occupe comme elles. La société est plus ou moins intéressante , suivant le sentiment qu'y mettent les personnes avec lesquelles on vit. C'est comme un Drame qui nous a intéressé ; on a été ému , on a pleuré même ; l'impression a duré quelques momens , & elle est bientôt effacée par un autre drame. Dites-moi si ce n'est pas comme cela ; au moins je n'y vois pas autre chose.

M. de St. Ange n'est pas comme tous les autres ; il est le seul qui sache réunir les qualités essentielles avec la gaieté & les agrémens de la société. Il est naturel qu'on s'en apperçoive ; qu'on le sente ; il saisit l'à-propos d'un rôle pour dire certaines choses , pour faire des vers ; c'est l'activité de

E ij

son esprit ; c'est moi qui en manque en ne traitant pas cela aussi légèrement que tout le reste ; c'est ce que je saurai très-bien faire , & vous le verriez parfaitement si vous étiez avec moi ; les misères prennent de l'importance en les écrivant ; j'ai pris l'habitude de penser avec vous , & je m'y laisse aller , ne croyez que cela , ma chère amie , je vous en prie ; mais pourquoi ai-je aujourd'hui tant de peine à vous quitter ? Cet effroi que j'ai senti après avoir relu ma lettre est encore dans mon ame ; je voudrois vous tenir par la main , c'est je erois parce que j'ai passé une mauvaise nuit ; quand on n'a pas dormi on est plus foible , plus susceptible d'être affectée , je l'ai éprouvé souvent , je veux cependant vous quitter ; oui je le veux ; je vous tends encore les bras. Adieu , ma tendre amie.

LETTRE XXXI.

Sophie à Laure.

MA chère amie , si vous me dites encore un mot de M. de St. Ange , je pars , je vais directement à lui , je tombe à ses pieds , je le prie , je le supplie d'épargner mon amie , de ne pas abuser de son ascendant pour la rendre malheureuse , pour empoisonner sa vie , j'implore sa pitié , j'invoque ses vertus ; & s'il balance , s'il hésite , si je le vois tranquille , s'il a le sourire dans la bouche & l'ironie dans les traits , si je vois dans ses yeux le désir & la perfidie , si j'avois un poignard je le lui enfoncerois dans le sein. Oh ! ma chère Laure , je tremble pour mon amie , le poison a coulé dans son cœur , déjà il a séduit son esprit ; déjà ses

E ii j

yeux sont fascinés , son ame tendre & vertueuse se livre au doux penchant d'aimer ; oui , mon amie , vous aimez M. de St. Ange , vous l'aimez vous dis-je , entendez-moi , ou je frémis sur votre sort ; vous ne voyez que lui , vous n'entendez que lui , il semble qu'il n'y ait plus qu'un homme au monde. M. de Marville , MM. Duterrier , tous vos amis enfin ont disparu , ils ne sont plus rien qu'autant qu'ils aident au prestige. Disputerez-vous avec moi , ne conviendrez-vous de rien ? Je ne vous répondrai pas , mais vous m'entendrez gémir.

Cet homme charmant , cet homme à jolies choses , à jolis vers , qui étudie les impressions qu'il fait sur vous , qui vous laisse voir celles que vous faites sur lui , qui ne vous laisse pas ignorer une seule de ses vertus ; eh bien , cet homme ne vous aime pas , peut-être ; non , Laure , il ne vous aime pas , il l'eût dit , il n'eût pas témoigné

tant de timidité , tant d'embarras ; Les sentimens vrais & bons ne se cachent point , on s'en glorifie , on ne les entortille pas des petites ressources de l'amour-propre ; la candeur est le vrai caractère de l'amour sincère ; & vous , mon amie , vous l'aimez , oui , vous l'aimez ; que ce mot aille jusqu'au fond de votre cœur , qu'il retentisse dans votre ame , afin que connoissant les maux qui vous menacent , vous puissiez vous en défendre ; mon Dieu , vous en défendre ! Je vous connois , ma chère Laure , plus vous avez d'esprit , plus vous l'employerez à tromper votre sensibilité , à vous étourdir sur le sentiment qui vous entraîne ; il est si doux d'aimer , votre cœur est si bien fait pour sentir cette douceur ! votre ame ingénieuse se combattra elle-même pour ne pas lui résister.

Au reste il est possible que je me trompe ; ce M. de St. Ange est peut-être

E iv

un honnête homme, il a su distinguer mon amie au milieu de toutes les femmes qui le préviennent ; il a des vertus, il a beau être gâté, elle lui inspirera les sentimens de la vertu, un jour il l'aimera, & toujours il la respectera. Ma chère amie, je ne pense plus à vous qu'avec émotion, je m'occupe continuellement de vous, je voudrois vous entourer de mon amitié, je vois avec plus de plaisir que vous la grande fortune que fait Monsieur votre père, elle deviendra assez considérable pour que vous ne soyez point gênée dans votre choix ; vous aurez le bonheur suprême de faire la fortune de celui que vous aimerez ; cette félicité vous est réservée, mon cœur me le dit, elle est digne du vôtre, & vous saurez la goûter.

Pauvre Marville ! c'est lui qui vous aime, lui qui n'a point été blessé de vos refus, qui se plaît auprès de vous malgré votre indifférence, il voit bien

qu'il ne vous plaît pas , & jamais vous ne pouvez vous plaindre de lui ; il affecte un autre attachement pour avoir plus de droit de vous approcher , il voit celui que vous préférez , & il ne le hait pas ; il s'attache à lui , il le fait valoir , il lui laisse répéter son rôle avec vous ; pauvre malheureux ! Sur ce que vous me dites , je devine tout ce qui se passe dans son ame , je le plains sincèrement , je me le représente presque comme M. Dubourg ; eh bien , il n'est pas parfait , mon mari ; quelquefois il a de l'humeur , il est sujet à la prévention , il a un peu mauvaise opinion des femmes , il a de l'inquiétude sur l'économie ; mes plaisirs ne sont pas toujours les siens ; malgré cela je trouve une vraie douceur quand je peux le satisfaire sur un de ces objets. Le premier moment est pénible & désagréable , mais après le sacrifice , il en résulte une paix qui rend mon ame heureuse ; l'autre jour

E v

il y avoit un grand bal de souscription , il devoit y avoir une foule de monde & beaucoup d'étrangères magnifiquement parées ; notre ami , M. Darnais , devoit venir me prendre , j'étois à-peu-près habillée pour y aller , une robe & des ajustemens tout neufs m'alloient assez bien ; mon mari trouva que j'avois trop de rouge , & je croyois n'en avoir mis que ce qu'il falloit ; j'en ôtai les trois quarts , bien persuadée qu'au bal je serois pâle ; je jouis du contentement de mon mari , cependant il avoit encore l'air sérieux , il se promenoit dans la chambre en ne disant que quelques paroles .

Je vis que ce M. Darnais , que cette foule , que ces étrangères , que tout cela lui déplaisoit ; j'en parus dégoûtée , insensiblement mon mari avoua sa peine & dit sa façon de penser ; je témoignai que j'étois un peu malade , j'ôtai mon bouquet , mon chapeau , mes gazes , je me mis en dés-

habillé auprès du feu. M. Dubourg me regardoit , m'examinoit , disoit quelques mots qu'il ne finissoit pas ; enfin , il tombe à genoux devant moi , il se jette sur mes mains , il les baise , & je sentis une larme ; son attendrissement valut pour moi toutes les fêtes du monde , je fus heureuse le reste du jour , je ne souffrois que lorsque mon mari paroïssoit croire que le sacrifice étoit trop grand ; ce sentiment nous tint compagnie tout le soir , nous n'eûmes pas besoin d'une autre occupation. Pour moi , le contentement de M. Dubourg étoit un spectacle délicieux , tous les romans du monde m'auroient paru insipides ; nous ne lûmes point , quoique ce soit quelquefois notre occupation du soir ; & à cette occasion , je vous dirai sur les romans dont vous nous avez parlé , que je les ai lus ; il y a des momens où une lecture distrahit d'une pensée qui inquiète ;

jusques à présent je n'avois pas eu besoin de cette ressource.

Je dois vous confesser que ces romans ne m'ont point fait le plaisir que l'on m'avoit promis & auquel je m'attendois ; cette Camille , de quelque espèce qu'elle soit , me révolte , me dépite , m'impatiente en mettant tout l'esprit qu'elle a à tromper celui qu'elle aime ; c'est l'esprit de l'auteur & point celui d'une femme , & c'est le plus grand défaut d'un roman.

Cette autre héroïne , qui bâtit un pavillon précisément sur le chemin de son amant , & qui devient amoureuse du premier homme à cheval qu'elle voit passer , ne m'a pas mieux satisfaite ; il est vrai que dans ce moment je ne suis pas trop bien disposée pour les romans , je les hais même. Ah , ma chère Laure , en avez-vous beaucoup lu de romans ? J'en ai peur ; on diroit que votre esprit , que votre cœur s'en ressentent ; une fois vous paroissiez

être si éloignée de tout ce qui étoit romanesque , & à présent . . . ah , mon amie ! puissiez-vous ne jamais savoir combien les hommes peuvent être perfides ; écoutez-moi.

Nous avons fait connoissance avec un Milord Crawfort , je ne fais pourquoi il s'est attaché à nous qui voyons peu d'étrangers , & dont la vie & la maison tranquilles sont peu attrayantes pour eux ; ce Milord a plus de 31 ans , & à cet âge les Anglois sont très-bonne compagnie , leur esprit cultivé est toujours si près de la raison qu'ils se prêtent à toutes les situations , & leur amitié est toujours solide ; ce Milord Crawfort a paru estimer M. Dubourg , & nous avons fait connoissance ; il est singulier sans être bisarre , franc sans être brusque , sérieux sans être triste , silencieux sans être taciturne , honnête sans être poli. Il vient quelquefois se taire & prendre le thé chez nous , & nous l'aimons ; il reçoit très-régulièrement

rement les papiers Anglois , il y a assez long-temps qu'il nous en apporta un qui s'appelle le Craftsman , & qui paroît à Londres. Il nous lut & nous traduisit l'anecdote d'une femme qui nous parut très-singulière & intéressante ; il a écrit tout de suite à Bristol pour s'informer de la vérité , & pour avoir tous les détails possibles sur cette femme extraordinaire ; il les a reçus l'autre jour , il les a fait traduire & nous en a donné une copie ; tout le monde ici les a lus , & s'est intéressé à celle qui en est le sujet. L'histoire est très-véritable , & il y a eu à Lau-
 sanne des dames Angloises qui en ont connu l'héroïne , & qui lui ont donné des secours. Je vous envoie le manuscrit , ma chère amie , lisez-le , c'est tout simplement une femme qui aime un homme , mais voyez ce que cela peut devenir ; c'est peut-être aussi un roman , mais encore les romans peuvent quelquefois être des exemples ;

vous n'en avez pas besoin, j'en suis bien sûre ; j'avoue cependant que vous donnez à mon amitié une peine & une inquiétude qu'elle n'avoit point ; vous êtes belle , vous êtes aimable , & bien plus sensible que vous ne croyez , il n'en faut pas davantage pour rendre une femme malheureuse ; pour mon bonheur ne le foyez jamais ; aimez-moi toujours. Adieu.



A N E C D O T E

*Tirée d'un papier anglois , intitulé :
Le Craftsman.*

Le 17 Novembre , 1781.

« LE petit narré suivant est si vrai , qu'il n'a besoin pour intéresser d'aucun secours étranger ou factice ; les personnes pour lesquelles le vrai seul est beau y seront sensibles , ce n'est

que pour elles que je l'écris , je vais le rapporter avec la plus grande simplicité & le plus grand attachement à la vérité.

“ Il y a environ quatre ans qu'une jeune femme s'arrêta à un petit village près de Bristol , & y demanda un peu de lait pour se rafraîchir ; il y avoit quelque chose de si attachant dans tout son extérieur , qu'elle fut remarquée par tous ceux qui se trouvèrent autour d'elle ; elle étoit encore jeune & d'une beauté frappante , ses manières étoient élégantes & pleines de grâces , & sa physionomie intéressante jusqu'à l'excès ; elle étoit seule ; elle étoit étrangère , & dans la dernière misère. Elle ne jetoit cependant aucune plainte , & n'employoit point d'art pour exciter la compassion ; ses manières & sa conversation indiquoient l'éducation la plus recherchée ; cependant il y avoit quelque chose d'égaré & d'incohérent dans

tout ce qu'elle faisoit ou ce qu'elle disoit.

“ Tout le jour elle courût çà & là pour chercher une place où reposer sa misérable tête ; quand la nuit vint, elle se réfugia sous un hangard abandonné dans la campagne ; les dames du voisinage lui représentèrent le danger d'une situation si exposée ; ce fut en vain , leur humanité lui fournit le nécessaire ; mais aucune prière ni même les menaces ne purent l'engager à dormir dans une maison , & comme quelquefois elle donnoit des marques évidentes de folie , on obtint enfin un ordre pour la faire enfermer. — Je ne m'arrête pas sur cette époque de son histoire , elle est trop poignante pour ma sensibilité , & sans doute pour celle de mes lecteurs. — A la fin on la relâcha ; du moment qu'elle fut libre , elle employa le peu de force qui lui restoit pour voler à son

cher asyle , quoiqu'il fut éloigné de six milles du lieu où elle avoit été retenue ; son transport ne peut se décrire quand elle se sentit en liberté , & encore une fois sauve sous le misérable couvert qu'elle avoit choisi. Il y a près de quatre ans que cette adorable , mais abandonnée créature s'est vouée à ce genre de vie , sans avoir eu de lit pour se reposer , ni de toit pour se couvrir ; la dure nécessité , les maux , le grand froid & la dernière misère ont par degrés affoibli sa santé & diminué sa beauté ; cependant elle a une figure des plus intéressantes , il y a une douceur & une délicatesse extraordinaire dans son air & ses manières ; elle est au-dessus de tout ce qui excite la vanité de son sexe , & qui plaît presque toujours aux maniaques , car elle ne veut porter , ni même accepter aucuns chiffons ni ornemens qui pourroient servir à la parer , mais elle les suspend

aux buissons qu'elle rencontre sur son passage , comme ne méritant pas son attention ; elle refuse de donner aucun éclaircissement sur son existence ; son système à ce sujet est invincible , sa mémoire paroît affoiblie & son jugement visiblement altéré ; cependant elle répond assez juste , excepté lorsqu'elle peut soupçonner que la question qu'on lui fait est dans l'intention de lui arracher son secret.

“ Sa vie est aussi innocente qu'il est possible de l'imaginer. Tous les matins qu'il fait beau , elle parcourt les villages d'alentour , s'entretient avec les enfans des pauvres payfans , leur fait de petits présens des choses qu'on lui a données & en reçoit d'autres en retour ; elle ne veut prendre autre chose que du lait , du thé & les alimens les plus simples ; les Dames des environs , entr'autres une (*), qui

(*) Madame Astings , morte à Lausanne en 1784.

n'a cessé d'être sa bienfaitrice , ont employé tous les moyens pour l'engager à vivre dans une maison , mais sa réponse ordinaire est : — le trouble & la misère habitent les maisons , mais il n'y a de bonheur que dans la liberté & l'air frais.

“ D'après une certaine particularité d'expressions , jointe à une tournure de phrase & une prononciation tant soit peu étrangère , quelques personnes ont conjecturé qu'elle n'étoit pas Anglaise ; de-là on a fait des efforts réitérés & à différentes reprises pour acquérir des lumières sur son origine. Il y a neuf mois environ qu'un gentilhomme lui adressa la parole dans différens idiômes , elle parut inquiète , embarrassée & troublée ; mais quand il lui parla allemand , son émotion fut si grande qu'elle ne put la cacher. Elle s'éloigna de lui , & fondit en larmes.

“ Cette anecdote , qui s'est répandue dans le voisinage , parvint il y a peu

de jours à deux gentilshommes que l'humanité conduisit auprès de cette pauvre abandonnée ; l'un d'eux, qui parloit très-bien Allemand , tenta une seconde fois cette épreuve ; elle parut évidemment confuse , elle rougit , & soit par hasard , soit qu'elle entendit cette langue , elle répondit à quelques questions en Anglais ; mais sur le champ , comme si on l'avoit forcée ou surprise à cette imprudence , elle tourna artificieusement le discours sur tout autre objet ; & elle nia avoir entendu ce qu'on lui avoit dit,

“ Ce petit narré , tout simple , n'est écrit dans aucun autre but que dans l'espoir qu'il parvienne à quelques personnes intéressées à cette malheureuse histoire , & dans le désir ardent de rendre une jeune & aimable créature , mais plongée dans la détresse la plus amère , à une famille désolée. L'auteur souhaiteroit ardemment que

tout ceci ne fût qu'une fiction , & qu'il n'eût pas vu de ses propres yeux les malheurs qu'il raconte. Cela lui auroit épargné plus d'un sanglot , plus d'une larme , que la pitié lui a arrachée , & quoiqu'il soit homme , il n'a versé que des larmes inutiles de compassion.

„ Milord Crawford , à qui l'on avoit envoyé l'anecdote précédente , écrivit à Bristol pour savoir des détails plus circonstanciés , & pour demander si on n'avoit rien pu découvrir de l'histoire de la pauvre abandonnée ; il reçut la réponse suivante quelques mois après.

„ Je ne suis point étonné , Milord , que l'histoire de la femme extraordinaire dont vous me parlez , ait percé jusqu'à vous ; elle occupe aujourd'hui l'intérêt & la curiosité de toute la province qu'elle habite ; vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi pour en savoir tout le détail.

„ J'ai été à même de voir plusieurs fois cette malheureuse abandonnée ; d'abord elle m'inspira de la pitié , je la regardois comme un être dont le dérangement de la raison rendoit l'existence malheureuse : elle intéressoit par son air noble , par ses traits , qui portent le caractère de la beauté & du désespoir , ensuite une certaine tranquillité mélancolique dans ses actions , un détachement d'elle-même , & une disposition à la bienfaisance , attachent véritablement. Il est impossible de la voir sans être touché : au travers de ses habillemens , qui annoncent la pauvreté , elle inspire le respect , c'est ce qu'éprouvent tous ceux qui l'approchent , même les paysans les plus grossiers.

“ Ce n'est que long-temps après son retour dans le hangard , qu'on a pu découvrir son nom ; jamais elle n'a voulu le dire : aux questions qu'on lui faisoit là-dessus , elle répondoit en

levant les épaules , & en baissant les yeux. Moi-même j'ai tâché plusieurs fois de le découvrir. On imagina de prononcer près d'elle plusieurs noms de baptême : deux fois elle tourna la tête à celui d'Antoinette ; depuis on le lui a donné , & elle n'a jamais refusé de répondre lorsqu'on l'a appelée ainsi. On a remarqué ensuite qu'elle traçoit avec son bâton sur la poussière les lettres S. T. ; aussitôt on prononça devant elle tous les noms & tous les diminutifs qui commençoient par ces lettres ; elle n'y fit aucune attention. Enfin un jour elle écrivit tout au long le mot *Stella*. Quelqu'un qui l'observoit & qu'elle n'avoit pas apperçu , dit tout haut *Stella* , elle se retourna vivement , & s'enfuit en fondant en larmes , comme si elle eût éprouvé le plus violent chagrin ; peu-à-peu on l'a appelée de ce nom , & elle s'y est accoutumée.

“ L'histoire de cette pauvre femme
s'étant

s'étant répandue dans la province, & beaucoup de personnes faisant des perquisitions sur son compte, on a enfin découvert une cassette, que par toutes sortes de raisons on a jugé devoir lui appartenir. Cette cassette contenoit des lettres & des papiers qui paroïssent avoir de très-grands rapports avec cette femme, & les indices qu'on a suivis ont prouvé qu'ils lui appartenoient, & qu'ils contenoient la plus grande partie de son histoire.

“ Le commencement de ce que vous lirez est écrit en mauvais anglois & en mauvais françois, & paroïssoit être l'exercice de quelqu'un qui apprend ces deux langues. Comme il se rapporte parfaitement avec ces lettres, il a été facile de voir que c'étoit son histoire écrite par elle-même. Avec ces lettres & quelques autres notes, on a pu en suivre le fil jusqu'à ce jour; on n'a point voulu mettre sa sensibilité à l'épreuve, en cherchant à tout

vérifier avec elle , & en lui parlant de ce qu'on a découvert ; une trop vive émotion qui tendroit à la contrarier , à la mortifier , pourroit achever d'altérer sa raison ; on a préféré de prendre à son insçu des mesures pour faire connoître son état à sa famille , pour la rendre s'il est possible à son pays & à sa première demeure. Dans ce moment on attend des réponses ; je vous communiquerai ce que j'apprendrai encore de la suite de cette histoire ; en attendant soyez persuadé de l'authenticité de celle que je vous envoie.

“ Miss Allfort suivit à C*** , comme dame d'honneur , la princesse qui épousa le prince héréditaire. Sans être belle , Miss Allfort avoit une physionomie très-agréable , & surtout cet air noble & intéressant qui attache ; elle inspira une passion très-forte au Comte de Valdbusch qui étoit chambellan à la même cour. Avec une

ame sensible & l'esprit d'un philosophe, il favoit se soumettre à la discipline, à l'étiquette, à la soumission qu'exigeoient son emploi; il étoit persuadé que dans tous les états de la vie, les hommes peuvent trouver de quoi exercer leur humanité & leur raison, & il ne lui en falloit pas davantage pour être content de son sort. Il ne résista point aux impressions que firent sur lui les agrémens & le caractère de Miss Allfort; il l'aima de bonne foi, & ce ne fut pas sans retour.,

« Le service des cours Allemandes est si absolu, si méthodique, qu'un homme dans son emploi est une espèce de machine dénuée de sentimens; on ne voit que la charge & la décoration; hors de là, l'homme est nul, & on ne l'apperçoit pas; ces deux personnes qui s'aimoient, furent profiter de ces circonstances; à la cour & pendant leur service c'étoient deux êtres indifférens & presque étrangers l'un à

l'autre , entièrement occupés de leurs emplois dont l'ennui ne contribuoit pas peu à leur donner l'air froid & indifférent , les heures de liberté en étoient d'autant plus douces , & ces momens , quoique bien rares & bien courts , étoient donnés à l'expression du sentiment ; ils s'aimèrent & se connoirent assez pour croire qu'ils feroient heureux en s'unissant , mais leur état & leur fortune dépendoient de leurs places , & le mariage y étoit absolument contraire ; se marier , quitter la cour , être sans ressource , étoit à-peu-près la même chose. Ils arrangèrent un mariage clandestin pendant une absence du prince , qui faisoit souvent des voyages ; ils se rendirent en secret à Francfort , ils y firent bénir leur mariage , & retournèrent à la cour chacun de son côté sans que le secret fut éventé. Ils vécurent plusieurs mois dans ce mystère , dont la douceur

n'échappera pas à ceux qui ont su aimer & le cacher.

“ Malheureusement Miss Allfort avoit plu au prince, il l'avoit remarquée lorsqu'elle vint à sa cour, il l'avoit mise au nombre des femmes dont il vouloit s'occuper une fois, & qu'il vouloit avoir un jour. Les fêtes, les promenades, les chasses furent arrangées de manière à procurer des rencontres, des facilités de parler & de s'expliquer; c'étoit tous les jours quelque nouveau présent qui faisoit sentir la magnificence & la délicatesse des sentimens; l'or n'y étoit point épargné. La situation de Madame de Valdbusch lui donnoit un air timide & embarrassé que le prince ne manqua pas d'expliquer comme l'effet des sentimens qu'il devoit inspirer; il entra un jour chez elle dans un moment où elle étoit seule, ses yeux annonçoient sa tendresse & ses intentions; il commençoit à les expliquer lorsque

F iiij

Madame de Valdbusch tomba à ses pieds & lui avoua son mariage. Il est dangereux de contrarier le tempéramment d'un souverain; le prince passa de la tendresse à la plus violente colère, il avoit commencé en françois, il s'exhala en allemand; il signifia bientôt à la Comtesse & au Chambellan de quitter la'cour, tous leurs emplois leur furent ôtés; par grâce on laissa une petite pension au Comte.

“ Il avoit une sœur qui vivoit seule à Minden, ils se retirèrent d'abord chez elle; leur fortune étant réduite à très-peu de chose, ils prirent le parti d'aller vivre dans une campagne, ou plutôt une métairie, que M. de Valdbusch possédoit à quelques lieues de Marbourg: ils s'y établirent en philosophes, & ils y vécurent en gens heureux, mais ce fut pendant trop peu de temps. La Comtesse mit au monde une fille qui lui coûta la vie; elle avoit demandé que sa fille fut

appelée *Stella*, le Comte se nommoit *Antoine*, l'enfant porta les noms d'*Antoinette Stella*. Le Comte de Valdbusch accablé de ses malheurs forma le projet de passer sa vie dans sa campagne, d'y vivre presqu'en payfan, & de se vouer à l'éducation de sa fille; l'inquiétude humaine ne le permit pas; la guerre de 1756 le réveilla, il ne put consentir à rester tranquille dans sa chaumière lorsque toute l'Allemagne alloit être en feu; il résolut d'aller offrir ses services au Roi de Prusse, & il chercha à placer sa fille de manière à être tranquille sur elle.

“ Dans le village de Bierieg, à trois quarts de lieues de sa campagne, il y avoit un ministre qu'il avoit eu occasion de connoître; c'étoit un honnête ecclésiastique qui avoit une femme & point d'enfans; ils réunissoient l'un & l'autre toutes les vertus de leur état, excepté celle de vivre en paix ensemble; ils étoient bons, humains,

charitables , ils étoient aimés , respectés de leurs paroissiens , mais dès qu'ils étoient seuls & vis-à-vis l'un de l'autre , c'étoient des disputes continuelles , qui quelquefois devenoient très-vives ; une autre particularité du ministre , c'est qu'il étoit extrêmement attaché à l'histoire de la Bible , il y cherchoit des exemples de tout ce qui lui arrivoit , il y appliquoit de même tous les événemens dont il entendoit parler ; lorsqu'il étoit grondé & contrarié par sa femme , il se consolait en trouvant que les patriarches l'avoient été aussi. Autrefois il avoit eu avec raison quelques mouvemens de jalousie , la lecture des prophètes l'avoit toujours apaisé , il ne lisoit jamais l'histoire d'Abraham qu'il ne proposât à sa chère moitié de prendre une servante , mais le bénéfice ne comportoit pas cette dépense : ce qui ramenoit la paix jusqu'à un certain point , c'est que le ministre étoit un

peu gourmand , & que Madame la ministre faisoit assez bien la cuisine ; les repas se passoient presque toujours en bonne intelligence , surtout lorsqu'ils étoient bons & abondans , ce qui arrivoit souvent ; comme on l'a dit , tous deux étoient dans le fond de bonnes gens , le cœur étoit bon , c'étoit l'esprit qui étoit difficile & contrariant , c'étoit peut-être bien plus l'effet du mariage & de la solitude domestique que du caractère.

“ Le Comte , qui ne les connoissoit que par leurs qualités respectables , crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de leur confier l'objet de sa tendresse ; il leur proposa de recevoir chez eux sa fille avec sa nourrice , qui devoit lui rester toujours attachée , le ministre consulta la Bible , mais sa femme accepta la proposition avant qu'il eût trouvé de quoi se décider ; ils promirent de soigner l'enfant & de le traiter comme s'ils en étoient les père & mère ; le

Comte assigna une pension qui assurâ encore leur attachement ; il leur remit aussi une cassette qui contenoit tous les papiers qui pouvoient être utiles à sa fille , il l'auroit recommandée à sa sœur , mais elle étoit allée à Paris avec Madame la princesse de Soubise ; le Comte lui écrivit pour lui communiquer son dessein & les arrangemens qu'il avoit pris pour sa fille ; enfin il remit toute la fortune qu'il pouvoit avoir , qui étoit environ quinze mille florins , à un banquier de Francfort.

“ Il partit ensuite pour aller demander au Roi de Prusse du service dans son armée ; il en fut très-bien reçu , il devint major dans un Régiment de Hussards & il entra bientôt en campagne. A la bataille de Lowositz , qui se donna cette année , il fut blessé mortellement : avant de mourir , il écrivit au ministre de Bierég pour lui recommander sa fille , & pour lui dire que son testament étoit dans la cas-

fette qu'il lui avoit remise ; qu'il l'établissoit Tuteur avec un magistrat de Marbourg qu'il nomma ; il prioit le ministre & sa femme de garder sa fille jusqu'à ce que sa sœur pût en prendre soin.

“ Stella passa les douze premières années de sa vie comme son père l'avoit prescrit ; son esprit , son caractère se développoient tous les jours de la manière la plus avantageuse ; le ministre & sa femme admiroient & chérissoient cette enfant ; elle étoit souvent l'objet de quelques disputes , mais par ses caresses elle savoit les appaiser , ses premiers momens faisoient déjà le bonheur des autres. Sa figure étoit charmante , c'étoit les plus beaux yeux bleux , le plus beau teint , les plus belles couleurs ; elle tenoit de sa mère l'air noble & froid qui caractérise les angloises ; son regard avoit quelque chose de si doux qu'il attachoit & intéressoit toujours à elle.

F vj

“ Mademoiselle de Valdbusch sa tante revint en Allemagne avec Mde. de Soubise, mais ne pouvant rester auprès de cette princesse, elle alla à Minden reprendre l'établissement qu'elle y avoit eu autrefois ; sa fortune étoit très-bornée ; elle étoit même pauvre : cependant elle prit bien vite la résolution d'avoir sa nièce auprès d'elle, de l'élever comme sa fille, d'employer à son éducation toutes les connoissances qu'elle avoit acquises à Paris ; à l'esprit qu'elle avoit naturellement, elle joignoit les talens agréables, elle possédoit le dessin, la musique & plusieurs langues, & elle se fit un plaisir de les enseigner à sa jeune pupille ; la figure charmante de Stella l'y encourageoit, & son caractère y répondit parfaitement.

“ Elles passèrent huit ans ensemble dans la relation d'une tante & d'une nièce qui sont unies par la sympathie du cœur & de l'esprit. Stella

avoit les dispositions les plus heureu-
 ses pour tous les talens, de la mé-
 moire, une voix charmante, des grâ-
 ces, du goût & un naturel excellent.
 Mlle. de Valdbusch étoit récompen-
 sée de ses soins par ses succès, elle
 n'avoit formé aucune liaison de so-
 ciété au-dehors de sa maison; elles
 vivoient presque seules, & leurs con-
 noissances étoient fort peu nombreu-
 ses. Une affaire d'intérêt qui survint
 à Mlle. de Valdbusch la fit connoître
 au baron de Lisfeld; Burgrave de
 Minden, & établit entr'eux quelque
 relation d'amitié. Ce Burgrave avoit
 un fils d'une très-jolie figure, & d'un
 caractère intéressant. Il avoit eu occa-
 sion de voir quelquefois Stella, & il
 prit pour elle la passion la plus vive;
 elle n'y fut pas insensible; Mlle. de
 Valdbusch s'en apperçut bientôt; elle
 en parla à sa nièce comme une amie;
 elle lui fit voir tous les inconvéniens
 qu'il y avoit à suivre trop facilement

les mouvemens de son cœur, & lui représenta que, surtout dans cette occasion, il falloit les réprimer tout-à-fait. Le jeune Lisfeld étoit à-peu-près sans fortune, & Stella n'en avoit point du tout : la famille du baron avoit beaucoup d'ambition, & son père eut bientôt remarqué l'attachement de son fils pour la jeune Valdbusch ; il lui fit d'abord défendre de la voir, & surtout de penser à elle.

“ Stella & Lisfeld se virent cependant peu il est vrai, mais ils s'aimèrent beaucoup ; leurs sentimens eurent toute la vivacité, toute la force des premières passions. Stella confioit tout à sa tante, elle lui montrait le fond de son cœur avec cette candeur qui étoit la première qualité de son caractère, & qui est bien rare à son âge : elle se reposoit sur les directions qu'on lui donnoit, & elle les suivoit avec exactitude. Malheureusement Mlle. de Valdbusch fut attaquée d'une

maladie qui la mit au tombeau au bout de quelque temps : le désespoir de perdre sa tante ne permit pas à Stella de voir dans les premiers momens tout ce que sa situation avoit de fâcheux. Seule , isolée , à vingt ans , sans relations , sans fortune , & le cœur occupé d'une passion que la raison combattoit.

« Il y a des momens où l'ame prête à succomber sous le poids de ses maux & de ses craintes , cherche un point d'appui , & lorsque le cœur le lui montre , elle est bien portée à s'y livrer. Stella fut-y résister cependant ; elle aimoit , mais elle soumit son penchant à la vertu & à la raison. Lisfeld , dont les sentimens n'avoient point changé malgré l'ordre de son père , toujours plus passionné de Stella , avoit su s'insinuer auprès de sa tante , & gagner son amitié. Il la vit une fois pendant sa maladie , il prit cette occasion pour lui jurer qu'il aimeroit

toujours sa nièce, qu'il employetoit tous les moyens possibles pour unir son sort au sien ; il fit serment de n'aimer jamais qu'elle. Mlle. de Valdbusch, en lui faisant sentir l'impossibilité d'accomplir ses sermens, lui fit promettre de ne rien entreprendre contre la volonté de ses parens & contre le bonheur de sa nièce. Stella qui écoutoit, les larmes aux yeux, avoua qu'elle aimoit Lisfeld, mais elle promit de suivre toute sa vie les ordres & les directions de sa tante. Mlle. de Valdbusch mourut en recevant leurs sermens & leurs promesses.

• Pendant sa maladie elle avoit pensé à faire entrer sa nièce dans un chapitre de Chanoinesses ; elle avoit même fait des dispositions & des démarches dans cette intention ; mais la mort ne lui avoit pas donné le temps de réussir, & son testament, en déclarant Stella son héritière, n'avoit point pourvu à sa vie future.

« Lisfeld ne pouvoit supporter la triste situation où se trouvoit Stella ; il vouloit la changer à tout prix ; il vouloit remplir ses sermens , malgré tous les obstacles. Stella s'y opposa ; elle lui défendit d'abord par lettres de chercher à la voir , ensuite elle le vit une fois pour lui dire qu'il falloit absolument renoncer l'un à l'autre , & ne plus se voir du tout. Elle lui annonça qu'elle alloit vivre à la campagne avec son tuteur , dans une retraite convenable à sa fortune. Elle insista sur sa volonté avec tant de fermeté , que Lisfeld fut obligé de se soumettre & de se retirer sans obtenir aucune espérance , mais avec la certitude d'être toujours aimé.

« Stella avoit pris le parti de suivre les dernières volontés de son père , & de retourner chez le ministre de Bierég ; elle fit pour cela tous les arrangemens nécessaires ; elle écrivit au Burgrave pour lui demander sa pro-

fection dans les mesures qu'elle avoit à prendre pour la petite succession de sa tante. Le Burgrave enchanté qu'elle voulût quitter Minden, & s'éloigner, lui en facilita tous les moyens.

« Au bout de très-peu de temps Stella se trouva établie dans sa première demeure. Le ministre & sa femme furent enchantés de revoir leur pupille au milieu d'eux. Ce plaisir rendit d'abord les disputes plus vives : l'humeur des bonnes gens avoit augmenté avec l'âge. Ce qui autrefois ne faisoit que peu de peine à Stella, lui donnoit aujourd'hui beaucoup d'ennui, & lui faisoit penser plus vivement peut-être à ce qu'elle avoit laissé à Minden. Son caractère angélique faisoit tout supporter avec douceur ; dans les défauts de ceux avec qui elle vivoit, elle ne voyoit que des occasions d'exercer sa patience & ses vertus ; elle se voua surtout à l'économie. Le peu de fortune que son père lui

avoit laissée avoit encore diminué par plusieurs circonstances fâcheuses : il n'y avoit plus que dix mille florins chez le banquier de Francfort. La petite campagne qu'elle avoit auprès de Bierreg avoit été négligée & presqu'abandonnée. Elle forma le projet d'y fixer ses jours lorsqu'elle auroit atteint sa majorité, elle engagea le ministre à écrire à son autre tuteur de Marbourg, afin que l'on travaillât d'abord à réparer la maison, & à rétablir tout ce qu'on avoit laissé dépérir.

« Elle recevoit souvent des lettres de Lisfeld ; elle y répondoit peu , & c'étoit toujours pour l'exhorter à renoncer à toute espérance. Il vint à Bierreg, elle refusa de le voir ; il se soumit avec résignation : il laissa un billet dans lequel il lui juroit que quoiqu'elle fit, il ne cesseroit jamais de l'aimer. Stella, touchée de sa soumission, lui répondit qu'elle l'aimoit & l'aimerait

toujours , mais qu'il étoit inutile qu'il formât aucun projet d'être jamais l'un à l'autre. Jamais , lui disoit-elle , mes sentimens pour vous ne causeront de chagrins à ceux qui vous appartiennent. Lisfeld revint quelques jours après : cette fois il obtint la permission de voir Stella en présence du ministre & de sa femme , mais eux , craignant le Burgave , dirent qu'ils ne vouloient plus recevoir son fils. Stella en fit une raison de plus pour faire cesser des visites qui pouvoient être funestes à tant de personnes. Ils passèrent ainsi deux ans , s'écrivant beaucoup , se voyant fort peu , & s'aimant toujours avec la même constance.

“ Lisfeld , désespéré de ne voir aucun changement dans son sort , pressé par son père d'épouser une riche héritière , & animé par l'envie de se distinguer , résolut de servir dans les troupes que le prince de Hesse donnoit à l'Angleterre pour faire la guerre en

Amérique, son père ne put s'y opposer ; presque tous ses amis y avoient recherché de l'emploi avec empressement. Il en demanda , & ne fit part de sa résolution à Stella que lorsqu'il en eut obtenu ; elle fondit en larmes en l'apprenant , mais elle ne chercha point à l'en détourner , elle laissa voir même qu'elle approuvoit l'ambition qu'il avoit de se distinguer & de courir la même carrière que ses compatriotes , qui alloient si loin faire la guerre & servir leur maître.

“ Il travailla aux apprêts de son départ , & se hâta de paroître aux yeux de Stella dans son nouvel uniforme. Stella ne le vit qu'avec la plus vive émotion : aller en Amérique , affronter autant de dangers , étoit une idée cruelle , & qui dès le premier moment l'avoit mise au désespoir. Elle n'y pensoit point sans frémir , & elle en tomba malade. Elle fut cependant cacher à Lisfeld tout ce qu'elle souffroit,

& lorsqu'il vint pour la dernière fois, elle s'arma de tout le courage que lui donnoit la gloire de son amant : sans affoiblir son ame par des regrets trop tendres, elle soutint les derniers adieux avec une fermeté qui étoit faite pour lui en donner.

“ Le ministre & sa femme avoient toujours été présens à leurs entretiens; ils le furent encore dans ces derniers momens. Lisfeld, dans les transports de sa tendresse, prit une bible qui étoit toujours dans la chambre; il l'ouvrit, se mit à genoux devant Stella, posa sa main sur la bible, & jura qu'il ne seroit jamais qu'à elle, qu'il se lioit à elle pour toujours. Il prit ensuite la main de Stella, la mit aussi sur la bible, & la supplia d'approuver & de recevoir ses sermens; elle dit : oui, Lisfeld, je ne serai jamais qu'à vous, je ne cesserai jamais de vous aimer; mais soyez à une autre si vous pouvez être plus heureux.

“Lisfeld pria le ministre de bénir leurs sermens; le ministre, frappé par la présence de la bible, fit une prière & des vœux pour qu'ils pussent un jour accomplir leur mariage. Lisfeld serra la main de Stella, la baigna de larmes, & s'en alla dans un silence qui marquoit l'état de son ame.

“Stella fut long-temps malade après le départ de Lisfeld; elle reçut très-souvent des lettres; toutes lui apprenoient qu'elle étoit toujours aimée, & que le voyage étoit heureux. Le débarquement s'étoit fait heureusement à New-Yorck. Après la bataille de Trenton, Lisfeld lui apprit que le colonel Donop avoit été tué, que lui avoit reçu une blessure au visage.

“Hélas, disoit-il, peut-être ne me reconnoîtrez-vous pas? Les fatigues de la guerre & les blessures m'auront changé; & vous, adorable Stella, ne le ferez-vous point? Une absence de deux ans, peut-être, ne fera-t-elle pas funeste à mon sort: si je ne dois

„ pas le craindre de votre cœur , puis-je
 „ l'attendre de votre situation ? Pouvez-
 „ vous la soutenir & la conserver pen-
 „ dant une aussi longue séparation ? Di-
 „ tes-moi ce que je dois attendre , &
 „ que vos sentimens décident si je dois
 „ chercher la mort , ou avoir l'espé-
 „ rance de mettre à mon retour mon
 „ sort & ma vie à vos pieds. Rien ne
 „ pourra m'empêcher d'être à vous ; je
 „ l'ai juré , & je le jure encore. „

“ Stella versa des pleurs sur cette let-
 tre , elle jura aussi de n'être jamais qu'à
 Lisfeld. Et ne suis-je pas à lui , s'écria-
 t-elle ? nous avons juré sur les livres
 sacrés d'être l'un à l'autre , un ministre
 des autels en-a été le témoin ; il a béni
 notre union ; je suis la femme de Lis-
 feld , il est mon époux : & ne suis-je
 pas la cause des dangers qu'il court ,
 & de ce qu'il expose sa vie ? Et déjà
 j'aurois le droit de le suivre. — Son
 imagination animée de ce sentiment ,
 la transportoit au-delà des mers ; elle
 suivoit

suivoit son amant au travers des périls & des déserts ; elle soignoit les blessures , elle partageoit ses peines. Dans l'impuissance de suivre les mouvemens de son cœur , elle juroit d'attendre Lisfeld dans la solitude , de vivre dans une retraite absolue , & de consacrer ses jours & ses momens à penser à lui , & à s'occuper de son retour & du bonheur qui devoit le suivre. Elle écrivit une lettre où elle ne disoit pas tout ce qu'elle pensoit ; mais assez cependant pour assurer Lisfeld d'une constance dont son ame tendre & généreuse étoit capable , cette lettre ne parvint point , & depuis cette dernière de Lisfeld , elle n'en reçut plus ; elle ignora même qu'il eût joint l'armée du général Burgoyne ; les nouvelles , qu'elle cherchoit avec avidité dans les papiers publics , ne lui apprirent rien.

“ Stella suivit le projet qu'elle avoit formé ; dès qu'elle eut vingt - cinq ans

Tome III.

G

elle s'arrangea avec ses tuteurs, & elle alla s'établir dans sa campagne; elle l'avoit fait réparer dans ce dessein, & elle la trouva prête à la recevoir. Elle étoit heureuse de suivre son goût & de pouvoir attendre le retour de Lisfeld dans cette demeure solitaire; elle n'étoit environnée que de quelques habitations de payfans, & la situation en étoit charmante; elle étoit éloignée de la grande route, & un seul chemin y conduisoit; devant la maison se trouvoit une assez grande cour rustique, plantée de quatre ou cinq arbres antiques qui l'ombrageoient presque entièrement. La maison étoit petite, & consistoit en deux étages, qui formoient deux petits logemens; la grange & les écuries étoient attenantes derrière; au-delà il y avoit un petit jardin & ensuite un très-grand verger, planté irrégulièrement de beaux arbres fruitiers de toute espèce: au bord du verger passoit un ruisseau sur lequel il y avoit

un petit pont qui conduisoit à un bois taillis, dans lequel on trouvoit des chemins & point d'allées droites.

“ Stella mit dans cette habitation tout l'ordre & l'arrangement qu'il falloit pour la rendre parfaitement agréable. Elle avoit d'abord placé dans la maison une famille de payfans qu'elle avoit choisie comme il lui convenoit, & qui étoit composée du père, de la mère & de deux jeunes filles : des vaches, des chèvres fournissoient toujours du laitage, & païssoient toute l'année dans le verger, dont on ne fauchoit jamais l'herbe. Le payfan, qui s'appeloit Peter, cultivoit le jardin, soignoit le verger & le bois; il alloit chercher les provisions au village voisin, & pourvoyoit à tout : l'aînée des filles servoit Stella; la cadette aidait sa mère dans la cuisine, & gardoit le petit troupeau. L'appartement de Stella étoit arrangé avec simplicité & avec goût; elle y avoit rassemblé tout ce qui lui étoit néces-

faire pour s'occuper & pour cultiver ses talens , des livres , des instrumens de musique , des modèles pour le dessein. Elle étoit contente de son établissement , & ses désirs n'alloient au-delà de son ruisseau que pour aller en Amérique. Le souvenir de Lisfeld , l'idée de faire un jour son bonheur , rendoit tout intéressant pour elle : la famille qui vivoit auprès d'elle lui tenoit lieu de ses amis , de ses connoissances. Une rente d'environ quatre cent florins étoit suffisante pour l'entretien de tous , c'étoit toute sa fortune , elle savoit y trouver le bien-être de ses domestiques , & son caractère en faisoit le bonheur.

“ Lisfeld étoit associé à tous ses plans , partout elle avoit marqué sa place , toutes ses espérances étoient de le voir revenir , & de jouir ensemble de cette demeure simple & paisible ; mais elle ne recevoit plus de lettres depuis long - temps ; la longueur du

trajet lui faisoit croire qu'elles n'arrivoient point , & ce chagrin troublait la vie de Stella ; on avoit cependant assez souvent des nouvelles des troupes Hessoises ; on faisoit répandre dans le pays celles que l'on recevoit : le ministre de Bierreg étoit attentif à s'en informer , & à les apprendre à Stella. Ainsi elle fut que Lisfeld s'étoit distingué , qu'il avoit été avancé , qu'il avoit été fait Major , & que le quartier d'hiver étoit à Philadelphie. Stella passoit sa vie tranquillement , & dans une retraite & une uniformité qui n'étoit point l'ennui.

« Cependant, à la seconde campagne les nouvelles furent plus rares , elles lui parvenoient plus difficilement , elle ne recevoit plus de lettres. La troisième année , l'inquiétude de Stella fut à son comble ; elle employa souvent le ministre de Bierreg , pour apprendre & découvrir quelque chose sur Lisfeld ; elle l'envoya même à Cas,

sel pour prendre des informations auprès des ministres du prince. Tout ce que l'on put savoir , c'est que le major étoit à New-Yorck , & qu'il devoit y rester long-temps.

“ Stella étoit malheureuse avec tout ce qu'elle avoit arrangé pour ne l'être pas : son malheur venoit de l'Amérique , ou plutôt de son cœur , qui alloit y chercher l'objet de ses vœux. Sa vie étoit tranquille , & son ame étoit tourmentée ; les maux de l'absence empoisonnoient toutes les jouissances du moment.

“ Un jour elle se promenoit tristement dans son verger , elle apperçut dans le chemin un homme qui avoit de la peine à marcher , il se soutenoit sur un bâton , & il paroissoit estropié ; il étoit couvert d'un mauvais uniforme en lambeaux ; elle s'approche de la haie pour le voir , & par compassion elle lui demande d'où il vient ; avant sa réponse elle le presse

de venir dans sa maison, elle voudroit franchir la haie pour lui aider à marcher ; le soldat en la bénissant lui dit qu'il revient d'Amérique. A ce mot le cœur de Stella battit vivement, elle n'ose parler de Lisfeld, cependant elle prononce son nom, & le soldat lui dit qu'il avoit été blessé à la bataille de Trenton, que de-là il avoit été à l'armée du général Burgoyne, & qu'à l'affaire de Saratoga il avoit reçu un coup de feu qui lui avoit percé la poitrine, que cependant il avoit rejoint les prisonniers à Boston, qu'il avoit été transporté à la ville, qu'il s'y étoit rétabli, & qu'il devoit bientôt repasser en Europe.

“Stella entendit à peine ces dernières phrases, son trouble étoit extrême, elle peut à peine se soutenir, c'est elle qui n'a plus la force de marcher ; le soldat est effrayé, Peter & sa femme viennent au secours de leur maîtresse, le soldat les fuit ; lorsqu'elle fut ar-

rivée à la maison, elle répéta sa question en tremblant ; le soldat lui dit encore, qu'il avoit vu le major Lisfeld à-peu près rétabli de ses blessures ; & que lui avoit été blessé à la retraite de Philadelphie. Stella fit toutes les questions que l'intérêt le plus vif & le plus tendre purent lui dicter ; elle fit répéter au soldat qu'il avoit vu de ses propres yeux le major Lisfeld. Il ne put pas bien rendre raison de la blessure ; mais il assura qu'il devoit repasser en Europe vers la fin de l'automne, avec beaucoup d'autres blessés & prisonniers.

“ Elle vouloit le retenir chez elle pour le questionner encore. Il étoit pressé de rejoindre sa famille. Elle ne le laissa aller qu'après lui avoir fait toutes les amitiés, toutes les caresses & tout le bien qui étoit en son pouvoir. Lisfeld blessé, malade en Amérique, étoit une idée déchirante qu'elle ne pouvoit soutenir. L'inquiétude & le désespoir étoient à leur comble ;

elle se le représentoit enlevé, & dévoré par les sauvages; les nuits ne se passèrent plus que dans les larmes : elle fit venir le ministre, elle le conjura d'aller à Minden; de s'informer de la famille de Lisfeld de ce qu'on favoit de lui : le bon pasteur rapporta que le Burgrave étoit mort il y avoit quelques mois, & que l'on étoit en peine de son fils. Il confirma la nouvelle du malheur qui lui étoit arrivé, & on disoit aussi qu'on l'attendoit à la fin de l'année. Stella voulut avoir des détails plus positifs encore : elle engagea le ministre à aller une seconde fois à Cassel, & à s'informer exactement au bureau de la guerre, de tout ce qui concernoit Lisfeld, de son état, de son retour, du temps, du lieu, du moment du débarquement.

“ Il en revint avec la confirmation de ce que l'on favoit déjà; la blessure étoit un coup de feu au travers de

la poitrine, qui l'avoit mis hors de service, & pour le rétablissement duquel il étoit envoyé en Europe. Il devoit y avoir un convoi de blessés & de prisonniers; qui partiroit de New-Yorck au commencement d'Octobre, & qui arriveroit vers la fin de Novembre à Portsmouth. Stella, dont les angoisses & les craintes sur le sort de son amant l'empêchoient d'attendre tranquillement chez elle le retour de Lisfeld, auroit voulu voler en Amérique; elle se le représentoit surtout arrivant en Angleterre, blessé, malade, mourant peut-être du voyage, & ne trouvant aucun secours, ni personne qui s'intéressât à lui, & qui lui donnât les soins qui lui étoient nécessaires: elle le voyoit confondu avec tous les malades, avec tous les blessés; elle ne put soutenir cette idée.

- " Elle prit le parti d'aller à Portsmouth attendre l'arrivée des vaisseaux qui devoient ramener le convoi; elle

vouloit le recevoir dans ses bras ; elle s'en faisoit même un devoir ; ils avoient juré à la face du ciel d'être l'un à l'autre , de réunir leur sort & de partager les biens & les maux de la vie , & son ame étoit satisfaite de commencer par les maux ; elle ne peut consentir à attendre avec tranquillité que l'on vienne lui apprendre la mort ou le rétablissement de Lisfeld ; elle avoit dit souvent , il est mon époux. Elle se le persuada dans ce moment ; son cœur , sa vertu , sa religion s'accordoient pour lui faire prendre une résolution conforme à cette idée. Stella étoit une de ces femmes qui veulent vivement ce qu'elles ont décidé , & qui , avec un sentiment profond , savent travailler avec courage & habileté aux moyens de le satisfaire. Dès que sa volonté eut résolu d'aller à Portsmouth , elle ne s'occupa plus que des arrangemens nécessaires pour s'y rendre , elle voulut y être avant le milieu de Novem-

bre , pour ne pas manquer le moment de l'arrivée ; elle écrivit d'abord au banquier de Francfort pour réaliser les fonds qu'elle avoit chez lui , & lui enjoignit de lui en envoyer tout de suite le montant en lettres-de-change sur Londres.

« Peter fut choisi pour faire le voyage avec elle , & pour l'accompagner comme son parent de confiance. Il fut habillé en bon payfan , & il ne devoit pas la quitter. Elle fit ses habits de voyage en conséquence ; un chapeau rabattu sur les yeux cachoit sa physionomie & achevoit de la déguiser ; & elle évita tout ce qui pouvoit la faire remarquer. Elle proposa au ministre de l'accompagner jusqu'à Hambourg : il accepta la proposition avec empressement , en se rappelant qu'un serviteur d'Araham avoit conduit Rebecca à Isaac : il dit même qu'il sauroit s'embarquer comme Jonas , & il comptoit bien donner à

Stella une preuve de son attachement & de son courage.

« Stella remit le soin de sa campagne à la femme de Peter, elle prit avec elle une cassette où étoient les lettres de Lisfeld, & d'autres papiers qui pouvoient lui être utiles, & ils partirent tous trois pour Hambourg.

« Peter en brave domestique avoit soin de sa maîtresse & de l'équipage sans trop s'embarasser où il alloit ; le ministre pensoit quelquefois qu'à Hambourg le bœuf salé étoit fort bon, & se plaignoit souvent des mauvais gîtes. Stella seule mouroit d'inquiétude & d'impatience dans une voiture qui alloit trop lentement. Arrivée à Hambourg, elle vole au port pour s'informer d'un vaisseau qui aille en Angleterre ; elle est assez heureuse pour en trouver un qui doit partir le lendemain, elle arrange son passage, elle retient une place pour elle, & pour Peter qui ne doit pas la quitter, elle

traint seulement que les vents ne soient trop foibles : le ministre par zèle pour sa pupille voulut aussi s'embarquer , mais il fut si horriblement tourmenté du mal de mer , qu'il crut que les démons s'empareroient de lui ; il fallut le renvoyer à terre dans la chaloupe.

« Stella retirée dans un coin avec Peter , se cachoit à tout l'équipage , & fut échapper aux regards & à la curiosité des autres passagers. Dans ce que la mer lui faisoit souffrir , elle ne pensoit qu'à ce que devoit endurer Lisfeld mourant & faisant un si long voyage ; dans les momens où elle avoit plus de force , elle cherchoit à parler anglois , à se rappeler ce qu'elle en avoit appris avec sa tante ; elle s'étoit particulièrement appliquée à cette langue , parce que sa mère étoit angloise. Le passage fut assez heureux , le vaisseau arriva le septième jour à Harwich , de-là elle fut en poste à Londres , elle se logea dans une maison bourgeoise , & prit

des informations sur les troupes Allemandes qui alloient & qui revenoient d'Amérique ; on lui indiqua un commissiônnaire qui étoit particulièrement chargé de leurs affaires ; elle apprit chez lui qu'en effet le major Lisfeld revenoit en Europe , que même il devoit être déjà embarqué , & qu'il arriveroit à Portsmouth vers la fin de Novembre. C'étoit son seul objet , elle ne pensa à aucun autre , & elle se pressa d'aller attendre Lisfeld au port. Elle s'établit dans une maison qui avoit la vue sur la mer , & qui n'étoit habitée que par des femmes ; son occupation continuelle étoit de porter les yeux sur les vagues , de parler à tous les matelots , de s'informer de tout ce qui regardoit la traversée de l'Amérique en Europe.

« Dès le matin elle alloit avec Peter sur le rivage , elle ne le quittoit que pour y revenir encore ; au milieu de son inquiétude & de son

impatience , elle éprouva un grand malheur ; Peter , le brave Peter qui étoit son gardien , tomba malade , elle eut la douleur de le voir expirer ; elle le pleura amèrement , & elle alloit le pleurer au bruit des ondes.

« Enfin on signale plusieurs bâtimens , on crie que c'est le convoi qui vient d'Amérique , le peuple court pour le voir arriver ; Stella brûle d'impatience , les vaisseaux ne peuvent entrer ce jour-là ; il faut attendre la marée du lendemain. Le soleil étoit loin de son lever , & Stella étoit déjà depuis long-temps sur le port ; cependant les vaisseaux abordent , le débarquement commence , ceux qui ont conservé leurs forces & leur santé descendent avec joie , ils courent & se répandent dans la ville ; Stella dévore des yeux tous ceux qui passent , elle ne reconnoît personne , quelquefois elle croit que le climat , la guerre , la mer peuvent avoir changé les traits ,

elle les a peut-être même oubliés , elle tâche de les retrouver dans ceux qui paroissent arriver avec le plus de plaisir , mais tout lui échappe , personne ne prend garde à elle , & ne la reconnoît ; ensuite viennent les malades , les blessés , les uns pouvant à peine marcher , les autres soutenus par des matelots & allant d'un pas foible & chancelant ; son cœur s'émeut à ce spectacle , elle voit bientôt les blessés que l'on porte ; elle va chercher leurs traits au travers des bras de ceux qui les conduisent , elle ne reconnoît rien , quelquefois elle tremble de reconnoître.

« Voilà un blessé qui est porté par plus de gens que les autres ; on s'empresse autour de lui , on entend dire que c'est un officier major , elle s'approche avec émotion , elle voit des yeux mourans , presque fermés , la pâleur de la mort , une maigreur , un abattement qui font croire que c'est un mort plu-

tôt qu'un mourant ; elle veut prononcer en s'approchant le nom de Lisfeld , il expire sur ses lèvres ; elle veut dire celui de Stella , elle tombe évanouie ; des femmes la secourent ; son air noble & distingué , que l'on aperçoit au travers de son habillement de voyage , frappe ceux qui la voyent , elle inspire l'intérêt à ceux qui sont autour d'elle.

« Elle revient bientôt de son évanouissement , & elle s'arrache des bras de ceux qui l'ont secourue , pour voler auprès de Lisfeld ; il étoit déjà dans une maison. Stella réfléchit qu'il étoit peut-être dangereux de se montrer à lui dans l'état de foiblesse où il est , elle n'ose approcher , elle n'entre point dans sa chambre , elle reste à la porte , elle le dévore des yeux , & ses larmes l'empêchent de voir distinctement ; elle entend dire au médecin qu'il n'y a point de danger , que son état n'est que la suite des blessures & des fatigues du

voyage, qu'il faut du repos, de la tranquillité ; elle s'applaudit de ne s'être point fait connoître, mais elle pourvoit à tout dans la maison où il loge, elle donne de l'argent à tous ceux qui le servent, elle veille à sa nourriture, & elle ne retourne dans son logement que pour chercher un repos qu'elle ne trouve pas loin de Lisfeld ; le lendemain elle retourne & continue ses soins sans se faire connoître ; on ne peut comprendre ce que c'est que cette femme qui fait tant de choses pour un homme dont elle n'ose pas approcher.

“ L'équipage & même le jeu avoient entraîné Lisfeld dans des dépenses considérables & l'avoient forcé de faire des dettes qu'il n'avoit pu acquitter avant son embarquement pour l'Amérique, il avoit promis d'y satisfaire à son retour. Lorsque ses créanciers en furent instruits aussi bien que de son rétablissement, ils se proposè-

rent de se faire payer , & de saisir au besoin les équipages. Stella fut bientôt leur deffein ; elle craint qu'un tel chagrin n'augmente les maux de Lisfeld , & ne lui cause la mort ; elle arrête les créanciers ; elle leur remet ses lettres de change ; elle engage tous ses effets ; elle répond de tout , heureuse de lui sauver ces peines.

« Enfin, le fixième jour , elle entend dire au médecin que le malade est bien , qu'il a des forces , qu'il peut se lever : elle va chez elle , elle écrit ce billet , pour éviter une trop forte émotion. « Stella , votre Stella est près de vous , „ dans un moment vous la verrez ; son „ cœur ne vous a jamais quitté ; „ elle suivit ce billet de près. Elle s'approche de Lisfeld , le cœur palpitant , & dans la plus vive émotion , elle ne peut parler , lui balbutie quelques mots ; il pâlit , il rougit , ne fait qu'exprimer. Stella craint encore pour lui ; elle approche , elle prend une de ses mains ,

& des larmes coulent de ses yeux, sans que ni l'un ni l'autre puisse proférer une seule parole. Dans ce moment on entend du bruit dans la maison ; une femme s'annonce , en demandant le major Lisfeld ; entre , s'approche de lui avec vivacité , se félicite de le revoir , l'embrasse , l'appelle son cher mari ; ensuite elle tourne ses regards vers Stella , elle est étonnée de voir une femme dans cette attitude de familiarité avec son mari.

“ Stella , saisie d'étonnement , confournée , ne fait ce qu'elle voit ; cependant elle croit entendre que l'on dit avec mépris : *c'est sans doute une de ces créatures qui s'attachent aux officiers & aux matelots qui reviennent , pour avoir leur argent* : ensuite s'adressant à elle-même , on lui dit : ma chère , vous n'avez rien à faire ici ; vous ferez bien de vous en aller , & on la conduit hors de la porte. Elle reste immobile , stupé-

faite, pétrifiée ; toutes ses facultés sont anéanties.

« L'hôtesse de la maison , qui avoit vu tout ce que Stella avoit fait pour Lisfeld , vient auprès d'elle , veut la consoler , & lui laisse cependant entrevoir ses soupçons : elle lui fait sentir qu'une honnête fille ne doit pas débaucher le mari d'une autre. L'horreur donne des forces à Stella , elle retourne chez elle , le tourment , l'effroi étoient dans son ame ; sans vouloir rien comprendre , rien croire , elle s'agite , elle reste tout le jour sans boire ni manger , sans proférer une parole , & quand elle revient à elle , elle ne peut croire que Lisfeld l'ait laissée sans lui donner la moindre marque de souvenir ; la nuit se passe dans les angoisses ; le matin elle lui écrit : « Lisfeld est-il possible que » Stella ne soit plus rien pour vous ? » dites-le moi positivement ». On lui rapporte pour réponse qu'ils sont par-

tis dès le grand matin. L'hôtesse de Lisfeld vient de lui confirmer ; elle lui apprend de plus qu'il est marié depuis un an à une veuve fort riche de New-Yorck ; que le mari & la femme n'avoient pu faire le voyage sur le même vaisseau , parce qu'il y avoit trop de soldats , trop de malades sur celui où étoit Lisfeld , les femmes avoient été mises sur un autre vaisseau du convoi qui avoit été retardé dans sa marche.

« Les créanciers auxquels Stella avoit promis de payer , viennent aussi , ils s'emparent de tout ce qu'ils peuvent prendre , & ne lui laissent que sa cassette , où ils s'assurèrent bien qu'il ne restoit que des papiers inutiles pour eux. Des femmes , des voisines curieuses , se joignirent à ces hommes cruels , & pendant leur expédition , elle entend dire qu'il faudroit punir toutes ces créatures qui débauchent les maris. On lui dit bientôt qu'on ne veut plus la loger , qu'elle doit

chercher une autre demeure , & aller en Amérique avec tant d'autres femmes qu'on y envoie.

« Alors son esprit est frappé, elle donne des marques de désespoir & d'égarement , elle saisit la cassette , elle prend le premier chemin qu'elle trouve, elle marche , ou plutôt elle court pendant cinq heures de suite sans s'arrêter ; enfin elle s'affied sur une pierre , elle pose la cassette. Elle se repose pendant une heure , la tête appuyée dans ses mains , sans changer d'attitude : au bout de ce temps elle se réveille comme en sursaut , & oubliant la cassette , elle marche encore deux heures : arrivant à la nuit devant une grange , elle se laisse tomber sur un peu de paille qu'il y avoit devant la porte ; elle y reste comme morte , & y passe la nuit.

“ Le matin elle reprit sa marche , & fit encore trois lieues de chemin. Enfin, excédée de fatigue & d'inanition , elle tomba sans force & sans mouvement.

Les

Les gens d'une maison voisine vinrent à son secours , & la voyant dans cet état de foiblesse & d'abattement , ils crurent qu'elle alloit expirer. Cependant on la porte dans la maison , on lui donne des secours ; elle revint à elle , elle laissa faire avec abandon tout ce que la charité dictoit pour elle. Elle répondit quelques mots qui firent juger qu'elle étoit étrangère ; son air noble & malheureux intéressoit en sa faveur : le mauvais état de ses habits , l'égarement de ses yeux , firent croire qu'elle étoit folle. Elle passa deux jours chez les bonnes gens qui l'avoient recueillie ; de temps en temps elle se jetoit à genoux devant eux , sans proférer que des mots entrecoupés , dont ils ne pouvoient comprendre le sens.

“ Le matin du troisième jour , elle sortit de la maison & continua sa marche. Il y avoit dans tout ce qu'elle faisoit quelque chose de si noble & de si imposant , qu'on n'o-

soit y résister. D'ailleurs , dans ce pays on respecte si fort la liberté de chaque individu , que l'on ne gêne personne ; on est accoutumé à voir faire à chacun ce qu'il veut , la biffarrierie même n'y trouve ni critique ni opposition. On la laissa donc aller avec la même charité qu'on l'avoit recueillie ; elle marcha deux heures de suite & elle entra dans un champ , elle s'approcha d'une espèce de hangard qui servoit à retirer les moissons dans le mauvais temps , & qui dans ce moment là étoit vide & abandonné ; c'étoit quelques planches appuyées contre des arbres & soutenues par de mauvais pilliers ; les parois étoient mal assemblées , mal clouées ; il y avoit encore un peu de paille à terre , elle entra sous le couvert & s'assit sur un tronc d'arbre qui étoit couché auprès de la paroi ; un moment après elle regarde ce bâtiment avec complaisance , elle l'examine avec attention , ensuite elle

Se retira dans un coin , & à moitié couchée par terre , elle y resta tranquille pendant plusieurs heures.

“ Elle fut enfin découverte par des bergers qui gardoient des troupeaux dans le champ; ils s’approchèrent d’elle, ils lui firent des questions , & comme elle ne leur répondit point , ils coururent au village dire qu’il y avoit une femme fort extraordinaire qui s’étoit retirée sous le hangard; quelques femmes accoururent. Stella leur paroissant extrêmement foible & abattue, elles lui apportèrent du pain & du lait , elle en mangea , & ne répondit à aucune de leur question; seulement , quand on lui dit de venir au village qu’on la logeroit dans une maison ; elle dit en versant quelques larmes , que c’étoit ici sa maison , & qu’elle vouloit y demeurer; on lui dit qu’il faisoit froid , & qu’elle ne pourroit passer la nuit dans cet endroit; elle se retourna , posa sa tête

Sur une pierre & s'endormit profondément ; à son habillement & à son air , les payfans crurent qu'elle feroit bientôt suivie & réclamée par des gens de condition , ils la laissèrent tranquille & se contentèrent de lui apporter un peu de paille & quelques mauvaises couvertures. Le lendemain on lui donna encore du pain & du lait qu'elle accepta & qu'elle mangea avec tranquillité & d'un air d'indifférence qui étonnoit.

“ On fut bientôt dans les campagnes du voisinage qu'il y avoit une femme inconnue qui s'étoit retirée sous le hangard , & qui paroissoit vouloir y rester ; les uns la méprisèrent , d'autres vinrent la voir par curiosité , quelques - uns par charité voulurent en avoir soin & la retirer chez eux , on lui offroit toutes sortes de secours , elle répondoit les yeux baissés , qu'elle ne vouloit point d'autre maison , & qu'elle n'avoit besoin de rien , le son

de sa voix étoit si touchant, ses manières si naturelles, qu'on jugea qu'elle n'étoit point une femme du commun ; on mit auprès d'elle des habillemens , toutes sortes de nourritures & de boiffons , elle ne regarda rien , ne prit jamais que du pain & du lait ; seulement elle arrangea un peu mieux le coin où elle s'étoit couchée , elle l'entoura de morceaux de bois & plaça au-dedans la paille & les couvertures qu'on lui avoit données.

“ Par curiosité on ne cessoit de s'occuper de cette étrange personne, on ne pouvoit croire qu'elle fut isolée & entièrement abandonnée ; on l'examinait , on l'épioit pendant la nuit ; lorsqu'elle dormoit , on l'entendoit gémir & se plaindre , d'ailleurs c'étoit toujours la même tranquillité , le même silence. Quand on lui demandoit son nom , elle baissoit les yeux , elle regardoit son hangard avec une admiration & un air de contentement

ſingulièrement expreſſif , elle en faiſoit ſouvent le tour , elle joignoit les mains en y rentrant , & reſtoit très-long-temps tranquille , ſans paroître faire aucune attention à ce qui étoit autour d'elle. Elle paroifſoit inſenſible au froid , au ſoleil , à la pluie.

“ Au bout de plufieurs jours , elle ſe hafarda d'aller jufqu'au village voifin , elle ſaluoit les payſans avec un air honnête & touchant qui la faiſoit aimer , & qui inſpiroit la pitié ; elle avoit du plaifir à ſ'entretenir avec les enfans , & ne répondoit d'ailleurs que par oui & non aux queſtions qu'on lui faiſoit : enfin , on ſ'accoutuma à la voir , & à la laiſſer tranquille. Plufieurs ſemaines après elle parut donner de plus grandes marques de folie ; elle paſſoit des heures entières à voir voler les oiſeaux , elle étendoit les bras , comme ſi elle eût voulu les imiter & les fuivre , enfuite ſe mettant à courir , elle tomboit dans

un fossé ou sur des pierres ; souvent elle se bleffoit & ne paroissoit y faire aucune attention ; elle s'efforçoit aussi de grimper sur les arbres ; elle passa une fois tout le jour sur le toit de son hangard les yeux tournés vers le ciel ; des enfans se moquèrent d'elle, elle les chassa avec colère & elle les poursuivit. Alors les gens du village crurent que sa tête étoit tout-à-fait dérangée.

“ On demanda à l'hôpital de Bristol de la faire prendre & de l'enfermer ; on vint en effet la chercher, elle se laissa prendre & conduire, mais lorsqu'elle vit qu'on la mettoit dans une chambre entre quatre murailles, elle se livra au désespoir, & en fondant en larmes, elle supplioit qu'on la laissât sortir, cependant elle passa tout l'hiver dans cette maison de charité ; au printemps elle reprit une tranquillité, qui étoit sans doute la suite de sa foiblesse & de son accablement ; on

H iv

remarqua qu'elle ne donnoit plus aucune marque de folie , qu'elle ne cessoit de demander sa liberté en versant des torrens de larmes , d'ailleurs personne ne se présentoit pour la réclamer , ni pour payer sa pension ; on la laissa sortir au mois d'Avril , on voulut lui donner quelque argent & des habillemens, elle n'accepta rien , & dès qu'elle vit les portes ouvertes , elle s'enfuit en courant.

“ Elle retourna très-vîte & sans s'arrêter à son hangard , qui est à dix milles de Bristol , & témoigna un plaisir extrême de le revoir , elle en reconnut avec une joie singulière tous les coins ; les payfans voisins qui furent son retour vinrent la voir , elle fit des caresses à ceux qu'elle reconnut ; tous ayant pitié d'elle , respectèrent son état , & lui donnèrent quelques meubles de bois qu'elle accepta & qui parurent lui faire plaisir.

“ Les habitans des campagnes voisines

nes voulurent rendre sa demeure meilleure & plus commode ; on envoya des charpentiers qui se mirent en devoir de l'accommoder ; elle se mit à leurs genoux & les supplia à mains jointes de ne rien changer à son habitation, de la laisser telle qu'elle étoit ; elle répéta souvent que dans les maisons il n'y avoit ni paix, ni liberté, & elle les renvoya. On parvint cependant à arranger un peu mieux son lit , ou plutôt l'endroit où elle se couchoit ; la seule chose qu'elle accepta & qu'elle laissa accommoder , ce fut une espèce de paravent de planches que l'on mit tout autour de cette espèce d'alcove ; depuis ce temps elle mène toujours la même vie , & tout ce que vous avez vu dans ce petit détail historique dont vous me parlez , est exactement vrai ; elle a été très-long-temps sans qu'on ait pu découvrir quelque chose qui la fit reconnoître ; son langage faisoit

H v

soupçonner qu'elle étoit allemande ;
& quelquefois du pays de Galles.

“ Comme elle s'expose sans aucun ménagement aux injures du temps , & qu'elle ne paroît pas même y prendre garde , ses traits sont fort altérés , on y reconnoît encore les traces de la beauté , son air noble & touchant intéresse tous ceux qui la voient , tous les payfans l'aiment & se font un devoir de lui porter ce qu'il lui faut de pain & de lait pour se nourrir : elle refuse toute autre nourriture. Les dames des campagnes voisines vont la voir très-souvent , & font mettre dans son hangard les habillemens qui lui sont nécessaires , pour l'ordinaire elle les donne aux payfans , ou les pose au dehors de son hangard ; on lui a donné des robes , elle les a défaites , & en a formé des espèces de manteaux ou de robes volantes dont elle s'enveloppe ; elle a encore le chapeau de voyage qu'elle

avoit en arrivant , & elle le met quelquefois , elle a de très-beaux cheveux blonds , ordinairement elle les rattache sur sa tête avec une broche de bois ; dans ses momens de tranquillité , elle est assise devant sa chétive demeure , les yeux levés vers le ciel , les mains jointes sur ses genoux ; elle a quelque chose d'extrêmement touchant dans cette attitude , & elle fourniroit à un peintre le modèle d'un beau tableau d'expression.

“ Depuis qu'on fait son nom & son histoire , on a voulu lui en parler , quelquefois elle paroît ne point entendre du tout , d'autres fois elle verse des larmes qu'elle semble vouloir retenir , & tombant dans une profonde mélancolie , elle donne les marques d'une tristesse profonde , en sorte que par charité on la laisse tranquille. Son histoire a été connue par cette cassette qu'elle a laissé dans le chemin , & qui a été retrouvée il y a environ six semaines ; on a

H vj

d'abord cherché les parens de sa mère ; mais elle étoit fille unique d'une famille pauvre du nord de l'Ecosse ; jusqu'à présent on n'a trouvé personne qui lui appartint , on a écrit en Allemagne , à la cour de Cassel , aux parens de son père & au Baron de Lisfeld ; on attend les réponses. J'aurai soin de vous les communiquer dès que je saurai ce qu'elles apprennent. Je vais voir quelquefois cette femme extraordinaire , je n'en reviens jamais sans avoir les larmes aux yeux & une profonde tristesse dans l'ame. »



LETTRE XXXII.

Laure à Sophie.

NON, ma chère amie, je vous en prie, ne tuez point M. de St. Ange ; je vous assure qu'il ne le mérite pas ;

il ne me fait aucun mal, il ne m'en fera jamais ; je ne fais ce que peut vous faire croire ce que je vous ai écrit , mais mettons tout au pire , croyez, si vous voulez, que M. de St. Ange ait une passion pour moi , supposons un moment que j'aie de l'inclination pour lui , jugez-vous que je sois sans force pour me conduire ? sans principes pour me diriger ? Tout ce que j'ai pensé , tout ce que j'ai réfléchi , me fera-t-il tout d'un coup inutile ? Ne suis-je pas éclairée sur mon bonheur ? Ne fais - je pas tout ce qui peut le troubler ? Rassurez-vous , ma chère amie , que votre amitié soit sans inquiétude sur mon compte ; je suis sans crainte pour moi , ne soyez pas sans confiance sur la tête & sur le cœur de votre amie ; soyez sûre que je juge fort bien de tout , & que je saurai me garantir des erreurs si communes aux femmes.

Je vous l'ai dit , ma chère Sophie , je

ne dépendrai de ma sensibilité qu'autant qu'il me conviendra ; je n'irai pas vous dire que M. de St. Ange est pour moi comme tous les autres hommes ; il ne leur ressemble point , ainsi la façon de le voir & de le juger doit être différente ; mais que vous dirai-je donc ? Tout ce que je saurai , tout ce que je verrai : vous devinerez , & vous ne me condamnerez pas , j'en suis assurée.

J'aime votre connoissance Angloise , ce Milord Crawford doit être d'une société agréable & intéressante ; parlez-moi souvent de lui , je vous en prie. N'a-t-il pas de la sensibilité ? Et une femme adorable par ses sentimens & par ses vertus ne lui inspireroit-elle rien ? J'en serois fâchée ; cependant dans son caractère il seroit capable de se tuer s'il étoit trop malheureux , & j'espère qu'il s'en gardera bien ; j'ai lu son histoire tragique , & elle m'a touchée , je l'ai faite lire à M. de St. Ange ; il avoit entendu

parler de cette femme singulière, il a même connu une de ces dames Angloises qui l'ont vue & qui lui ont fait la charité. Il y a quelques détails dans ce que vous m'avez envoyé qui s'accordent avec la vérité ; mais il ne croit point que l'histoire soit vraie, il est persuadé que c'est un roman, & en vérité j'en suis bien aise, je ne veux pas croire qu'il y ait des femmes aussi malheureuses ; au reste, c'est toujours leur faute, ou plutôt c'est parce qu'elles manquent d'esprit & de force ; une femme qui raisonne n'a rien à craindre de ses sentimens, & toute votre lettre, qui m'a fait rire par sa vivacité, m'a fait faire des réflexions qui me confirment dans cette opinion. Vous êtes trop vive dans vos idées, ma chère amie, vous jugez mal de M. de St. Ange & de moi aussi. Lui perfide ! & sur quoi le seroit-il, je vous prie ? est-ce qu'il trompe sur ses qualités aimables, sur

son esprit , sur la douceur de son caractère , sur ses vertus que l'on ne connoît que par ses actions ? Et puis , quand il tromperoit sur tout cela , qu'est-ce que cela me fait ? Je ne lui demande rien , je n'aurai jamais besoin ni de ses vices ni de ses vertus.

Il est d'une société très-aimable , eh bien , on vit en société avec lui ; il se plaît davantage avec de certaines personnes qu'avec d'autres , il en est bien le maître ; il dit quelques mots , il fait quelques vers , on lui renvoie les uns , on n'écoute pas les autres ; il en rit , il en plaïsante , il en prend occasion de dire encore des choses honnêtes , qui font voir qu'il met du choix dans ses relations , & que le plaisir d'être utile lui inspire de l'amitié & de l'attachement.

Je ne fais pourquoi je m'étois fait une affaire du renvoi des quatre pauvres petits vers ; j'avoue que je craignois de revoir M. de St. Ange , je

voulois au moins laisser écouler quelque temps, & j'ai évité de le rencontrer lorsqu'il est venu à la maison ; il a été à notre campagne avec mon père, il n'y a encore rien de décidé sur les changemens qu'il veut faire ; il attend des plans de Paris. Il y avoit bien des jours que je n'avois vu M. de St. Ange, je voulois en laisser passer encore quelques - uns sans le voir, & quand je le reverrois, j'étois sûre que ce seroit avec froideur & indifférence.

Depuis deux jours j'étois restée seule chez moi ; je manquai hier une assemblée chez Mde. de Cléri, où je n'avois pas voulu aller sous prétexte d'un peu de rhume ; mon père & ma mère y allèrent, je restai seule & tranquille auprès de mon feu, je voulois vous écrire & ensuite lire la surprise de l'amour de Marivaux, que je ne connoissois point, & que l'on avoit proposé de jouer. Je croyois

être bien maîtresse de ma foirée , & je commençois à en jouir, lorsqu'un domestique entre, & annonce M. de St. Ange , & il a suivi le domestique. Depuis quelque temps, il entre librement chez mon père , & ce soir là on ne fut point faire de distinction ; enfin il est introduit auprès de moi, sans que j'aie eu le temps de penser & de répondre au domestique : il est décidé qu'il y aura toujours de la surprise entre M. de St. Ange & moi. Je ne pus cacher la mienne, il me dit sans paroître la remarquer : Mademoiselle, je fais sans doute un grand crime de troubler votre retraite dans ce moment, je m'y suis exposé, parce que j'ai les choses les plus importantes à vous dire, & comme je viens chez vous sans avoir l'honneur de vous voir, & que je pars demain pour ma campagne, je n'ai pu renvoyer plus long-temps... — Des choses importantes, Monsieur ? — oui ; Mademoiselle, il s'agit de M.

votre père ; alors il fallut bien le faire
 affoir ; vous auriez fait comme moi ,
 si vous eussiez vu son air si doux , si
 craintif , si honnête.

Il me dit qu'il s'étoit prêté au goût
 de mon père sur les embellissemens
 de sa maison & de sa campagne dans
 l'espérance de pouvoir lui être utile ;
 non par lui-même qui n'y entendoit
 rien , mais par les plans & les instruc-
 tions qu'il pouvoit lui procurer de
 Paris ; il ajouta qu'il craignoit que
 mon père n'allât trop loin sur cet objet
 de dépense ; qu'il souhaitoit d'avoir
 là-dessus mon avis ; qu'il ne vouloit
 pas contribuer à ce qui pourroit
 n'être pas de mon goût. Il avouoit
 que l'espérance de me voir quel-
 quefois étoit entrée pour beaucoup
 dans les offres qu'il avoit faites ;
 que depuis quelque temps il croyoit
 s'appercevoir que ce qu'il faisoit ne
 m'étoit pas agréable ; si cela étoit ,
 il vouloit y renoncer , & il tâcheroit

d'en détourner mon père, si je le fouhaitois. Je lui dis que je serois bien fâchée de priver mon père des secours dont il pouvoit avoir besoin dans ses projets ; qu'il m'étoit impossible de m'en défier & de les condamner jamais... Seriez-vous donc fâchée, me dit-il en m'interrompant, d'avoir fait ma connoissance ? Aurois - je fait une mauvaise action en vous témoignant la préférence que vous méritez sur toutes les femmes ? Est-ce un crime de laisser voir ce qu'on pense ? — Monsieur, je ne veux aucune préférence, je n'en mérite aucune : — Ah ! Mademoiselle, je suis malheureux, je le vois, vous êtes fâchée, vous êtes humiliée des impressions que vous avez faites ; ce n'est cependant pas ma faute si la nature vous a faite si belle à mes yeux, que je ne puisse résister aux sentimens que vous inspirez. Si vos grâces, si votre esprit, si vos qualités donnent l'envie la plus vive de

vous voir, de vous connoître, de vous témoigner ce qu'on pense, ce qu'on sent ; j'ai peut-être là-dessus un sentiment trop vif, trop passionné ; si c'est un crime, Mademoiselle, vous avez bien des moyens de m'en punir ; vous devez être tranquille. — Je voudrois, Monsieur, que nous ne parlâssions ni de vous, ni de moi. — Vous avez raison, Mademoiselle ; je demande seulement si je dois continuer ce que j'ai commencé avec M. votre père, & si je serai responsable de ce qui pourra vous déplaire, c'est ce que je voudrois éviter. Je répondis que je ne devois entrer pour rien dans ce qui l'occupoit avec mon père ; que sans doute il avoit de l'amitié pour lui, & qu'il devoit diriger sa conduite en conséquence. Oh oui, Mademoiselle, je donnerois ma vie pour lui être attaché.

Comme cette phrase ne signifioit rien, elle amena un moment de si-

lence. Je le rompis en parlant des changements projetés à notre campagne ; il y avoit été : je ne pus jamais découvrir s'il étoit entré dans ma chambre ; j'eus beau demander des détails sur l'intérieur ; je le menai de chambre en chambre , je ne pus rien savoir , il revenoit toujours à parler de l'extérieur , des jardins , des plantations ; il étoit enchanté du ruisseau , il avoit distingué un endroit qui devoit être charmant en été , & c'est précisément celui que j'aime.

La conversation tomba après cela sur nos connoissances , que j'appelai ses amies. — Oui, Mademoiselle, me dit-il, des amis, il faut bien compter sur l'amitié, elle existe sûrement ; mais j'avoue que je ne prends pas pour cela le besoin de la société : on se rencontre souvent, on se heurte quelquefois, il ne reste rien du bruit confus que l'on a entendu ou que l'on a fait. — Comment rien, Mon-

fleur? & les relations journalières ;
 les attachemens suivis ! Il rit, & dans
 ce qu'il ajouta, après quelques ré-
 flexions, il me fit entendre que Mde.
 d'Arfilli étoit trop vive ; elle ne voit
 rien, ne s'attache à rien. Mde. de Ta-
 ninge aime trop le plaisir & surtout
 le jeu ; elle est beaucoup plus occupée
 des joueurs que de ses amis. Mde. de
 Cléri est si cérémonieuse, si solem-
 nelle ; ses soupers, ses assemblées sont
 des solemnités prescrites par l'ordre &
 l'arrangement, & jamais par le plaisir.
 On prétend que M. de B., qui est son
 ami intime, ne le feroit plus, s'il
 n'étoit pas toujours avec elle le cha-
 peau sous le bras & l'épée au côté.
 Pour Mlle. de Mirfor, elle n'est abso-
 lument occupée que de ses prétentions
 à la parure, aux modes, à la beauté,
 à l'esprit ; elle n'aime que les éloges,
 elle n'écoute que les flatteries ; sa
 gaieté n'est jamais naturelle, & quand
 elle parle de sensibilité, elle en gué-

rit les autres ; elle avoit de quoi être très-jolie & très-aimable ; ses prétentions ont tout gâté.

J'avoue , ma chère amie , que dans la manière de peindre , M. de St. Ange est si vrai , si naturel , qu'il est difficile de ne pas convenir de la ressemblance des portraits. Je n'en convins pas cependant , & je parlai très - vivement des bonnes qualités de mes amies. Sans doute , me dit-il à la fin de la conversation , que nous trouvons dans la société les affections , les occupations , les distractions , les plaisirs qui sont nécessaires à notre vie ; mais tout cela se réduit à bien peu de chose , si une sympathie de sentimens , si une conformité de goûts , si un accord dans l'esprit , dans les idées , ne forment une liaison plus intime. Je ne puis m'empêcher de vous le dire , Mademoiselle , continua - t - il avec une espèce d'émotion & de vivacité ,
personne

personne ne m'a donné une idée aussi vive de ce bonheur que vous. Votre esprit , vos grâces , votre caractère sont faits pour le faire désirer avec la passion la plus violente. Vous ferez ce que vous voudrez , Mademoiselle , mais toute ma vie je vous la témoignerai , & comme je vous l'ai dit , je la consacrerai à vous plaire. Je ne compte plus dans mon existence que les momens où je vous verrai , où je vous entendrai , où je serai occupé de vous. Je ne vous demande rien , Mademoiselle ; vous disposerez de mon bonheur comme il vous plaira ; vous pouvez y contribuer de mille manières , & je vous en laisse la maîtresse. Je ne veux pas attendre votre réponse , elle seroit cruelle sans doute : j'ai soulagé mon cœur en vous disant mes sentimens : je ne veux pas être puni dans ce moment , vous en aurez assez les moyens si vous trouvez que je le mérite ; & en effet il

s'en alla avec un air touché qui m'ôta la possibilité de rien dire ; quand il fut à la porte il revint précipitamment , & me dit : Mademoiselle , je suis obligé de faire une absence de deux ou trois jours , je dois envoyer des papiers à M. votre père , il dit qu'il a des raisons pour qu'ils ne lui soient pas adressés directement , il veut que ce soit à vous ; je vous avouerai que ce sera pour moi une occasion de continuer un sujet de conversation qui ne finira qu'avec ma vie , & vous disposerez de ce que j'écrirai comme de ce que je pense.

J'étois debout la main appuyée sur la cheminée ; je ne fais ce qu'il se passa , mais tout ce que je venois d'entendre me laissa un trouble dont je ne sortis que par beaucoup de réflexions. Je pensai d'abord à vous ; certainement , me disois-je , elle ne me condamneroit pas ; je ne puis pas empêcher M. de St. Ange d'entrer & de

parler , & qu'a-t-il dit ? que le bonheur de la vie est dans la sympathie des sentimens ! c'est la façon de penser , il s'agit de savoir si elle existera entre nous. Je vous assure , ma chère amie , qu'il me semble que cela n'arrivera pas ; je ne puis pas empêcher ses idées , je ne puis pas rompre ses relations avec nous , mon père en feroit fâché , ce seroit une mauvaise action , & certainement je serai toujours maîtresse des miennes.

En disant cela , je repris la pièce de Marivaux. Je trouvois les deux personnes qui en font le sujet si heureuses de se voir quand elles vouloient , de se consoler l'une l'autre , de faire des lectures ensemble , de se consulter sur leurs goûts , sur leurs volontés ; elles me parurent bien peu raisonnables de changer quelque chose à leur situation. Mais cette sympathie de sentimens , qu'est-ce que c'est , je vous prie ? Je voudrois le savoir bien po-

sitivement ; vous ne pourriez pas me le dire ; je crois que vous ne l'avez jamais éprouvée ; quoiqu'il en soit , M. de St. Ange n'est certainement pas dangereux avec ses idées , il est si doux , si modeste , le moindre regard , la moindre parole le renverroit bien loin. Il n'a tenu qu'à moi de l'éprouver , sans mon père il ne me parleroit peut-être plus , & c'est ce qui arrivera lorsqu'ils n'auront plus rien à faire ensemble ; mon père avoit de l'humeur ce soir-là , en rentrant chez lui il m'a demandé assez séchement ce que j'avois ? ce que c'étoit que l'air occupé & embarrassé qu'il me voyoit ? si j'étois malade ?

Hélas , ma chère amie , la fortune donne des inquiétudes qui altèrent tous les jours plus la paix de notre maison , elle distrait mon père de sa tendresse pour moi ; c'est l'ambition , c'est l'envie & l'impatience de jouir qui en ont pris la place ; je ne savois

ce que c'étoit que l'humeur entre nous , & je la vois paroître à la moindre difficulté , au plus petit obstacle. Heureusement ce ne sont point les cœurs qui sont changés , & je retrouverai toujours celui du meilleur des pères.

Pendant le souper il s'informa d'un air fâché si M. de la Haussé n'étoit point venu , si je ne l'avois point vu ; je lui dis que non en lui témoignant mon contentement ; j'allois continuer , lorsqu'il m'interrompit presque en colère , en disant qu'il trouvoit très-mauvais que je ne reçusse pas très-bien & que je prisse en haine ceux avec qui il avoit à faire , & dont il avoit besoin ; qu'il s'appercevoit que depuis quelque temps je traitois mal M. de St. Ange , qu'il l'avoit trouvé distrait & refroidi lorsqu'il étoit venu lui parler ; que ce soir il avoit compté le joindre & l'entretenir à l'assemblée , qu'à peine il avoit pu lui dire quelques mots & qu'il étoit disparu ; que M. de St. Ange de-

voit lui envoyer des papiers très-importans, mais que, par je ne fais quel ménagement, il avoit demandé de ne pas les lui adresser, il a proposé de les envoyer à ma mère; mon père avoit préféré que ce fut à moi, parce que devant aller passer quelques jours à Matou, il ne vouloit pas qu'elle eût la peine de les expédier & de répondre; il m'ordonna d'avoir le plus grand soin de ces papiers, de les lui faire parvenir par un exprès, & d'en accuser la réception à M. de St. Ange.

Tout ce que je venois d'entendre me jeta dans le plus grand embarras; je n'eus pas le temps d'en sortir & de parler, mon père passa dans son cabinet, en me recommandant encore d'obéir à ses ordres. Je restai très-surprise & seule avec ma mère; elle me parla de M. de la Haussé, qui lui faisoit quelquefois entendre des choses qui marquoient ses intentions sur moi, mais elle en rioit; elle fit l'éloge de M. de

St. Ange , qui ne songeoit qu'à rendre service à mon père , & qu'elle aimoit à cause de son honnêteté & de son amitié pour les gens âgés ; elle me dit après cela , qu'elle s'appercevoit que la fortune que mon père avoit acquise depuis quelque temps , commençoit à faire du bruit dans le monde , qu'on lui en parloit , qu'on lui marquoit plus de considération , qu'une de ses amies lui avoit offert de s'employer pour me marier très-avantageusement à Berne. Ma mère convenoit que ce seroit un grand plaisir pour elle de me voir baille à Y***. je lui demandai en grâce de ne point faire de projet , je l'embrassai & je me retirai.

J'avoue , ma chère amie , que je m'apperçois aussi de l'effet que produit l'opinion de la fortune , on me témoigne plus d'affection ; on fait plus d'attention à moi ; j'entends prononcer mon nom lorsque je parois ; on me fait des offres ; mes amies me disent ce qu'il

fandra que je fasse chez moi lorsque je serai mariée ; M. le conseiller Duterrier ne me rencontre jamais sans me donner le bras , il me demande si je n'ai point vu son fils , il m'en fait l'éloge ; il est vrai que lorsque je laisse tomber mon éventail , je m'apperçois qu'il est là , & que je les vois tous les deux par terre. Pour M. de Marville , ma chère amie , je ne le vois point comme vous me le peignez , il me paroît bien quelquefois un peu plus timide , un peu plus embarrassé , mais je vous assure qu'il n'a point une passion malheureuse ; je vous prie de n'avoir pas plus de pitié pour lui qu'il ne lui en revient. M. de St. Ange & lui sont très-bons amis , & je ne m'apperçois pas qu'il y ait autre chose ; votre imagination a toujours été un peu trop loin sur mon compte , vous devez le voir vous-même par tous les détails que je vous fais , ce sont peut-être les derniers dont j'aurai occasion de vous entretenir ; au moins je ne

vous parlerai plus de ma vie journalière, elle devient monotone.

Je vois approcher le printemps avec un grand plaisir, j'ai de l'impatience sur son retour, il fait de temps en temps de beaux jours qui le rappellent; je pense à la campagne, & je compte les momens qu'il y a encore jusques au mois de Mai; je crains seulement que les affaires de mon père ne nous retiennent ici trop long-temps. Nous faisons des promenades en voiture pour la santé de ma mère, j'espère qu'elles deviendront plus fréquentes, c'est une occasion de voir la compagnie, & elle me fait toujours plaisir. Je me suis aujourd'hui sur l'admiration que vous m'avez donnée pour ce renoncement au bal; je crois qu'il aura rendu M. Dubourg plus attentif sur son humeur, il doit éraindre votre facilité pour les sacrifices; comment les payera-t-il? vous êtes capable sans doute d'en faire de plus grands, mais

I v

je n'ai jamais ouï dire que d'en exiger
fût un moyen d'inspirer la tendresse,
la vôtre est sûrement à l'épreuve de
tout ; je l'espère au moins pour moi,
& là-dessus je vous embrasse ; adieu,
ma chère amie.



LETTRE XXXIII.

M. de St. Ange, à M. de Marville.

Mon cher ami, j'ai très-bien re-
marqué que tu m'as laissé partir avec
assez d'indifférence ; tu n'as point paru
étonné de mon départ, tu ne t'es
point informé de mon retour, tu ne
m'as point offert de m'accompagner,
ni demandé de t'écrire : qu'est-ce que
c'est donc que ce changement dans
ton amitié ? se règle-t-elle sur je ne
sais quelle circonstance ? sont-ce les
femmes, par hasard, qui décident de

tes sentimens pour ton ami ? montre-moi ton ame toute entière, si elle est susceptible de jalousie , aie la franchise de l'avouer ; moi , j'ose le demander , j'ose aller chercher jusqu'au fond de ton cœur ce qu'il peut y avoir contre moi ; mais non , je connois tes vertus , ton ame est indulgente & généreuse , & ferions-nous amis sans cela ! Ce sont tes qualités qui m'ont attaché à toi depuis notre enfance , tu es loin d'être au nombre de ceux qui sont jaloux des avantages des autres , envieux de ce qu'ils ne possèdent pas , qui cherchent à rabaisser ce qui est au-dessus d'eux ; il en est , de ces hommes , qui sont importans , vains avec ceux qui sont modestes , qui affectent un silence dédaigneux lorsqu'ils pourroient louer ce qui mérite de l'être , qui n'ont de la gaieté que lorsqu'on parle d'eux , qui ont la lâcheté de se croire humiliés par le mérite auquel on rend justice ; ils

ont toujours à opposer le sarcasme à l'approbation, la critique au succès ; ils se font un empire dans leur cercle par leur ton décidé , par leurs épigrammes , qui ne sont presque jamais que de froids quolibets ; ces êtres sont toujours caressés , gâtés par quelques femmes malheureuses , sans esprit , & avides d'une société quelconque ; laisse-les ces êtres gonflés d'amour-propre , & ne vas pas te confondre avec eux ; sens tout ce que tu vaux , & ne te juge pas sur l'opinion de ceux qui n'ont pas tes vertus ; ton ame bonne & modeste se laisse aller au prestige , je t'ai vu souvent encenser des idoles qui ne te valaient pas , & c'est toi que je respectois.

Je fais que l'on t'accuse de faiblesses , que l'on te reproche des erreurs ; nous avons quelquefois parlé de certaines intrigues , par modestie , peut-être même par vertu , tu as préféré la facilité à la peine de la séduction ; eh !

qui fait où l'amour va se nicher. Je l'avois vu dans les yeux de Pauline, je le sentoís dans mon cœur ; je me suis livrée à l'impétuosité d'un premier feu, je croyois que les délices de mon bonheur dureroient autant que ma vie, c'étoit aussi une erreur, & j'en suis revenu avec l'amertume du remords.

A vingt ans l'illusion est, dans les sens, & la nature se révolte contre la raison ; mais le mal étoit fait, il étoit sans remède : Pauline étoit trompée, & ma vie en a été ternie pendant long-temps. J'ai réparé mon crime autant que je l'ai pu, j'ai sacrifié une portion de ma fortune ; Pauline vit loin de moi dans l'aisance de son état ; elle habite loin d'ici, & presque au pied de la montagne, une demeure champêtre que je lui ai arrangée ; elle soigne les vieux jours d'un père qu'elle rend heureux, elle élève un enfant sur lequel je l'ai vue verser souvent des larmes ; cette enfant

passe pour sa nièce ; sa mère n'est connue que de Pauline & de moi ; malgré tout cela , Pauline ne m'a point encore pardonné , elle exige mon absence , elle me fuit , je suis des années sans la voir , je ne fais pas seulement si l'enfant connoît mon nom , elle n'a pas même voulu l'appeler de celui d'Angélique que je lui ai donné ; elle l'appelle Henriette son autre nom. Je t'ai parlé quelquefois de Pauline , mais comme je ne te faisois pas la confidence entière , tu ne m'écoutois pas ; aujourd'hui je suis disposé à t'ouvrir le fond de mon cœur , ne t'y refuse pas , soyons amis , mon cher Marville ; & que rien ne nous désunisse ; c'est une proposition que mon cœur fait au tien , refuse - la si tu veux , également je te suis attaché pour la vie , mon amitié est à toi , tu la trouveras toujours sur ton chemin , que tu sois heureux ou malheureux ,

Eh bien ! voyons ; de quoi s'agit-il ? d'une femme ! Tu aimes Mlle. de Germosan , & je veux m'en faire aimer. Voilà mon crime ; c'en est un sans doute ; je ne veux pas le déguiser , mais je crois pouvoir le justifier ; je conviens que je me suis aperçu que mon ami aimoit Mlle. de Germosan , il me l'a presque avoué , je devois donc respecter son sentiment ; jusques à quel point , cependant ? Premièrement les femmes sont un bien répandu sur la terre , auquel les hommes ont tous également le droit de prétendre , tous peuvent chercher à obtenir celui qu'il préfère ; ensuite je suis venu longtemps après que mon ami a eu fait valoir ses droits , s'ils avoient été admis , je n'aurois pas pensé aux miens ; c'est lui , qui le premier m'a parlé des charmes de l'objet qui nous affecte ; c'est lui qui m'a vanté ses grâces , son esprit , sa beauté ; il m'a dit que je ne l'aimerois pas ; hélas , je l'aimois

déjà. Depuis le moment où, mourant, j'ouvris les yeux & rencontrai les regards célestes, mon ame a été subjuguée; l'impression s'y est tracée en caractères de feu, elle n'a pu s'effacer, & lorsque je sentis sa main presser mes artères, elles battirent toutes jusqu'au fond de mon cœur; les derniers regards, qui peignoient si bien la pitié & la compassion, je les vois encore.

Oui, mon cher ami, Mlle. de Germosan m'a donné seule toute l'idée du bonheur; plus je l'ai connue, & plus cette idée s'est confirmée; sa douceur, sa gaieté, son esprit sont adorables; son ame est compatissante & sensible; sa fraîcheur, ses couleurs, la beauté de son teint, ses traits, qui sans avoir l'éclat imposant & éblouissant de la beauté, sont fins, délicats & pleins de grâces, ses beaux yeux noirs où se peint si bien ce qu'elle éprouve, enfin tout ce qu'elle est, lui donne un empire auquel je n'ai point résisté.

Cesserons-nous d'être amis parce que tu as connu cet empire ? parce que mon ame s'est rencontrée avec la tienne, serons-nous des rivaux jaloux ? non, mon ami, ne soyons point rivaux, aimons-nous en aimant ce qui nous a séduit ; serions-nous plus heureux par l'éloignement, par la destruction de l'un de nous deux ? voudrions-nous d'un bonheur que nous ne devrions pas à nous-mêmes ?

Ne crois pas que ce soient les espérances qui me rendent généreux ; je n'en ai aucune ; je dirai bien plus, c'est que je te craindrois si tu n'étois mon ami, si ton bonheur ne pouvoit pas me consoler de celui qui peut m'échapper. Les femmes ne savent pas te connoître elles ne savent pas juger de la force & de l'énergie des sentimens de ton ame ; elles ne voient pas que tu ferois aimer précisément comme elles aiment l'être, pour elles seules. Tu

as mis une bonne foi dans ta façon de penser , qui ne les a point flattées. — Tu as laissé voir que l'envie de leur plaire étoit soumise à une certaine raison dont elles ne se soucioient point. Tu as voulu être ce qu'on appelle un élégant , sans renoncer à être un homme essentiel. Tu as cru que la légèreté de l'esprit ne devoit jamais aller jusqu'à faire douter des qualités du cœur. Tu as montré de la charité lorsqu'il falloit briller aux dépens des autres. Dans tes critiques , tu distinguois ce qui avoit du mérite ; tu voulois ménager ceux que l'on devoit impitoyablement au ridicule. Peut-être que tu t'es fait estimer ; mais tu auras paru froid & raisonnable ; on t'aura accusé d'être sans légèreté , & ces crimes sont impardonnables.

Du caractère dont je te connois , je parie que sans trop examiner si tu plaisois beaucoup à Mlle. de Germon , sans même avoir prodigieu-

fement cherché à lui plaire , tu as été à elle , tu lui as dit que tu l'aimois , tu lui as même demandé la permission de l'aimer , en indiquant tes intentions sérieuses & honnêtes , & tu les a fait connoître à ses parens. Eh bien , qu'en est-il arrivé ? Elle aura dit , ce pauvre Marville se donne les airs de m'aimer , fans s'embarrasser s'il a su me plaire ; & de te renvoyer avec tes orgueilleuses prétentions. Et tu l'aimes encore , tu l'aimeras toute ta vie , tu en es capable. Je vois même que ce sentiment a épuré ton cœur ; tu as renoncé à tes erreurs ; l'amour vrai , l'amour délicat a pris la place des sensations grossières ; ton cœur est tout entier à la passion malheureuse ; tu aimes sans espoir ; tu expies tes foiblesses , & on n'a pas su le sentir , & on ne fait pas rendre justice à ton cœur généreux , à ton ame vertueuse. Est-ce qu'il ne faut pas une justice ? Dis-moi ; quand

elle aimeroit quelqu'un qui n'eût pas toutes tes vertus , quand elle seroit punie de s'attacher à je ne fais quelle écorce , n'y auroit-il pas de l'équité ?

Ne vas pas croire , mon cher ami , que ce soit une prophétie que je fais ici , je suis bien éloigné de le penser , & Mlle. de Germosan inspireroit la vertu & la crainte au lieu de laisser venir l'espérance. Mais le bonheur d'être aimé d'elle seroit si grand ! Dieux ! quelle félicité , quelle douceur de lui inspirer de la tendresse ! Hélas ! dans cette idée , je n'ai pu m'empêcher de lui avouer & de lui déclarer la passion que j'avois pour elle ; elle fait que ma félicité seroit de lui plaire , & que tout mon bonheur est dans ses sentimens. Je le lui ai dit la veille de mon départ ; la facilité que j'ai depuis quelque temps d'entrer dans sa maison , m'a laissé aller jusqu'à elle , Oui , mon cher ami , j'ai été seul avec elle dans sa chambre ; sous

différens prétextes. je lui ai dit tout ce que je pensois , tout ce qu'elle m'inspiroit ; je suis même venu ici pour avoir les moyens de le lui écrire , & surtout pour obtenir une réponse ; la lettre que je t'écris accompagnera un paquet que je lui envoie. Seras-tu jaloux , seras-tu malheureux ? non , je t'en conjure.

Que t'ai-je ôté ? De quoi t'ai-je privé ? Ai-je empiété sur tes droits ? Jouissois-tu de quelqu'avantage que tu n'aies pas encore ? Pense , calcule , & aimons-nous toujours ; ne soumettons point nos liaisons respectables aux caprices d'une femme , aux fantaisies de l'amour. Tu seras plus heureux que moi , je le prévois ; tu ne feras le malheur de personne ; tu n'essuyeras aucun reproche ; tu n'auras aucun remords. Prends garde , mon cher ami , c'est moi qui serai jaloux. Qu'elle étoit belle Mlle. de Germosan , dans son déshabillé ! La solitude où elle s'étoit vouée ce soir-là lui donnoit

un air tranquille , reposé , qui ajoutoit à ses charmes. Il sembloit que son ame enveloppoit sa personne entière ; on la voyoit dans ses moindres mouvemens. Sa douceur , sa timidité , auroient inspiré l'intérêt , la tendresse à l'ame la plus féroce : avec quelle chaleur elle défendoit ses amies , dont je m'amusai à faire la critique ; comme elle me fit bien voir que pour l'élever il n'y avoit pas besoin d'abaisser personne ; & lorsque je lui parlois des sentimens qu'elle m'inspiroit , ses yeux , ses beaux yeux peignoient alternativement la douceur , l'inquiétude , l'impatience , la colère même ; & puis ils se baissoient , comme s'ils se fussent reprochés tout cela. Je m'en allois avec le chagrin & le regret de n'avoir pas dit assez , de n'avoir pas assez exprimé : heureusement je pus saisir une de ses mains ; mon cœur battit horriblement , mais j'imprimai mes lèvres brûlantes

sur cette main que je ferois trop fort pour la laisser retirer.

Mon cher ami , as-tu vu la main de Mlle. de Germosan ? as-tu osé porter tes regards sur son bras ? Jamais il n'y eut rien de plus beau , de plus parfait : la blancheur , la fraîcheur , tout est réuni : un feu ardent se glissoit dans mon ame. Connois-tu tous les charmes , tout l'empire d'une belle main ? Il n'en est point qui se fasse sentir avec plus de force.

Voilà ma sensibilité , mon cher ami ; je me laisse enchaîner par tous les attraits , les uns après les autres , & toi , qui connois Mlle. de Germosan , juge comme je dois l'être. Mais que deviendra cette chaîne qui serre mon cœur avec tant de violence ? C'est - là l'objet de mes inquiétudes , c'est ce qui trouble mon repos. Je vois ce que tu me réponds : Mlle. de Germosan est fille unique , & dans ce moment une riche héritière ; c'est précisément ce que je

crains ; c'est ce qui m'arrêtera peut-être dans le bonheur que je poursuis. Cette fortune sera regardée comme un motif ; & je la hais , & je la fuirai ; l'intérêt de l'argent est pour moi un crime si odieux , qu'il devient un obstacle. Je me suis empressé de faire connoître ma façon de penser à M. de Germosan ; il sait que toujours je fuirai les chaînes de l'hymen , il n'en doute pas ; j'ai laissé entrevoir que j'en avois pris l'engagement avec ma sœur ; ses enfans sont mes héritiers. Il m'a lui-même parlé de ses projets sur sa fille , ses idées sont bonnes , mais il ne pense pas assez au cœur de Mlle. de Germosan. C'est donc à quelqu'un d'autre d'y penser. Au reste , ses projets sont encore vagues , ils tiennent à la vanité du moment. Il n'a aucun objet déterminé , & rien ne m'empêchera d'aimer Mlle. de Germosan.

Sais-tu, mon cher, que j'ai remarqué
que

que nous avons un rival dans M. de la Hauffe ; je l'ai vu tourner avec complaisance les yeux de spéculation & d'économie sur cette fille adorable ; crois qu'il a des desseins , & que ce qu'il fait avec le père est pour lui un moyen de les faire réussir ; je ne serois pas étonné de quelques pratiques de sa façon. J'ai voulu m'approcher de cet homme hérissé de calculs spéculatifs , mais l'intérêt de l'argent est si fort la mesure de celui de son ame , que je m'en suis éloigné avec mépris ; l'opinion est pour lui dans le crédit de la place , & j'ai pu juger de celle dont il m'honoroit. Adieu , mon cher ami , donne-moi des nouvelles de Mlle. de Germosan , je t'en conjure ; quand tu la verras dans le monde , remarque à son air s'il y a quelqu'un d'absent ; je crois que je le serai plus long-temps que je n'avois cru d'abord , il me faudra peut-être un ordre , une invitation pour retourner , je ne dis

pas une invitation bien positive ; mais enfin quelque chose qui marque que mon retour n'est pas indifférent ; je ne puis plus rien faire d'indifférent ; j'aime mieux un éloignement qui me fait souffrir , qu'un retour qui ne m'apprendra rien ; j'attends ta réponse , j'espère que ce sera celle d'un ami , je serai toujours le tien.

LETTRE XXXIV.

M. de Marville à M. de St. Ange.

COMMENT, mon cher ami, tu veux que je sois tout à la fois ton confident, ton rival & ton ami ; je te remercie ce croire que mon ame en soit capable. Est-il bien sûr que j'aie assez de force, assez de vertus pour cela ; serai-je assez dépouillé des petiteesses de l'amour-propre , des faiblesses de la vanité , du levain caché

de la jalousie ; pourrai - je soutenir sans une mortification secrète tes succès, tes avantages, les préférences que tu obtiendras ; tu le penfes, & tu me donnes l'orgueil de le croire. Oui, mon cher ami, je me livre à l'amitié que j'eus toujours pour toi, rien ne peut l'altérer, pas même la passion que j'ai pour Mlle. de Gernofan, car tu l'as deviné, je l'aime plus que jamais. Long-temps j'ai combattu ce sentiment : quand j'ai vu qu'il me maîtrisoit, je le lui ai avoué ; je te dirai même que je me suis hâté de le lui déclarer, parce que je te craignois. Hélas ! je craignois tout le monde & je prévoyois que si jamais tu la connoiffois, tu ferois un ennemi dangereux. Je n'ai pu éviter mon sort, & j'ai vu le moment où je haïrois mon ami, fans être aimé de ma maîtresse.

Ce n'est pas fans peine que j'ai surmonté ce sentiment qui s'élevoit

K ij

dans mon ame contre toi : dans mon désespoir , ta vie étoit peu de chose pour moi ; mais tu as vaincu , ma raison est venue à ton secours , & ta lettre achève de me ramener à toi. Tu me parles avec franchise , je te pardonne les vérités que tu me dis.

Ah cruel ! la douceur d'être aimé éclate dans tes yeux ; mais prends - y garde , St. Ange , je puis être ton confident , ton ami , mais non ton complice. Si tu peux aimer Mlle. de Germosan , & conserver des desseins perfides , je suis ton ennemi. Je n'ai pas su lui plaire , par conséquent je n'ai aucun droit sur son cœur , & je n'irai pas me venger d'une indifférence dont je n'ai pu la guérir ; elle me témoigne de l'amitié , elle permet que je sois son ami , c'est une douceur , c'est une consolation dont je jouirai , en lui cachant la passion que je conserverai peut-être toujours pour elle ; il est vrai que les sentimens qu'elle m'a inspirés ont fait une

révolution chez moi , je ne fais quel trait de lumière m'a éclairé sur mille erreurs ; j'ai renoncé à toutes les frivolités auxquelles je mettois un grand prix ; les modes , les bijoux , les colifichets , ne sont plus rien pour moi ; le journal de Paris , le mercure , les charades , ne m'occupent plus : je n'ai pas su me faire aimer de la seule personne qui eut flatté mon cœur & mon ambition , tout le reste m'est indifférent , & je l'aime encore ; j'ai souffert horriblement , je souffrirai toujours.

Les occupations & l'emploi auquel je me suis voué , ont apporté quelques distractions à ma peine ; mais Mlle. de Germosan est toujours au fond de mon cœur : il n'y a plus d'autres femmes pour moi : j'ai du plaisir à la voir , à l'entendre , à être auprès d'elle ; je suis malheureux & je m'attache à mon malheur ; j'écarte tout ce qui peut m'éloigner d'elle , de sa maison , de ses parens ; pour la rassurer sur des sen-

timens qui pouvoient lui déplaire, j'ai affecté à ses yeux de l'empressement pour Mlle. de St. Ciran, je suis capable de plus encore : je souhaite son bonheur, je puis y veiller, je voudrois y contribuer même, ce seroit la seule consolation que je puisse avoir de n'être pas heureux ; je ne suis pas aimé, je mériterai de l'être : je serai jaloux sans doute, horriblement jaloux, je te jure, mais que je la voie heureuse & je serai tranquille & appaîsé.

Sans doute nous pouvons être amis, mon cher St. Ange ; je l'espère, je le souhaite, je te le demande. Hélas ! je te haïrois, tu n'existerois pas, & je n'en serois pas plus heureux ; j'aime ta franchise, tes confidences ; je vois ton amitié, tu veux la mienne, elle est à toi depuis long-temps, elle ne changera pas : ce n'est pas toi qui me rend malheureux, c'est le sort, c'est Mlle. de Germolan ; tu ne m'as rien ôté, je le fais, je ne serai donc pas injuste, aime-

la, fais-t'en aimer : je puis en être le témoin ; mais qu'elle soit heureuse ou tu m'en répondras.

Si Pauline t'a fait éprouver des remords, que ne souffrirois-tu pas ici ? ce seroit le tourment de ta vie entière que tu te préparerois, & j'y ajouterois encore si je le pouvois. Je conviens que dans ce moment les circonstances peuvent être contraires aux intentions sérieuses que tu dois avoir ; mais tu peux les vaincre & tu le voudras sans doute, alors ouvre-moi ton cœur & tu trouveras le mien.

J'avoue qu'au travers des expressions de ta passion, j'ai cru entrevoir une légèreté que je condamne absolument ; je ne sais si mes sentimens ressemblent aux tiens, mais je n'ai pas su comme toi compter tous les attraits de Mlle. de Germosan ; tu as là-dessus une sensibilité de détail qui n'est point la mienne ; j'ai vu Mlle. de Germosan parfaite & je l'ai aimée, je voudrois

posséder entièrement son cœur & sa personne, & toi tu désires ses charmes les uns après les autres ; ce n'est pas là la passion qu'elle mérite, & je crois qu'elle seroit blessée de tes éloges ; elle est belle sans doute, mais son ame est plus belle encore. Tout ce qui est autour d'elle jouit de ses qualités ; c'est un ange dans sa famille, dans sa maison ; c'est une femme charmante dans le monde ; elle est d'une bienfaisance rare envers tous ceux qui peuvent en être les objets ; dans ce moment où le bruit de la fortune de son père se répand, elle est sollicitée par un grand nombre de pauvres ; quoiqu'elle ne puisse pas les secourir tous, elle n'en rebute aucun ; ma charge me rapproche fréquemment des familles indigentes, & presque partout j'ai trouvé des traces de sa charité ; je suis peut-être le seul qui en sois informé, & tu juges si mes sentimens en ont été augmentés. Je souhaite que

les tiens le foyent de même , c'est le vœu de ton rival.

Ah St. Ange ! j'ai vu ton bonheur , il n'a pas échappé à mes regards intéressés ; je le vois dans les yeux de Mlle. de Germosan lorsque tu parois , lorsque tu approches d'elle ; je l'aperçois dans sa voix , dans ses gestes , quand tu lui parles & quand il est question de toi. L'autre jour , dans un moment où elle paroïssoit avoir une conversation très - intéressante avec Mlle. de St. Ciran , j'eus la malice de parler de toi à Mlle. de Mirefort qui étoit près d'elle , elle nous entendit bien vite ; je m'amusai à voir ses distractions , & comment elle n'écoutoit plus ce qu'on lui disoit , comment Mlle. de St. Ciran étoit étonnée de ses réponses , qui ne signifioient plus rien. Je m'éloignai pour la rendre à sa conversation , & j'en-viai ton sort heureux en dévorant ma jalousie.

K v

Je n'aime point ce manège , de te rendre utile à son père , de t'éloigner d'elle pour obtenir quelque témoignage des sentimens que tu désires ; je conviens que la franchise étant défendue aux femmes , il est permis de profiter de ce qui peut les trahir ; mais se faire un plan suivi là-dessus , est bien moins l'effet d'une passion vraie que d'une politique dangereuse. Je conviens encore , que l'ambition exaltée de ses parens dans le moment de leur fortune , peut être pour toi un obstacle qui t'oblige à quelque ménagement ; ton mérite & ta naissance sont des avantages personnels , ta situation isolée & dénuée de ce qui peut flatter des parens dans l'établissement d'une fille unique , t'éloignent de la marche que tu pourrois suivre sans cela ; tu dois sans doute te faire aimer de Mlle. de Germosan , c'est dans ses sentimens que tu dois chercher les moyens dont tes intentions ont be-

soin : mais c'est sur ces intentions que je réglerai la discrétion qu'exigent les confidences, que tu me fais ; toi aussi, dirige ta conduite avec moi & avec elle sur ce que je te dis de mes sentimens pour tous les deux, il faut que mon amitié pour toi, & l'intérêt que je prends à elle marchent toujours de front ; & s'il falloit se décider pour l'un ou pour l'autre , c'est elle qui l'emporteroit. Je puis sauver & défendre ta vie dans toutes les circonstances ; mais dans aucune je ne pourrois consentir à voir Mlle. de Germosan, ou trompée, ou trahie, ou malheureuse.

Pour suivre à cette disposition, j'aurois peut-être mieux fait de te cacher mes sentimens : dans ce moment, mon amitié pour toi est la plus forte ; profite de ma franchise, que ma façon d'aimer soit pour toi un exemple ; en voyant celle dont Mlle. de Germosan l'eût été, pense à ce

K vj

que tu lui dois : tu comprends ce que je penserois , si tu craignois de te montrer à moi , si tu ne continuois pas de me dire ce qui se passera entre vous ; je veux savoir ce qu'on t'aura répondu ; enfin , mon ami , je verrai le prix que tu mets à mon amitié. Je ne puis être trompé sur celle que j'attends de toi ; tu en parles trop positivement pour qu'elle soit subordonnée à quelque intérêt particulier.

J'espère que ton absence ne sera pas longue : tu reviendras au milieu de nous , tu continueras à te montrer au sein de la famille de Germosan avec tes vertus , tes qualités , enfin avec tout ce qui peut faire oublier les vains prestiges de l'intérêt. Je ne fais pourquoi je n'ose presque pas parler de toi à Mlle. de Germosan : je veux m'affranchir de cette crainte , & sans avoir l'air d'être initié dans aucune confidence , je veux pouvoir

affoiblir les craintes si elles sont injustes, ou l'éclairer sur ses espérances si elles étoient sans fondement.

Sans doute M. de la Hauffe est un rival ; plusieurs personnes même le marient à Mlle. de Germosan ; ce bruit est répandu dans quelques sociétés, qui ne le connoissent pas. Il m'arrive quelquefois de m'amuser de cet original ; je le mets sur le chapitre des spéculations ; & nous nous transportons ensemble aux bourses de Londres & de Paris ; nous achetons, nous vendons ; mais quand je veux prendre quelque intérêt à ses opérations, il se trouve que je n'ai point de crédit, ou qu'il faut que je donne des sûretés, des cautions à l'infini. Je le ramène au projet de se marier, je lui dis qu'il doit faire la fortune de quelque Demoiselle sans dot, & alors nous passons en revue toutes celles que nous connoissons. Pour toutes il a un tarif, par sou,

denier & maille; l'une vaudroit le dix pour cent dans un ménage; une autre le trente par ses qualités économiques; il n'a pas un prix bien fixe pour la figure. Nous finîmes l'autre jour par parler de Mlle. de Gernosan; pour lors il se récria sur ce qu'elle valoit; tant pour la figure, tant pour son esprit & ses agrémens, & plus que tout cela, par son habileté & son intelligence domestique; je lui fis remarquer que le total étoit à-peu-près le cent pour cent, qu'en conséquence il devoit y penser; il dit en me quittant: — on verra, chacun fait ses affaires.

Si tu ne reviens pas incessamment; donne-moi encore de tes nouvelles: c'est aussi pour moi que je souhaite que tu reviennes; outre le plaisir de te revoir, j'ai à te consulter sur une procédure épineuse. Adieu mon cher ami,

LETTRE XXXV.

St. Ange à Marville.

MON cher ami , j'approuve infiniment le parti que tu as pris de te vouer aux emplois de judicature de notre pays : rien ne peut mieux te distraire de ce qui t'occuperait inutilement : tu as des vertus , tu les emploieras en faveur des malheureux ; tu possèdes des lumières , tu en feras usage pour ceux qui se trompent sur leurs droits ou qui les ignorent. Le vrai bonheur de l'homme est dans l'exercice des facultés bienfaisantes , & quand elles regardent des amis , des concitoyens , ce bonheur est encore plus doux : l'ambition des cœurs bien nés doit être de servir & de défendre la patrie ; la nôtre , où nous vivons si libres , si heureux , mérite

au moins cette marque de notre attachement.

Cependant cette vertu des hommes libres se perd parmi nous ; l'intérêt devient tous les jours plus personnel, il prend la place des sentimens patriotiques ; nous nous laissons aller à jouir d'une manière passive de la douceur du gouvernement, de la beauté de notre climat, & de l'abondance qui y règne : contens de la médiocrité, nos ames restent sans énergie, nos esprits tombent dans la langueur, & notre ambition est sans objets dignes d'elle. Peut-être, il est vrai, sommes-nous plus heureux sans l'activité & sans l'inquiétude que donne les richesses : notre bonheur paisible en est plus assuré ; il est sans révolution, sans orgueil, & les desirs sont bornés ; nous en sommes plus disposés aux plaisirs faciles, & aux jouissances simples de la vie & de la société.

Un gouvernement aussi doux, aussi tranquille, aussi uniforme que le nôtre, seroit cependant bien propre à faire sentir les avantages du commerce, de l'industrie, du génie, des richesses. Ce qui donne de la force, ce qui met un grand prix à ces avantages, est sans doute une certaine portion de liberté; mais il faut qu'elle soit si bien arrangée que l'exercice n'en soit jamais dangereux, ni au repos de l'état, ni à celui des citoyens.

Une République, par exemple, seroit parfaitement heureuse si, placée dans un climat qui peut fournir tous les agrémens de la vie, & jouir des plus beaux aspects de la nature, elle joignoit la tranquillité, la sûreté, la douceur du gouvernement, à l'opulence, au génie actif & industrieux de ses citoyens. Si, resserrée dans des bornes étroites, elle contenoit un peuple nombreux, laborieux & occupé à rassembler les arts & l'abon-

dance. Le gouvernement, par son habileté & par sa sagesse entretiendrait la paix & une amitié constante avec ses voisins puissans, & sauroit mériter leur protection sans altérer sa liberté politique, & la liberté individuelle y sera si bien ménagée, qu'elle fera une jouissance pour tous, sans qu'il y ait d'oppression pour personne.

Dans cette position il ne s'agit plus que de favoriser la population, l'abondance & la facilité de pourvoir aux besoins de la vie, & pour cela le droit d'exercer le commerce, & toute espèce d'industrie sera accordé à l'habitation & à la naissance sur ce territoire. Partout l'homme est jaloux des droits de gouverner & de parvenir au gouvernement; il est naturel que ce droit soit réservé à ceux qui ont acquis & maintenu la liberté au prix de leur sang; il doit appartenir à leur postérité & à ceux auxquels il aura été utile de le conférer.

C'est l'assemblée de ces citoyens qui doit jouir des droits essentiels de la souveraineté. Ces droits sont le pouvoir de changer & de faire les lois , d'élire & d'instituer les premiers & les principaux magistrats , d'établir les impôts , de décider de la paix & de la guerre. Ce sont ces droits qui constituent véritablement la liberté politique du citoyen ; & il n'y en aura point de plus étendue , si avec cela il existe une manière tranquille & légale de réclamer contre les abus & contre la violation des lois. Ce sont-là les seuls droits dont un homme libre & raisonnable doit être jaloux comme citoyen.

L'assemblée dans laquelle résidera cette souveraineté , sera composée de tous les pères de famille ayant droit de cité , & de leurs enfans en âge de raison : elle sera présidée par les magistrats qu'elle aura élus ; elle sera convoquée dans un temple , pour joindre la solennité de la religion à

Se qu'une assemblée de citoyens libres doit avoir d'auguste & de respectable. Elle est trop nombreuse pour admettre les discussions ; elles en seront donc prosrites , & les actes de souveraineté se consommeront par un signe simple d'approbation ou de réjection. Les convocations régulières & nécessaires de ce conseil , constituant la République , seront établies & fixées par l'édit fondamental de l'état , & ne dépendront point de la volonté d'un magistrat. Cette assemblée ne sera pas la multitude ; elle ne sera à-peu-près que la vingtième partie de toute la nation , en y comprenant les sujets , ou à-peu-près la cinquième partie de la totalité des hommes faits & majeurs.

De ce nombre de citoyens sera formé un grand conseil , qui en sera à-peu-près la sixième partie : il se trouvera naturellement composé de l'élite des citoyens , de ceux qui seront con-

ous par leurs vertus, par leurs lumières, par la pureté de leurs mœurs, & les mœurs seront conservées par l'ambition d'être élus.

Les élections, pour remplir les places vacantes, seront faites par ce même grand conseil, auquel sera joint par le sort un nombre de citoyens ou bourgeois qui ne feront d'aucun conseil. Des hommes choisis par environ 300 de leurs concitoyens, doivent former une assemblée digne de la confiance de tout le peuple. Il est juste & utile pour le bien public, que ce conseil nombreux ait quelques attributs de la souveraineté; à ses jugemens paternels & libres, seront confiés le droit de grâce, la décision des grands procès, l'établissement des réglemens de police, de commerce & autres, & enfin, il décidera de ce qui doit être porté au conseil souverain; il aura surtout le droit de veiller à la conduite de tous les magistrats, tous les ans il exami-

nera leur gestion, & il pourra destituer ceux qui mériteroient de l'être ; c'est devant lui que se feront les réclamations contre les abus & contre la violation des lois, ce droit de réclamation sera particulièrement attribué à un nombre de simples citoyens ou bourgeois, qui ne feront proprement membres d'aucun conseil, & qui seront tous les ans choisis par le sort. Ils assisteront à la plaidoirie & aux conclusions des procès criminels, ils pourront proposer ce qui leur paroîtra avantageux à la République. Tous les mois, ils pourront faire leurs propositions & leurs réclamations, auxquelles le conseil ayant le pouvoir exécutif, sera obligé de répondre, & si vingt-cinq personnes sont mécontentes des réponses, le grand conseil sera obligé de s'en occuper & d'en décider. C'est dans ce grand conseil que résidera le droit négatif, c'est-à-dire, le droit de refuser les changemens aux lois & le re-

dressément aux griefs , & comme il se trouve naturellement composé des pères de famille & des citoyens les plus intéressés au bien-être & à la tranquillité de l'état , leurs décisions feront toujours patriotiques ; il est le pouvoir intermédiaire entre le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif ; c'est le cœur du souverain , qui ne peut jamais vouloir le mal , qui veut toujours le bien , & qui donne le mouvement à toutes les parties.

Le pouvoir exécutif , qui décide du bonheur de tous les momens , & que l'on peut regarder comme la tête & les bras du corps politique , doit résider dans un conseil peu nombreux , & qui sera pris parmi les membres du conseil précédent ; il sera peu nombreux à cause de son objet , qui ne permet pas de trop longues discussions ; il sera à-peu-près la dixième partie du grand conseil , qui en fera les élections & le remplacement des

emplois vacans. C'est ce petit conseil , qui aura l'activité journalière , économique & dispensatrice du gouvernement ; c'est lui qui veillera à la sûreté de la vie & des biens , ses membres seront nécessairement les citoyens les plus respectables , les plus habiles , les plus expérimentés de l'état : le peuple ne pourroit pas choisir ailleurs ses premiers magistrats , ce sont ceux qu'il connoît le plus , c'est de leurs lumières & de leurs vertus qu'il jouit tous les jours , & dont il peut le mieux juger ; c'est donc dans ce conseil qu'il choisira les magistrats qui doivent présider tous les tribunaux & l'assemblée souveraine qui exercera ce droit toutes les années.

Les premières charges de l'état ne seront jamais qu'annuelles , elles feront la récompense des membres de ce conseil ; leurs peines & leur assiduité seront payées par une pension , qui ne suffiroit pas au plus petit nécessaire ;

faire; servir la patrie sans intérêt, juger sans partialité, gouverner sans passion, feront leur vertu naturelles, elles doivent leur mériter le respect & la confiance des citoyens & des étrangers; la reconnoissance leur donnera le titre de pères de la patrie, ce sera leur plus grande récompense.

Le conseil, chargé du pouvoir exécutif, aura sous lui un tribunal de justice & de police en première instance; obligé de le protéger, & de soutenir l'exécution de ses sentences, & des siennes; il est nécessaire qu'il y ait une force quelconque; agir & exécuter en supposent une, & en politique il est dangereux de se reposer sur des suppositions; tôt ou tard elles s'anéantissent, & ce qui avoit été établi sur des fondemens qui n'existoient pas, ou qui peuvent changer s'écroule, & peut entraîner le corps entier. Le Juge doit être à l'abri de toutes craintes pour être libre dans ses jugemens; tel acte de

justice par la rigueur nécessaire, ou par une équité qui échappe au premier aspect, peut faire douter de l'intention & inspirer des craintes abusives.

Le peuple peut être livré à une impulsion dangereuse pour lui-même ; il doit être maintenu dans les bornes de ses droits, & fixé dans les limites de son pouvoir. Le gouvernement aura donc une force pour résister aux abus, & une digue à opposer à l'effervescence de la liberté ; mais il ne disposera pas facilement de cette force, qu'il ne faille un grand concours de circonstances & de volontés pour l'employer ; elle sera dirigée par un conseil composé des autres conseils, & présidé par un des magistrats choisis par le peuple : ce conseil fera presque indépendant, il n'aura aucun des intérêts des autres conseils, son but sera seulement de maintenir l'ordre & la discipline : aucun corps seul, & encore moins aucun

magistrat, ne pourra employer cette force & en disposer; son usage & son office journalier seront réglés par l'édit fondamental de l'Etat, & les pouvoirs respectifs des conseils en rendront l'abus impossible; il n'y aura qu'un danger éminent, & visible aux yeux de tous, qui puisse la faire mettre en action, & la faire employer dans un cas particulier; la liberté aura son appui, & la paix son égide.

La liberté civile & individuelle des citoyens & des sujets sera particulièrement assurée par les lois sur les emprisonnemens. Aucun magistrat n'aura le droit absolu d'emprisonner; tout homme arrêté aura le droit de réclamer d'être entendu sur le moment par un des premiers magistrats de la république; les premières informations devront être faites dans les vingt-quatre heures; l'accusé trouvera un avocat, & l'innocence accusée obtiendra des dédommagemens.

L ij

Oter la liberté à un homme est une affaire si capitale, qu'elle demande plusieurs formalités dans une république. Rarement les débiteurs insolubles subiront cette peine : dans un pays où le commerce de l'argent a la plus grande activité, & par conséquent l'avidité de l'énergie, il n'y aura rien de si rare qu'un prisonnier pour dettes ; le respect pour la liberté d'un citoyen va avant la passion de l'intérêt, & tel est l'esprit de ces lois.

Il n'y aura point de code criminel, les lois ne régleront que les informations & les procédures ; les juges, dans leurs sentences, pourront suivre leurs sentimens d'équité ; ils pourront écouter les circonstances du délit & du coupable, & avoir égard au besoin de l'exemple. La justice criminelle sera faite & poursuivie au nom de la partie publique, sans frais, sans confiscations ; les effets volés seront rendus

aux propriétaires. Les procès seront courts, leur marche sera uniforme, le mot d'épices & leurs produits ne seront pas connus des juges.

Le nombre des familles ayant droit de cité, & de parvenir au gouvernement, pourroit être trop restreint par celles qui s'éteignent, la nature & l'esprit du gouvernement pourroient être changés; pour y suppléer, tous les ans on admettra au titre & aux droits de bourgeois, un nombre de familles proportionné à celui qui diminue, en sorte que la proportion entre les différens corps & classes de l'état sera toujours la même.

Les revenus de l'état procéderont d'abord de ses domaines; ils seront complétés pour le nécessaire par des impôts, & ces impôts seront établis par l'édit fondamental de l'état; ils ne pourront être ni changés ni augmentés que par la volonté générale du peuple; ils seront particulièrement supportés par les ri-

ches, ils tomberont sur les objets de luxe ; ce ne seront pas les terres qui seront imposées , ce seront les richesses : les denrées de première nécessité seront exemptes d'impositions , l'abondance en sera maintenue par les soins continuels du gouvernement , & par des établissemens , qui , en prévenant la disette , augmenteront les revenus de l'état ; ils seront si bien compensés , qu'ils balanceront les dépenses , & il faudra une économie constante pour en maintenir l'équilibre.

Il n'y aura point de trésor , l'état n'est pas assez riche pour en former un ; il sera dans le cœur des citoyens , que le gouvernement sera intéressé à s'attacher par sa douceur , par son attention à entretenir & à établir ce qui peut être commode & agréable au public : il ne peut y avoir ni concussion , ni malversation , ni monopoles publics.

L'économie étant la base de la su-

reté du gouvernement , tous les membres sont intéressés à avoir les yeux ouverts sur la gestion des finances , & tous les ans il en est rendu un compte public au peuple.

La levée des impôts se fait sans rigueur , & la jouissance de la paix les fait payer avec plaisir.

Les ressources de l'état portant particulièrement sur les riches , par les impôts qu'ils payent , par le commerce qu'ils entretiennent , par leurs dispositions généreuses à fournir des secours , il est de l'intérêt du gouvernement de les attacher à la patrie , par la jouissance tranquille & assurée des propriétés ; par la considération accordée à la générosité , par l'admission des plaisirs publics , par une entière liberté dans la vie civile. Les riches d'un pays commerçant se transportent aisément , & ce seroit les faire fuir , que de gêner trop les plaisirs , la vanité , & le commerce de la société. ;

L iv

La religion d'accord avec l'esprit du gouvernement, portera le même caractère de douceur, elle fera tolérante, simple, elle n'exigera point des pratiques superstitieuses, son culte sera simple comme elle ; on jugera de la religion bien plus par les vertus que par le dogme, elle se montrera surtout par une charité constante & soutenue, par des secours donnés en abondance & avec empressement aux malheureux dans les temps de disette, par la paix dans les familles, par l'éducation des enfans, c'est là le vrai but de l'institution de la religion, & ses Ministres n'auront d'influence dans le gouvernement que par leur exemple, & par le respect dû à leur caractère & à leurs vertus ; ils se vouent à la consolation des malheureux, & aux secours spirituels, leur vocation est assez belle.

La chaîne établie par les lois politiques lie & embrasse tous les or-

drès de l'état, tous les individus de la nation, depuis le dernier habitant jusqu'au premier magistrat, & il n'y a pas un de ses chaînons qui ne porte des droits & des jouissances assurées; tous les pouvoirs sont balancés pour établir solidement la liberté: un peuple gouverné par ces lois sera aussi heureux & aussi libre que l'humanité le comporte, il doit atteindre à la plus grande prospérité, il ne lui manquera que l'art de jouir de son bonheur.

Heureuse république! le ciel t'a choisie pour être un exemple de la félicité dont les hommes peuvent jouir sur cette terre: je crois que tu le penseras comme moi, mon cher ami; il est difficile de réunir plus de circonstances favorables au bonheur d'une nation; tout semble y concourir; mais le bonheur personnel & individuel peut être partout, l'esclave a ses jouissances, & la liberté est la mère de l'inquiétude; les

êtres heureux ou malheureux sont à-peu-près également répandus sur la terre ; l'homme prend l'habitude de son sort , & la fortune peut l'atteindre partout ; il a été laissé trop de jeu à ses caprices , dans l'établissement fondamental de la société. Dans son inégalité , elle fait le malheur de ceux qui n'ont rien , sans assurer le bonheur de ceux qui ont trop. Il faut à l'homme du pain , un habit , une compagne qui lui convienne , & un peu de liberté. Ce nécessaire auroit dû lui être attribué , sans qu'il fût trempé de la sueur de son visage , elle devoit être réservée pour l'avidité du superflu ; elle eut suffi pour animer au travail : trop d'hommes malheureux sont au milieu de nous , sans pain , sans demeure , & avec une compagne qui ne leur convient pas.

En réfléchissant sur l'humanité , on remonte aux institutions primitives , & on se laisse aller aux idées inutiles ; au-

Jourd'hui j'ai cru devoir te dire les mien-
 nes sur la politique : avec toi je puis
 m'occuper de ces objets : je veux te
 ramener à ce qui doit être naturel-
 lement le tien. Livre-toi entièrement
 à celui-ci , dès que tu es dans cette
 carrière ; il est plus qu'aucun autre
 du ressort de ton imagination , & je
 t'invite à l'exercer là-dessus ; il est des
 momens où je t'écouterai avec plaisir ;
 il en est d'autres où tout me paroît
 si mal arrangé , où tout est si con-
 trariant , si difficultueux ; si opposé
 aux désirs , que l'on diroit que la
 nature n'est pas encore bien fortie
 de son cahos ; je n'y trouve de bien
 que ton amitié ; quoique tu me di-
 ses , rien ne pourra me détacher d'un
 ami comme toi. Adieu.



LETTRE XXXVI.

Laure à Sophie.

QUOI, ma chère amie, vous ne me répondez pas ! & j'étois persuadée que le retour du courier m'apporteroit une de vos lettres : j'allai au-devant de celle que j'attendois, je la demandai avec empressement, quand on me dit qu'il n'y avoit rien à la poste, je le fis répéter plusieurs fois, j'y renvoyai & je restai stupéfaite d'étonnement de ne rien recevoir, je rentrai dans ma chambre en faisant les réflexions les plus tristes ; quoi ! mon amie m'abandonne ! quoi ! Sophie, ma chère Sophie ne me dit rien ! lorsque je voudrois entendre ses conseils, ses pensées, son jugement sur moi ; comment votre amitié ne voit-elle plus le besoin que j'ai de ses secours ? ou bien, tout ce que je vous ai dit vous

a-t-il fait changer ? suis-je condamnée sans retour ? ne voulez-vous plus d'une amie comme moi ? Et alors aurai-je encore la force de vous écrire & de vous confier tout ? O ! ma chère amie , je vous tends les bras ; il me semble que je suis redevenue enfant , & que je ne fais plus marcher : tenez-moi par la main , je vous en prie. Je me demande d'où peut venir chez moi ce changement , je n'en conçois pas la cause ; feroit-ce M. de St. Ange ? feroit-ce ce qu'il me dit , ce qu'il me témoigne ? J'avoue que je le crois quelquefois ; est-il possible qu'il m'arrive ce que vous m'avez annoncé , ce que vous m'avez prédit , ce que je craignois si fort.

Vous triomphez , cruelle ! Eh bien oui , j'aime M. de St. Ange , si c'est aimer que de préférer les discours , la société d'un homme à celle de tout autre ; si c'est souhaiter de lui paroître plus aimable qu'une autre & qu'aux

autres ; si c'est faire plus de cas de son jugement , de son opinion ; si c'est avoir du plaisir lorsqu'il paroît se plaire où je suis , du contentement lorsqu'il témoigne certaine préférence.

Je vous parlois avec franchise, lorsque tous les êtres m'étoient indifférens ; ma franchise au moins ne changera pas : & pourquoi n'avouerois-je pas toutes mes pensées , tous mes sentimens ? suis-je la maîtresse de ne pas sentir la nuance des objets qui se présentent à moi ; & si ce qui mérite l'estime se joint à ce qui peut plaire , en prendrai-je de l'éloignement ? Vous m'avez dit une fois que M. de St. Ange ne m'aimoit pas ; sans doute je ne puis pas me flatter d'inspirer un sentiment bien violent, bien essentiel, vous avez bien fait de m'en avertir. L'amour-propre auroit pu me tromper, mais je vous assure qu'il ne me fera jamais rien oublier de ce que je suis , & ma défiance là-

dessus fera toujours extrême. D'ailleurs , je ne veux rien , je n'exige rien ; peut - être bien que dans ce moment de trouble où je suis jetée par les circonstances , j'aurois besoin de me croire aimée véritablement , de trouver de l'amitié , de l'intérêt , & de me livrer à la confiance ; si vous étiez là , je n'aurois besoin de personne ; je ne veux pas chercher ailleurs. J'étudierai si bien mon cœur que je saurai être maîtresse de tous ses mouvemens : vous savez que je fais réfléchir , & je réfléchirai beaucoup. C'est ce que j'ai fait à l'occasion d'une lettre que j'ai reçue de M. de St. Ange : elle accompagnoit le paquet de papiers que mon père m'avoit ordonné de recevoir , & par conséquent je ne pouvois m'en défendre , malgré la résolution que j'avois prise de ne rien recevoir , & encore moins d'écrire. Il falloit bien que je fusse la destination de ce qu'on m'envoyoit ,

& s'il n'y avoit rien à ajouter en le faisant parvenir. Je voudrois joindre ici cette lettre, ou vous en donner une copie ; l'un ou l'autre seroit dangereux ; elle ne contient point de ces choses flatteuses , dont on doit se défier ; au contraire , il dit que je suis dangereuse , que je ne sentirai jamais le prix des sentimens que j'inspire , que je fais souhaiter avec ardeur le bonheur extrême d'obtenir le plus léger retour, la plus légère amitié , mais que je suis incapable d'en avoir , qu'à l'âge où les femmes ne sont occupées que de l'envie de plaire , je pense , je réfléchis ; que mon esprit voit trop bien , & juge avec trop de justesse ; que je suis insensible aux impressions que je fais , & que je méprise mes succès ; que je confonds tous les objets dans le tourbillon du monde , & que je ne fais pas distinguer ceux qui mériteroient de l'être par leurs sen-

timens ; que cette façon de penser lui faisoit craindre ceux qu'il avoit pris pour moi, & qu'il vouloit s'en défendre : qu'il sauroit être malheureux & cacher son malheur loin de moi plutôt que de me déplaire, plutôt que de voir que je n'y faisois aucune attention. Il veut se condamner à la retraite, s'il en a la force ; il se contentera d'écrire à mon père, il ne le rendra pas responsable de ce que sa fille lui fait souffrir. Il ne reviendra point, il ne reparoîtra pas chez nous de long-temps.

Vous avouerez, ma chère amie, que c'est - là plutôt dire des injures que flatter ; & je ne comprends pas sur quoi il a pu prendre ces idées de moi. On ne se montre donc jamais tel que l'on est, ou les autres nous voyent toujours mal. Je croyois avoir précisément les défauts contraires ; je croyois

trop distinguer, trop sentir, trop mettre de prix au moral, à ce qui mérite l'attachement, à ce qui inspire l'amitié, plutôt qu'à ce qui brille & à ce qui reluit.

L'idée seule du malheur m'affecte, & tout ce qui souffre a des droits sur moi : il est difficile d'être insensible à l'injustice, & il est bien singulier que M. de St. Ange s'amuse à me dire ses erreurs, & à faire autant d'accusations contre moi. Je n'irai pas cependant me justifier, & s'il se plaît à avoir mauvaise opinion de moi, à la bonne heure, qu'il reste dans sa retraite, qu'il ne revienne pas; mes parens trouveront sa conduite très-extraordinaire : mon père en aura de l'humeur, elle retombera sur moi; j'en aurai des chagrins. Il est cruel cet homme; c'est bien lui qui s'embarrasse fort peu du sentiment des autres; il m'a été impossible de ne pas le lui faire sentir.

Mon père m'avoit ordonné d'accu-

fer à M. de St. Ange la réception des papiers , & de lui dire qu'il feroit incessamment de retour. Je ne lui ai écrit que quatre mots ; mais je lui ai dit que sans doute il avoit de bonnes raisons pour ne suivre que ses convenances , & pour manquer à ses promesses , & que dès que son goût & ses intérêts le fixoient loin de nous , personne n'avoit le droit de s'y opposer ; que celui des autres devoit lui être peu de chose , & que l'on voyoit tous les jours que ceux qui parloient le plus de sentiment , étoient ceux qui en avoient le moins.

Il est ridicule aussi avec sa retraite & son idée de ne pas revenir. C'est une singulière manière que de prendre bien mauvaise opinion des autres , & de s'en aller sans s'embarrasser de ce qui peut être vrai ou faux. Il ne reviendra sûrement que parce que mon père l'y forcera. Mon père n'aime pas écrire , il n'en a pas même

le temps ; c'est précisément le moment où M. de St. Ange peut lui être le plus nécessaire, Il y a beaucoup de choses à régler , à décider ; mon père se fâchera contre tout le monde. Je crois que j'aurois dû parler plus positivement à M. de St. Ange de son retour. Je lui aurois peut-être fait sentir.... — Oh mon Dieu ! ma chère amie , je crois avoir rencontré vos yeux ; ils se sont fixés sur les miens, ils ont percé jusqu'au fond de mon ame.

Eh bien oui, ma chère amie, voyez-y que je suis fâchée de l'absence de M. de St. Ange ; elle me laisse une peine que je ne puis définir. Sa lettre me donne un sentiment pénible , dont je ne puis pas me rendre raison. Vous devez être bien tranquille , car jusques à présent nous ne sommes heureux ni l'un ni l'autre. Vous n'avez pu voir entre nous ni intelligence , ni sympathie , ni rien de ce qui mène à un attachement trop

fort ; & réellement nous ne pouvons pas être menés bien loin. Au reste , M. de St. Ange est toujours un homme que mon père aime , estime , dont les relations lui sont agréables ; quoiqu'elles deviennent entre nous , mon père ne doit pas en souffrir : ce qui se passe est sans importance & ne signifie rien , ce n'est pas quelques légères préférences , ce n'est pas une foible amitié fondée sur les agrémens de la société , qui peuvent mener à quelque chose d'essentiel ; je vois trop bien tout ce que j'éprouve , pour n'en être pas toujours la maîtresse. Je n'ai point renoncé à mon goût pour l'indépendance ; il me donnera toujours des forces , quels que soient mes sentimens.

J'espère , ma chère amie , que vous êtes rassurée sur l'aveu que je vous ai fait , & vous voyez qu'il se réduit à bien peu de chose : tout ce que je souhaite , c'est que mon père n'ait point de reproches à me faire

d'avoir contribué à le priver de quelqu'un qui lui est utile. Il paroît compter sur M. de St. Ange , relativement à plusieurs objets , & je serois fâchée qu'il manquât à mon père. Ce qui me surprend extrêmement , c'est que ma mère n'ait pas prononcé le nom de M. de St. Ange depuis son absence ; elle n'en a pas dit un mot ; je lui ai appris qu'il m'avoit envoyé des papiers ; elle m'a répondu qu'il falloit les faire parvenir avec beaucoup de soin ; que mon père l'avoit particulièrement recommandé. J'ai tâché plusieurs fois de faire venir la conversation sur lui : je ne comprends rien à cette espèce de silence. Ce n'est pas tout-à-fair la même chose avec Mlle. de Mirfor ; elle m'a fait avant hier une visite bien singulière : elle fut assez long-temps avec moi ; & elle ne cessa de parler de M. de St. Ange ; elle me raconta que le jour avant son départ ,

il s'étoit promené avec elle pendant une heure & vingt minutes, elle le favoit exactement; elle me fit tous les détails de la conversation; elle n'en avoit pas perdu un mot. Il étoit comique de voir comment elle mettoit un prix infini aux choses les plus simplement honnêtes. Enfin elle me dit tout d'un coup : ma chère amie, dites-moi je vous prie ce que je devrois faire si M. de St. Ange. s'attachoit véritablement à moi. J'avoue que la question me surprit. Je lui répondis cependant, en interrompant mon ouvrage pour raccommoder le feu, il me semble que vous ne pouvez mieux faire l'un & l'autre que de suivre vos inclinations réciproques. Ah, je suis charmée, reprit-elle, que vous pensiez comme cela; vous avez un peu changé : une fois vous condamnâtes les inclinations : vous en disiez du mal. Je vous assure, continua-t-elle d'un ton bien maniéré,

que la vie est bien peu de chose sans cela.

Dites-moi , ma chère amie , pourquoi je sentis la rougeur me monter au visage ; c'étoit de colère surement. Je me détournai pour me cacher de Mlle. de Mirfor. Depuis ce moment sa visite me parut d'une longueur insupportable , & j'allois prétexter les affaires les plus importantes pour la renvoyer , lorsqu'elle s'en alla. Il y a toujours quelque chose de désagréable dans le commerce de cette personne. Je crois que je veux me brouiller avec elle ; je souhaite qu'elle m'en donne l'occasion ; mais elle n'en voudra rien faire.

Depuis le départ de mon père , je ne suis à-peu-près point sortie , j'ai refusé des assemblées , des soupers ; j'ai engagé ma mère à se ménager & à rester chez elle : elle n'est jamais seule le soir ; le grand monde & les sociétés commencent à me fatiguer , je n'y ai le plus souvent que de l'ennui. Je vois arriver
la

la fin de l'hiver avec plaisir ; je crains seulement que nous ne retournions pas assez tôt à la campagne. Je pense bien souvent à M. de Noirval , à mon ruisseau , & aussi à Mde. de St. Marcin. J'ai été trop distraite de tous ces objets ; il me semble que je les reverrai avec plus de plaisir & plus d'intérêt. En attendant nous faisons toujours des promenades en carrosse ; elles conviennent à la santé de ma mère & elles sont devenues plus fréquentes. Mon père change & renouvelle son équipage ; il sera établi à la ville , & ma mère aura plus de plaisir & plus de facilité à s'en servir. Je ne fais , ma chère amie , si je vous ai dit que nous avons eu des nouvelles de M. Allwell ; les portraits sont bien arrivés à Londres ; ils ont été envoyés à notre parent , mais nous ne savons rien de plus : & il est très-possible que nous n'en apprenions jamais rien. Je vous écris , ma chère

Tome III.

M

Sophie , dans la confiance que j'aurai bientôt de vos lettres , & qu'elles feront bien longues , bien répondantes à tout ce que je vous dis. Si vous ne me dites plus rien , je pourrois bien aussi me taire , & ne vous reprocheriez-vous pas d'avoir abandonné une amie qui vous aime , qui vous chérit ? & que votre oubli , que votre abandon , que votre indifférence rendroit horriblement malheureuse : après cela faites ce que vous voudrez. Hélas ! mon cœur sera toujours à vous. Adieu , ma chère amie , je crois bien que je ne vous écrirai plus que je n'aie reçu quelque chose de vous.

Fin du Tome troisième.

